U d'/of OTTAWA
39003002144565

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lachambredesdame00mary

LA
CHAMBRE DES DAMES

JUSTIFICATION DU TIRAGE

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE
A ÉTÉ TIRÉE A DEUX CENTS EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

Dix exemplaires sur japon ancien (N°s 1 à 10), contenant chacun l'original d'une des compositions de A. Raynolt, et une suite sur japon ancien, des deux états des planches. Prix broché. . 300 fr.

Six exemplaires sur japon ancien (N°s 11 à 16), contenant chacun l'original d'un en-tête de A. Raynolt, et une suite sur japon ancien des deux états des planches. Prix broché. . . . . 200 fr.

Cent quatre-vingt-quatre exemplaires sur velin Hollande Van Gelder (N°s 17 à 200), avec une suite sur Hollande de deux états des planches. Prix broché. . . . . 50 fr.

EXEMPLAIRE N°

ANDRÉ MARY

LA CHAMBRE DES DAMES

OU IL EST DEVISÉ DE
LA PUCELLE A LA ROSE OU GUILLAUME DE DOLE,
DE PYRAME ET THISBÉ,
D'AMADAS ET IDOINE,
DE LA CHATELAINE
DE VERGY, ET
DU LAI DE
L'OMBRE.

ILLUSTRATIONS DE A. RAYNOLT

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & Cie ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE
PARIS

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1302
.A2M3
1922

AVANT-PROPOS

Lecteur bénévole qui ouvrez ce livre, je vous imagine un instant, ainsi que moi-même, contemporain de Louis VII ou de Philippe-Auguste : nous allons de compagnie, en chapeau de bonnet et housse de voyage, à cheval sur un petit roncin, et voici qu'après avoir erré longtemps par les landes et les forêts, nous nous trouvons tout à coup devant le château de quelque grand feudataire : les murs sont hauts, les fossés profonds et les tours bien assises en pierre de liais.

Vous vous récriez, mais bientôt un doute vous vient : certes l'assiette est belle et imposante, mais cet appareil rébarbatif vous inspire plus d'admiration que d'amour. Ces temps ne connaissaient donc qu'assauts et guet-apens, que guerre et brigandage? Quel pouvait être le charme de l'existence

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

au milieu des soucis d'un qui-vive perpétuel?

Ce livre vous répondra, lecteur. Suivez-moi : je vous montrerai la Chambre des Dames.

La Chambre des Dames, c'est celle que regrettait le bon comte de Soissons, au plus fort de la bataille de la Massoure, où le rude baron d'alors, ayant délacé heaume et ventaille, oubliait les fatigues des tournois et les tribulations du pèlerinage d'outre-mer.

Cet asile des honnêtes biens de la paix était tantôt l'ouvroir où la dame, entourée de ses pucelles privées, filait le chanvre ou brodait une étole en chantant « Belle Eglantine », tantôt la chambre peinte, à la fois ruelle et salon, où se tenait la précieuse, grande liseuse de romans, où la coquette laissait ses jeunes familiers donoïer *à leur aise, c'est-à-dire flirter, selon la jolie expression du temps; parfois c'était la vaste salle toute encourtinée et encombrée de formes, de coussins et de coffres ferrés où la* ménie *s'assemblait pour écouter la vielle du jongleur. Souvent enfin, quand revenaient les rites bucoliques de la Reine Avrilleuse et de la cueillette des Mais, c'était, au fond d'un de ces vergers si chers à nos vieux*

poètes, une loge de feuillée assez semblable à celle où plus tard Dionéo et Pampinée se divertissaient loin de la peste de Florence.

Ici ou là, la dame régnait sans conteste à la fois par sa beauté, par sa bonne grâce et par le rôle éminent qui lui donnait la poésie courtoise, tant les chansons à la mode poitevine que les longs récits romanesques du nord. Les bienfaits de cette royauté morale étaient grands, comme ceux de la magistrature cachée mais suprême du trouveur. Grâce à elle le chevalier dépouillait sa rudesse naïve; les convoitises brutales de l'homme de guerre, l'avidité du gerfaut se tempéraient sous son heureuse influence. En retour, l'amour et la galanterie empruntaient aux institutions de cet âge quelque chose de féodal : les amants invoquaient la foi et l'hommage, dus au vassal comme au suzerain, et les devoirs du compagnonnage antique; ami se disait dru, *amie* drue, *c'est-à-dire fidèle. En même temps le langage y gagnait plus de politesse, l'esprit plus de souplesse et d'agrément. Sans doute cette royauté littéraire de la femme autorisa quelques excès, comme à d'autres époques : recherche de la pointe,*

futilité de certains débats, immoralité de certaines thèses. Sur ce dernier point, toutefois, il y aurait à dire, car on a beaucoup exagéré. Les prétendues « Cours d'amour » n'ont été que jeu d'esprit et fiction poétique. D'autre part, si quelques auteurs mondains ne nous paraissent pas tout à fait exempts des préjugés du public qui les faisait vivre, c'est là une concession inévitable qui est largement rachetée par le sentiment de la nature et le goût du bon vieux proverbe, expression de la sagesse éternelle. En quoi le cadre d'un roman courtois est-il plus conventionnel que celui de tel autre genre, le fableau, par exemple, et pourquoi la vérité en serait-elle nécessairement bannie?

Quoi qu'il en soit, c'est bien dans ces « chambres des Dames » que s'affinait le goût littéraire. Là s'égrena pendant plusieurs siècles le merveilleux trésor des contes et fables nés du terroir ou venus des quatre coins du monde, non pas à peine dégrossis comme le conte sauvage ou le récit de tradition orale, mais revêtus des plus belles couleurs et prétexte à broderies descriptives ou sentimentales pour les maîtres du bel français.

Plusieurs de ces contes vont revivre ici dans une langue différente de celle où ils furent écrits, mais aussi ornés et si fidèles dans l'esprit, que pour beaucoup peut-être, et mieux qu'en un texte non purgé des négligences ou additions des copistes, ils donneront l'idée du plaisir qu'y goûtaient nos pères anciens.

Ils paraîtront en une suite variée et agréable, je l'espère, ami lecteur, comme un nouvel Heptaméron auquel ne manqueront que les réflexions d'Hircan et de Madame Oisille que vous voudrez bien suppléer de votre mieux. Vous y verrez des aventures, de tristes et de joyeuses, de belles vies et de piteuses morts; le modèle des empereurs, un duc faible et un comte débonnaire, des femmes félonnes et impérieuses, des pucelles rusées et ingénues, des sages et des étourdis, des chevaliers francs et valeureux, et des cœurs pleins de délicatesse, des enfants et des jeunes gens si beaux que l'Amour en est jaloux et les précipite vers une fin affreuse et prématurée; du piquant, du touchant, la grâce tendre et modeste, et la passion la plus tragique, et jusqu'à une pointe de gaillardise; et tout cela se déroulant

dans un décor de tournois, de chasses, de festins, de fêtes galantes et champêtres.

Telle est la matière éternelle des conteurs et des dramaturges : celle de Boccace, de Shakespeare, de l'Arioste et de La Fontaine. Chaque époque, chaque auteur y met son génie et sa couleur particulière. Aux vrais connaisseurs des lettres de rendre à chacun ce qui lui revient.

Nous offrons l'image du fleuve non loin de sa source ; il est moins large, mais peut-être son flot est-il plus pur, et ses rives, pour être un peu menues, n'en seront sans doute pas moins plaisantes.

LA PUCELLE A LA ROSE

OU

GUILLAUME DE DOLE

A Maurice du Plessys

CHAPITRE PREMIER

D'UN EMPEREUR QUI AVAIT NOM CONRAD ET QUI FUT LE MODÈLE DES BONS ROIS.

Il y eut jadis en Allemagne un empereur qui avait nom Conrad et qui fut le plus prud'homme qu'on vît jamais, au dire de ses gens. S'il me fallait vous deviser ses qualités et talents divers, toute une journée n'y suffirait pas. Jamais, même au temps de la guerre de Troie, ne vécut seigneur si bien doué et orné par la nature. Il détestait tout vilain péché, autant que manger l'été au coin du feu. Depuis qu'il eut l'âge de raison, nul

n'entendit jamais sa bouche proférer jurons ni laids propos. Toute sa vie fut celle d'un roi excellent; il gouverna ses gens par sages décrets et justes lois, ne méconnut jamais quiconque pour pauvreté ou richesse. Pour sa courtoisie, sachez qu'elle était en rapport avec son rang; et nul n'en savait plus que lui en fait de déduits de chiens et d'oiseaux.

Conrad, certes, valait un muid de rois qui lui ont succédé. En guerre, il vainquit tous ses ennemis par effort de lance et d'écu. Il n'eut jamais aucune considération pour les arbalétriers, au rebours des hommes d'aujourd'hui qui les entretiennent par avarice et mauvaiseté : il n'eût pas voulu pour tout l'or de Rome qu'un seul de ceux-là, à droit ou à tort, eût tué un prud'homme de son ost et même un de ses ennemis. Ses perrières et ses mangonneaux, c'étaient ses chevaliers avec leurs lances et leurs bannières; ils ne prenaient pas autrement les hautes tours et les grands châteaux; ils eussent plutôt mangé aux dents les hourdis sur les murs; leur seigneur était sûr d'eux; jamaisi l n'entreprit un siège qu'il ne le menât à bonne fin; comme quoi de tels chevaliers sont un trésor que les rois doivent être jaloux de posséder, s'ils veulent soumettre et confondre leurs ennemis.

Conrad donnait l'exemple de la valeur : il

était plus hardi que léopard, quand il était armé de son écu lequel était pour moitié celui du gentil comte de Clermont : d'or et d'azur au lion rampant. Mais savez-vous ce dont on doit surtout le louer? De sa grande modération dans les devoirs de son état, comme dans ses plaisirs, enclin qu'il était, ouvert et instruit à toute gentillesse. Quand un homme franc s'adressait à lui au sujet de quelque différend, il n'eût pas forjugé pour mille marcs d'or. Il ne haïssait pas à la légère et n'aimait jamais contre l'honneur.

Savait-il vieux vavasseur ou veuve dans le besoin? Sa main leur était ouverte : il leur donnait largement de quoi se vêtir et garnir leur aumônière. Il gardait peu de chose pour son usage personnel; il tenait surtout à être entouré de nombreux chevaliers, et pour cela, il n'épargnait pas les joyaux, les robes et les destriers. Il n'entendait parler d'aucun bon chevalier qu'il ne se l'attachât par des présents, lui donnant, selon son prix, une terre ou un château.

Tous les jours, hiver comme été, il tenait sa cour, et jongleurs et menestrels y étaient bien reçus. Conrad avait accoutumé de tenir des parlements et de réunir ses barons. Il n'était pas de ces rois qui donnent à leurs garçons rentes et prévôtés à ferme, ce qui a

pour effet de déshonorer et de ruiner les terres : il fait mal, le seigneur qui repousse les prud'hommes et met les gens de rien aux postes d'honneur, car les vilains seront toujours les vilains. Conrad le savait et se gardait bien de les favoriser : il prenait ses baillis parmi les vavasseurs qui aiment Dieu et craignent la honte ; ceux-ci avaient soin de tout ce qui touchait à son honneur comme de la prunelle de leurs yeux.

Ce bon prince était trop sensé pour pressurer les vilains et les bourgeois ; il les laissait gagner et acquérir, sachant bien qu'en cas de besoin, il pourrait disposer de leur avoir, intérêt et capital ; de la sorte, la richesse du pays en était accrue, et tout le monde y trouvait avantage. Jamais le sage Conrad ne souffrit qu'un marchand privé ou étranger qui traversait ses terres fût inquiété à cause de quelque guerre ou pour quelque raison que ce fût. Il avait fait une telle chasse aux larrons et aux brigands que chacun allait à travers l'empire aussi sûrement que dans un moutier. Les marchands lui en étaient fort reconnaissants, et pour le lui prouver, ils n'oubliaient jamais, en revenant des foires, de lui rapporter quelque beau cheval ou toute autre denrée de prix ; ce qui lui faisait beaucoup plus d'honneur que s'il les eût taillés.

CHAPITRE DEUXIÈME

COMMENT LES BARONS DE L'EMPEREUR LUI PARLÈRENT DE SE MARIER ET COMMENT IL LES EMMENA SE DÉDUIRE EN FORÊT.

Conrad était en pleine jeunesse et il n'était pas marié. C'était le vœu ardent de ses barons qu'il prît femme au plus tôt. Ils en parlaient souvent entre eux, disant : « Si notre bon sire meurt sans hoir, nous sommes perdus ! »

Ils l'entretinrent de ce qui les tenait en souci. Mais jeune et bouillant comme il était, Conrad n'était pas pressé d'entendre à leurs bonnes raisons. Il aimait beaucoup mieux, que songer au mariage, se déduire par les prés et les bois, pendant la belle saison.

Ce jour-là, il a projeté de grands ébats dans la forêt. Trois ou quatre jours avant, il a envoyé quérir tout ce qu'il y avait, à sept journées de marche à la ronde, de duchesses, de châtelaines et de vavasseurs ; il veut mener grande dépense et donner une telle fête qu'on en parle longtemps encore après sa mort.

A l'orée de la forêt sont dressés et encordés les grands trefs et les aucubes et les larges pavillons.

En jouant, vêtu de simple cotte, avec ses compagnons, il pense aux occasions où chacun se fera une amie. Sachez que pour sa part il n'y manquera point, le bon roi, car de l'amour il sait toutes les rubriques.

Dès le matin, les archers vinrent devant son pavillon et huchèrent :

« Or sus, seigneurs, nous allons au bois! »

Les cors sonnèrent pour éveiller les vieux chevaliers chenus et traînards. L'empereur fit donner un arc à chacun. Jamais, vraiment, depuis le temps du roi Marc, nul ne sut si bien vider les pavillons des gêneurs. En homme avisé, il fit bailler aux envieux et aux jaloux épieux et cors. Il les accompagna jusque dans le bois, afin qu'ils ne fussent pas tentés de s'en retourner, puis il pria les uns d'aller buissonner avec les archers, les autres de poursuivre les cerfs avec les limiers.

Quand il les eut mis sur la voie, en haute forêt, Conrad revint sur ses pas, par une vieille charrière, avec deux chevaliers qui riaient fort de la plaisanterie.

Cependant les bons chevaliers, harassés d'avoir porté l'armure, dormaient sous les

charmes, dans leurs tentes. Jamais je n'ai vu gens si heureux, ni jamais tant de belles dames étroitement lacées, en chainses froncés, court-vêtues de samit et de drap d'or impérial, aux blonds cheveux répandus sur les épaules, ni tant de jolies pucelles portant galons dorés et chapeaux entrelardés d'oiseaux et de fleurettes. Leurs corps gracieux attirent les hommages; elles sont très bien harnachées de ceinturettes et de gants blancs.

Elles vont en chantant aux chevaliers qui les attendent sous les pavillons jonchés; ils leur prennent les mains, et les tirent sur les sièges et les coussins.

L'heure est douce à vivre : qui ne fut jamais en tels tournois galants ne saura jamais la joie qu'on y goûte.

« Çà, chevaliers, aux dames! » s'est écrié joyeusement l'empereur, en piquant au grand galop vers son tref.

Les compagnons ne se font pas prier; ils se soucient peu de ceux qui courent le bois avec les archers. Point ne leur est besoin de cloches ni de moutiers; leurs chapelains sont les oiseaux; ils sont au comble de leurs désirs. Que de joyeux chants montent des courtines, et que de beaux dits sont échangés dans les riches pavillons, sur les lits moelleux, entre prime et tierce!

Mais il est grand temps de se lever. Nos gens se parent de samit, de drap d'outremer, de baudequins brodés d'oiseaux d'or, de cottes, de manteaux de belle panne bien travaillée, chevronnés d'hermine et de gris et fleurant bon.

L'empereur ne veut pas être mieux vêtu que les autres : une pucelle lui lace son chainse de ses belles mains; et cela lui porte bonheur, car Conrad lui échange sa courroie blanche contre une ceinture garnie d'or et d'émeraudes.

Béni soit tel empereur!

Quand ils furent prêts, à tierce sonnée, ils s'en allèrent jouer par le bois, sans chausses et manches décousues. Ils arrivèrent, tout en se promenant et en folâtrant, à un endroit plaisant et bien vert, tout parsemé de fleurettes bleues et blanches. De petites fontaines sourdaient près de là, où ils s'assirent par deux ou trois pour laver leurs mains et se baigner les yeux et le visage. Rien ne leur fait faute : en guise de serviettes, ils empruntent aux dames leurs chemises; ils en profitent pour mettre leurs mains à plus d'une blanche cuisse; mais ils n'en demandent pas davantage : ce ne serait pas courtoisie.

Les pucelles recousent les manches avec le fil qu'elles tirent de leurs aumônières.

Le dîner sera bientôt prêt; déjà les sergents mettent les nappes. Dames et chevaliers ne prisent pas Danger la queue d'une violette, et les chansonnettes vont bon train. Celle-ci d'abord :

Dieu! si je n'ai son amourette,
je l'ai connu pour mon malheur!

Ou cette autre :

Là-bas dessous le bois rameux
doivent aller les amoureux;
là sourd la fontaine jolie :
attendez-m'y, ma belle amie.

Une blonde pucelle chante :

Si mon ami m'a délaissée,
Je ne mourrai pas pour si peu.

C'est le tour d'une belle dame, la sœur au duc de Mayence, qui chante à voix claire :

Aélis se leva matin,
(Dormez, jaloux, je vous en prie)
bien se para d'un beau satin.
Sous la ramée,
la mignotte, la vois venir,
ma bien-aimée.

Et le bon duc de Savoie continue :

La mignotte, la vois venir
le jour de mai
(Dormez jaloux et je m'ébaudirai).

Le comte de Luxembourg y va aussi de son couplet; il aimait une dame, la plus gaie de toutes et la mieux faite pour chanter et baller: il commence en son honneur :

C'est tout là-bas, au glaïeulai :
(Tenez-moi, dame, tenez-moi)
une fontaine y sourd, lan lai.
Tenez-moi, dame, j'ai le mal d'amour.

Tout en chantant, ils étaient revenus aux pavillons. Ils en ont fait aménager commodément l'intérieur, les jonchant d'herbe fraîche, ôtant les lits, les couettes et les tapis, pour être plus au large.

Les chevaliers, les pucelles et les dames s'assirent par rangées. Conrad, par grande générosité et courtoisie, s'assit au bas bout, et fit placer au plus haut dais le vieux comte de Genevois qui portait sur ses épaules une riche peau de martre.

Je connais un évêque qui se fût trouvé là beaucoup mieux qu'en un synode. Chacun régalait ses yeux de toutes les merveilles qu'on y voyait : visages riants et roses, che-

velures bien fournies, fins sourcils arqués, corps avenants, et tailles faites au tour.

Le comte de Sagremor dit encore une chansonnette, puis on apporta le repas qui fut exquis : vin clair et froid de la Moselle, pâtés de chevreuil, lardés, rôts de cerf et de daim, fromages gras de la rivière de Clermont, le tout servi en belle vaisselle neuve : il n'y eut pas un plat, pourvu qu'il fût de saison, dont on n'eût à discrétion et en abondance.

Tous étaient heureux de voir l'empereur si gai, et leur plaisir s'en trouvait augmenté.

Quand le festin fut terminé, les valets firent bellement le service qui leur appartenait et enlevèrent les nappes; les bassins circulèrent à nouveau. Maints chevaliers s'offrirent à tenir les manches au bon empereur, ainsi qu'aux dames dont les bras blancs étaient fort agréables à voir. Cela fait, elles remirent leurs vêtements de dessus, et le concert des instruments commença.

CHAPITRE TROISIÈME

COMMENT LES VENEURS REVINRENT AUX PAVILLONS AVEC FOISON DE GIBIER.

Sur ces entrefaites, les archers et les chevaliers qui étaient partis à la chasse revinrent par quatre chemins, apportant grand planté de bêtes troussées, chevreuils, biches et cerfs de graisse, et l'on vit, au son des cors, ceux qui portaient les daintiers sur les fourches et ceux qui portaient les massacres.

Aussitôt dames et chevaliers sortirent des pavillons et accoururent au-devant des veneurs; ils s'ébahirent de cette foison de beau gibier, disant qu'ils regrettaient fort de ne pas avoir été de la partie.

Les veneurs étaient harassés d'avoir couru et bousiné toute la matinée. Ils s'en revenaient mal accoutrés en leurs chapes usées de gros drap gris et leurs vieilles guêtres rouges et dures ; ils avaient du sang jusqu'aux jarrets; leurs roncins les portaient clopin-clopant, et les brachets venaient à la suite.

Les sergents déchargèrent le gibier : trois cerfs forcés, et non pas pris au filet, ni tués à coup de flèches, des biches, des chevreuils et quantité de lièvres et de ces goupils qui ont accoutumé de ravir maint chapon à la basse-cour de Maître Constant.

Les queux firent trousser la venaison et la portèrent cuire. Ceux qui revenaient du bois mouraient de faim. Le sénéchal donna ordre à la cuisine de leur apprêter leur repas sur-le-champ.

Tandis que ces dames et ces demoiselles retournaient s'ébattre dans les tentes, l'empereur interrogeait ses veneurs ; si vous aviez entendu leurs récits merveilleux, vous eussiez cru rêver ; Conrad savait la coutume de telles gens, et il se contenta de sourire de leurs menteries.

Après none, on se remit à table.

Les veneurs, étant bien moins repus que les autres, se sont assis ensemble d'un côté ; tant ils ont pris et mangé et bu de chose et d'autre que je ne saurais en faire le compte. Ils ne furent pas fâchés d'avoir au premier service du bœuf à l'ail et au verjus, puis des oiseaux fricassés, puis des mortereux qui sont hachis de volaille et de mie en pots.

Maints amoureux, cependant, soupèrent par cœur ; ils eussent bien dîné, mais d'au-

tres déduits les retenaient, qui leur plaisaient davantage.

Quand on eut mangé à souhait et bu à sa soif du meilleur, et non pas du gros vin à rôtie, on se leva et l'on joua à qui mieux mieux aux tables, aux dés, aux échecs ou à la mine, tandis que viellaient les jongleurs.

Les chevaliers et leurs compagnes, en vêtements légers, sortent du pavillon en se tenant par la main, et la carole commence alors dans le pré vert. Une dame, vêtue d'une cotte teinte à la cochenille, chante la première :

C'est tout là-bas emmi les prés :
(Vous ne sentez point le mal d'aimer)
dames y vont pour caroler.
Vous ne sentez point le mal d'aimer
comme je fais.

Un valet du prévôt de Spire s'avance ensuite :

C'est tout là-bas, dessous l'olive :
Robin emmène sa mie;
la fontaine y sourd limpide
dessous l'olivette.
Juste Dieu ! Robin emmène
belle Mariette.

La ronde n'a pas duré trois tours, que le

gentil fils du comte de Dabo fait entendre sa voix :

Belle Aélis se leva,
son corps vêtit et para,
en un verger s'en entra,
cinq fleurettes y trouva,
un chapelet fait en a
de rose fleurie.
Pour Dieu, tirez-vous de là;
vous qui n'aimez mie !

Une beauté fameuse, la duchesse d'Autriche mène à son tour la carole :

La jolie Aélis se lève au jour;
(Le brun, le beau Robin passe par là)
bien se vêtit et très beau se para;
(Foulez la feuille et je prendrai la fleur)
passe par là Robin le fou d'amour :
l'herbage en est plus souef que velours.

Ainsi jusqu'au soir ils chantent de Robin et d'Aélis, menant joyeusement leurs rondes. Le lendemain, ils recommencèrent, et ces divertissements durèrent bien une quinzaine. En ce temps-là, on comprenait la chevalerie, et cela valait la peine d'être baron. Les invités ne retournèrent pas dans leur contrée sans emporter maints beaux présents et joyaux de toute sorte que le bon Conrad donna à chacun et à chacune. C'est ainsi que les rois conquièrent le cœur de leurs gens.

CHAPITRE QUATRIÈME

COMMENT LE VIELLEUR JOUGLET CONTA A L'EMPEREUR MAINTES CHOSES D'UN CHEVALIER ET DE SA SŒUR.

Telle était la vie que menait le bon empereur, dans son âge florissant.

Or il advint que le comte de Gueldre eut guerre avec le duc de Bavière. Pour argent ni pour prière, le duc ne voulait accorder de trêve à son ennemi. L'empereur se rendit dans la ville du comte et fit tant qu'il apaisa et réconcilia les adversaires.

Tandis qu'il revenait un beau matin à un sien château, sis sur le Rhin, il s'ennuyait, ayant chevauché depuis l'aube jusqu'à tierce sonnée ; il fit appeler son vielleur Jouglet qui était avisé et de bonne compagnie et savait maint conte et mainte chanson.

« Est-ce par orgueil ou mélancolie que tu me fuis? lui dit-il. Au diable qui te retient loin de moi ! »

Il le prit en riant par le frein. Ils quittèrent le chemin tous deux.

« Je suis tout endormi aujourd'hui, fit l'empereur. Conte-moi donc, bel ami, quelque chose qui me tienne en éveil. »

Il lui mit le bras gauche sur l'épaule.

« Ce que je vous dirai, fit Jouglet, n'est pas une fable. Je le tiens d'un bachelier qui revenait de France. Un chevalier aimait une dame en la marche de Parçois, un chevalier merveilleusement beau, valeureux et de grand esprit. Mon bachelier l'y rencontra, et il n'eût pas pour tout l'or du monde négligé de faire sa connaissance, car tous, là-bas, se tiennent pour heureux à l'égal d'un roi s'ils sont admis dans son amitié. Au prix de celui-ci, la valeur et la beauté, pourtant fameuses, d'un Guillaume des Barres, ne méritent guère qu'on en parle. »

La curiosité de l'empereur fut extrêmement piquée.

« Tes propos, ami Jouglet, me font passer mon envie de dormir. Pour rencontrer un tel chevalier, je donnerais bien sept-vingts marcs et verrais sans regret mon château flamber cette nuit avant mon retour. Heureuse la femme qui a pour ami un tel preux ! Mais dis-moi, Jouglet, si la demoiselle est aussi plaisante de sa personne que celui-ci est vaillant.

— Le chevalier était magnifique, répondit

Jouglet, mais c'est néant au prix de celle que je veux vous décrire : sa blonde chevelure lui tombe en boucles le long du visage ; son teint est un mélange merveilleux des couleurs du lis et de la rose. Nature ne fut pas chiche en la faisant si belle, car dans le monde entier, d'ici jusqu'en Espagne, vous ne pourriez trouver sa pareille. Ses yeux sont brillants et beaux à regarder comme des pierres précieuses, les sourcils non pas joignants, mais fins et bien dessinés, les dents, la bouche et le nez formés à la perfection. Que dirai-je de ses bras, de sa poitrine et de tout son corps? Nature n'en était pas, certes, à son coup d'essai, lorsqu'elle fit un tel chef-d'œuvre. Avec cela grande sagesse et belles manières qui en imposeraient au plus lourdaud, s'il pouvait s'en trouver dans sa compagnie. Sachez qu'elle est telle que je vous la décris.

— Tiens, fit Conrad, ami Jouglet, prends ce manteau de petit-gris pour ta peine : il est en bonnes mains. Mort-Dieu ! Je recevrais volontiers des plaies par tout le corps, pourvu que mort ne s'ensuivît point, pour savoir s'il y a encore en France tel chevalier et telle dame. Que je ne retrouve pas mon hôtel, si dès demain un messager n'est mis en route par mes soins, pour l'aller chercher. Si ton chevalier veut une terre avec un bon seigneur et

un bon ami, je lui donnerai tout cela. De la dame je me tais, car il est bien entendu qu'il n'y a la pareille dans tout l'empire, et je ne pourrai demeurer longtemps sans la voir.

— Certainement, fit Jouglet ; je vous dirai maintenant son nom ; sachez qu'elle est de bonne maison, car c'est la sœur d'un chevalier de plus haut prix encore que celui que je vous ai dépeint comme si accompli.

— Bel ami, dit l'empereur, si tu peux me faire certain de cela, tu naquis sous une bonne étoile, car tu t'en trouveras bien, aussi vrai que je vois le jour. Dis-moi où il habite. Tient-il cité ou château ? Est-il riche ?

— Il entretient six écuyers tout juste, repartit Jouglet, depuis qu'il fut armé chevalier ; mais il est vêtu de gris et de vair en tout temps, hiver comme été, ainsi que ses compagnons ; il sait bien se conduire par sa prouesse et son grand cœur, et il se trouve assez pourvu de terre et d'avoir.

— Dieu l'a comblé de ses biens, fit l'empereur. Heureuse la mère qui porta un tel fils ! Si je ne m'en fais un ami, je veux qu'on me méprise. Or, dis-moi, ami Jouglet, comment s'appelle-t-il ?

— Tous ceux du pays l'appellent Guillaume de Dole, bien que cette terre ne soit pas sienne. Mais il a tout près son château. C'est

un surnom plus relevé que tel autre nom de village ; il n'y a point là tricherie, mais plutôt fine trouvaille, à mon avis.

— Assurément, dit l'empereur, et sa sœur qui est si belle, comment la nomme-t-on ?

— Sire, elle a nom Liénor. »

A ce mot, à ce nom si doux, Amour enflamme le cœur de Conrad. Désormais, toutes les autres dames et pucelles seront de peu de prix à ses yeux.

« Béni soit qui lui donna ce nom, s'écrie-t-il, et béni le prêtre qui la baptisa ! Il serait archevêque de Reims, si j'étais roi de France !

— Il n'y a qu'à faire tout de suite l'alliance, fit Jouglet.

— Pour Dieu, ami, parle-moi encore de la pucelle. Dis-moi tout ce que tu sais d'elle ; certes, n'aurait-elle que moitié moins de beauté, qu'elle serait encore digne d'un empire ou d'un royaume, si tu m'as dit vrai. »

Jouglet s'émerveillait que l'empereur pût être déjà amoureux de Liénor, sur la peinture qu'il lui en avait faite. Il lui détailla longuement encore ses charmes et ses vertus.

« Ah ! soupirait Conrad, elle fut née à la bonne heure, et plus encore le fut celui qu'elle aimera ! Ecoute, ami : je veux qu'on aille quérir son frère sans retard, car je veux le servir de cœur et de corps. »

Jouglet sourit.

« Il aura assez du corps, vraiment, sire, car il n'est pas si convoiteux. La pucelle aura le cœur, si vous m'en croyez. »

Conrad répliqua en riant :

« Mauvais sujet, peux-tu supposer que je pense moins au frère qu'à la sœur ? Pour le bien de mon empire, pour mon honneur, il ne conviendrait pas qu'elle fût mon amie, mais comme il n'y a pas de danger que cela soit, nous pouvons bien en parler. Grâces lui soient rendues, cette demoiselle nous a fait agréablement passer le temps.

— Oui, fit Jouglet, et maintenant que je n'ai plus rien à vous raconter, nous pouvons bien rejoindre notre troupe.

— Tu dis vrai, piquons ! »

Et tout en chevauchant, ils chantent cette chanson de Monseigneur Gace Brulé :

La fleur de glai n'est plus, l'été s'éloigne :
son clair motet n'ose recommencer,
l'oiseau du bois qui craint la saison froide,
tant qu'un doux vent vienne l'hiver chasser.
Mais moi je chante et je ne puis laisser
que je te loue, Amour qui fais ma joie,
car de toi seul viennent tous mes pensers.

Ils n'avaient pas fini la chanson qu'ils se trouvèrent devant le château. La plus grande

partie des compagnons étaient déjà de retour. L'empereur fit son entrée, environné de toute la fleur de sa chevalerie.

Aussitôt, le sénéchal commanda de mettre les nappes, d'apporter l'eau dans les bassins et de servir le souper.

Après quoi l'empereur se sépara de ses gens. Mais avant de se coucher, il fit appeler Jouglet qu'il voulait récompenser, et un clerc muni d'encre, de parchemin et de tout l'attirail nécessaire, pour écrire une lettre. Tous trois allèrent à la garde-robe. Jouglet qui avait déjà le manteau prit la cotte appareillée. Cependant le clerc écrivit le bref que lui dicta Conrad et y mit le sceau impérial.

On manda aussitôt après un valet nommé Nicole.

« Tu porteras cette lettre, lui dit l'empereur, à Monseigneur Guillaume de Dole.

— Oui, sire, répondit simplement l'avisé Nicole qui s'entendait au métier de messager comme le bœuf au fait de labourage.

— Voici ce que dit la lettre, reprit l'empereur : que je lui mande et le prie, sitôt qu'il l'aura reçue, qu'il monte à cheval et vienne rapidement me trouver, sur la foi qu'il me doit. S'il est absent, pour cause de tournoi ou de guerre, prends soin de ton roncin et attends son retour. Tâche de bien

t'acquitter de ta besogne et pars demain dès l'aube. »

Et l'empereur donna ordre de délivrer au messager deux cents marcs d'esterlins pour sa dépense, et plus encore, s'il était utile.

CHAPITRE CINQUIÈME

COMMENT UN MESSAGER S'EN FUT A DOLE ENVOYÉ PAR L'EMPEREUR.

Le lendemain matin, de bonne heure, Nicole équipé et guêtré pour le voyage, sautait sur son roncin, quittait le château, non sans s'être signé, et prenait la route de Dole.

L'empereur s'éveilla quelque temps après le départ du valet. Il se fit ouvrir une fenêtre de sa chambre. Le soleil, plus clair qu'à l'accoutumée, jetait ses beaux rayons parmi le lit couvert d'une zibeline et d'un samit à roses d'or. Et l'empereur se mit à chanter pour l'amour de la belle inconnue :

Au temps nouveau que croît la violette,
le rossignol me semond de chanter,
et moi je suis pris de telle amourette
que n'oserais son appel rebuter :
or celle qu'ai pour dame reconnue,
le dieu d'amour me doint l'honneur très cher
de la tenir en mes bras toute nue,
avant que m'en aille outre mer.

Ainsi se confortait le bon empereur. Et cependant, nonobstant le peu de contentement qu'il avait à voyager seul, Nicole allait grand'erre le grand chemin. Il chevaucha tant qu'il arriva en moins de huit jours au plessis de monseigneur Guillaume. Il entra dans la ville de Dole au grand trot, tête haute, portant le sceau impérial enfermé dans son surcot.

Il n'était pas un apprenti ; son premier soin fut de trouver un hôtel. Quand il se vit bien hébergé et qu'il eût établé son roncin, il ôta ses heuses et se chaussa de beau cuir cordouan. La fille de son hôte lui donna un chapeau de fleurs et de menthe.

Ayant retiré la lettre de son étui, il se dirigea vers le château de Guillaume. En chemin, il rencontra un garçon qui allait à pied suivi d'un lévrier, et il s'informa de ce qu'on y faisait à cette heure. Le garçon lui dit qu'on allait bientôt se mettre à table. Nicole pensa qu'il ne fallait pas tarder davantage, et il franchit le mur du plessis.

Il descendit de cheval et monta dans la salle. Le seigneur venait de rentrer d'un grand tournoi qui avait eu lieu à Rougemont ; il y avait beaucoup de monde au château pour le recevoir. Nicole accosta un valet, le priant de lui montrer son maître, avant que le repas fût commencé.

Il alla aussitôt droit à lui, le salua ainsi qu'il convenait et dégrafa son manteau :

« L'empereur d'Allemagne, dit-il, qui vous fait tenir ce bref, vous mande, sire, mille saluts, comme celui qui vous aime et vous prise. Sachez qu'il a grand désir de vous voir prochainement.

— Frère, répondit Guillaume, que Dieu garde et honore l'empereur, c'est le plus cher de mes vœux. Que fait-il? Il y a bien longtemps que je n'ai entendu parler de lui.

— Je l'ai laissé en parfaite santé, Dieu merci.

— Rien ne m'est plus agréable à entendre », répond Guillaume.

Le chevalier et ses gens regardèrent beaucoup le sceau. Plusieurs d'entre eux n'en avaient jamais vu un pareil.

Guillaume commanda qu'on veillât à ce que le messager fût bien hébergé, et de ce pas, il se rendit auprès de sa mère.

« Voyez, madame, dit-il, l'empereur m'a envoyé ce sceau d'or. Je n'ai pas encore vu ce qu'il y avait dedans; mais nous le saurons bientôt. »

Ce disant, il détacha de la pointe d'un couteau la bulle d'or qu'il donna à sa sœur pour s'en faire un fermail, et tira le parchemin. Quand la belle Liénor vit le sceau qui repré-

sentait un roi tout armé sur son cheval, elle s'écria :

« Ah! Dieu! je dois être bien contente d'avoir un roi dans ma maison!

— Puisse-t-il vous porter bonheur! dit Guillaume.

— Cela ne manquera pas, fit la mère, le cœur me le dit. »

Un chevalier présent donna lecture du bref :

« L'empereur vous salue; il vous mande et prie de venir auprès de lui aussitôt que vous aurez ouï cette lettre et sans alléguer aucune excuse pour contretemps ou besogne quelconque; qu'il ne sera tranquille tant qu'il ne vous verra point.

— Mon fils, dit la mère, l'empereur nous fait grand honneur de vous mander par si grande cérémonie. Il vous faut partir sans tarder.

— Allons dîner, repartit Guillaume; nous arrangerons après cette affaire. »

On donna l'eau. Les chevaliers s'assirent. Guillaume, qui était sage et bien appris de nature, prit à part le valet de l'empereur lequel était de très bon lieu; ils allèrent s'asseoir à un coin de la table : là ils eurent chair et poisson tout leur content, et gaîment devisèrent.

« Bel ami, dit Guillaume, vous avez été maintes fois mieux servi; vous ne vous contenteriez pas de cet ordinaire de vavasseur, dans la maison impériale!

— Sans doute, sire, répond Nicole, venaison qui fleure, sangliers et cerfs hors de saison, nous en avons à planté, ainsi que vieux pâtés moussus : quand les souris n'en veulent point, ils sont toujours bons pour les écuyers. »

A la fin du repas, Guillaume dit à ses chevaliers :

« Je pensais que nous chasserions et séjournerions ici huit jours pleins, mais il me faut de toute nécessité me préparer à chevaucher demain, pour ne pas déplaire à l'empereur.

— Vraiment, dit Nicole; dès le matin il nous faudra partir. Il convient donc de nous lever de table et de faire nos préparatifs avant la nuit. »

Pendant que le valet allait voir si son roncin avait à manger, Guillaume retourna auprès de sa mère. Elle lui demanda qui il emmènerait avec lui.

« Pas de fâcheux, répondit-il, il me suffira de deux compagnons. »

Il les nomma; ils étaient preux et bien parlants, et avaient trente ans passés.

« Beau fils, dit-elle, gardez que rien ne vous manque, et que l'on ne dise à la cour d'Allemagne que vous êtes pauvre et dénué.

— Il y a, fit Liénor, à ce porte-manteau trois paires de robes fraîches. Que mon frère selle son beau cheval que lui donna le comte du Perche. »

Guillaume fit appeler ses compagnons, les instruisit de son départ, et leur dit de préparer leur harnais.

« Nous avons, dirent-ils, de beaux écus neufs, des courroies et des selles coquettes. Nous serons très bien équipés. »

Là-dessus, Nicole revint.

Guillaume le prit par le bras.

« Je ne vous ai pas donné beaucoup de plaisir aujourd'hui, mais c'est par votre faute, fit-il en souriant. Enfin, je me suis tant hâté, que nous partirons demain matin, à la fraîcheur. Mais venez d'abord avec moi ; je veux vous montrer mon trésor. »

CHAPITRE SIXIÈME

COMMENT LE MESSAGER NICOLE ENTENDIT LA BELLE LIÉNOR CHANTER DES CHANSONS DE TOILE.

Il le conduisit alors dans la chambre où se tenaient Liénor et sa mère. Le valet fut émerveillé de la beauté de la pucelle. Il salua profondément, puis ils s'assirent, et près d'eux vint s'asseoir la belle blonde qui était simple et sans afféterie. La mère était non loin, sur une grande courtepointe, travaillant à une étole.

« Voyez, fait Guillaume, comme madame est merveilleuse ouvrière. Elle sait tous les métiers et sa fille aussi ; toutes deux s'occupent à broder manipules, aubes, chasubles et autres ornements pour les églises pauvres.

— Nous travaillons par charité et pour notre plaisir, dit la dame. Que Dieu m'accorde le bonheur ainsi qu'à mes enfants ; je l'en prie tous les jours.

— C'est là une bonne oraison, dit Nicole.

— Dame, fait Guillaume, dites-nous une chanson, s'il vous plaît.

— C'était bon autrefois, mon fils, quand les dames et les reines avaient accoutumé de piquer leurs courtines et de chanter des chansons d'histoire.

— Je vous en prie, pour l'amour de moi.

— Beau fils, si vous faites appel à mon amour, je ne puis plus me dérober. »

Lors elle commence à voix claire et mélodieuse :

La mère et la fille ouvrent des orfrois,
brodant au fil d'or étoles et croix ;
tout à coup la mère élève la voix.
Tant est grand l'amour d'Aude et de Doon !

Apprenez, ma fille, à coudre et filer,
et sur le satin les croix d'or broder.
L'amour de Doon vous faut oublier.
Tant est grand l'amour d'Aude et de Doon !

Quand la chanson fut finie :

« Certes, madame votre mère s'en est fort bien acquittée, dit Nicole.

— Beau frère, répondit Guillaume, si ma sœur voulait chanter à son tour, ce serait parfait. »

Liénor sourit doucement ; puisque son frère l'en priait, elle ne pouvait pas refuser.

« Belle fille, dit la mère, il vous faut fêter et honorer le valet de l'empereur.

— Ce sera de bon gré », fit Liénor.
Et elle se mit à chanter :

La belle s'assied près de sa maîtresse,
tient sur ses genoux un drap d'Angleterre,
et tire l'aiguille et coud mainte pièce.
Hélas ! amour d'autre pays
tient à jamais mon cœur épris.

A chaudes larmes pleure la pucelle,
car soir et matin la tance la vieille
d'aimer soudoyer en terre étrangère.
Hélas ! amour d'autre pays
tient à jamais mon cœur épris.

« Ne me demandez plus rien, dit Liénor à son frère, lorsqu'elle eut dit son dernier refrain.

— Je m'en voudrais, repartit Guillaume, de ne pas attendre votre bon plaisir.

— A cette condition, je vous en dirai encore une. »

Et la belle, dont les tresses blondes tombaient sur un bliaut de soie blanche, recommence à voix haute et claire :

Doette attend dès le matin
à recoi dessous l'aubépin
le beau Doon qui ne s'en vint,
et la belle en son cœur se plaint :

Dieu ! qu'il est beau, quel beau garçon,
quel chevalier et quel baron !
Jamais n'aimerai que Doon.

Bel aubépin, c'est mon ami
qui dessous ton rameau fleuri
m'a dit de l'attendre aujourd'hui,
mais il ne veut à moi venir.
Dieu ! qu'il est beau, quel beau garçon,
quel chevalier et quel baron !
Jamais n'aimerai que Doon.

Ils se divertirent ainsi jusqu'au souper. Avant de se mettre à table, la mère de Guillaume fit présent au damoiseau d'une aumônière, et Liénor d'un magnifique fermail qu'elle lui donna en son nom et au nom de son frère et pour l'amour de l'empereur. Nicole se confondit en remerciements, disant qu'il garderait ces souvenirs toute sa vie.

On servit le souper qui fut de flans, de cochons de lait farcis, de connins et de poulets lardés, de poires et de fromages passés.

« Nous n'avons d'autres friandises, frère, et je le regrette, dit Guillaume. Vous autres, gens de la maison impériale, vous ne connaissez pas ces mets de village.

— J'espère que ceux que vous aurez là-

bas, fit Nicole, seront aussi bons, mais à coup sûr ils ne seront pas meilleurs. »

Le souper se passa gaîment, en mots plaisants et dits d'amour et de chevalerie, comme il convient entre honnêtes gens.

Quand le moment fut venu, les sergents ôtèrent les nappes et présentèrent, qui le bassin, qui la serviette, et les gens de pied débarrassèrent les tables.

Guillaume prit congé de ses compagnons, après leur avoir distribué chevaux, argent en monnaie et autres présents.

Tout fut préparé avant le coucher pour le départ, de façon que les voyageurs n'eussent qu'à se lever pour chevaucher le lendemain dès l'aube.

Sachez que lorsqu'ils montèrent il y eut maintes larmes pleurées. Il y avait là, outre les chevaux de prix, trois sommiers chargés d'armes et d'habillements.

Guillaume prit congé de sa mère et de sa sœur, les accolant tendrement.

« Adieu, beau fils !

— Adieu, cher frère !

— Adieu, tous ! »

Et le gentil chevalier de Dole, avec sa suite, franchit les murailles du plessis.

CHAPITRE SEPTIÈME

COMMENT GUILLAUME DE DOLE CHEVAUCHA VERS LE RHIN.

Ils ne s'attardèrent pas en chemin, ne s'arrêtant pas plus d'une nuit en chaque ville pour raison de fatigue ou pour le plaisir. Ainsi les longues journées de la saison leur parurent courtes.

Quand ils approchèrent du terme de leur voyage, il leur revint en mémoire ce son qui parle de la joie que mènent les oisillons au temps nouveau :

> Aux longs jours de mai que j'aime écouter
> par les verts buissons les oiseaux chanter,
> mais quand il me faut repartir, hélas!
> il me ressouvient d'un amour lointain,
> et lors je m'en vais, triste et chef enclin,
> si que chansonnette ou fleur d'aubépin
> ne me sont pas plus que gel et verglas.

Nicole qui était bon compagnon dit à Guillaume :

« Nous serons bientôt arrivés ; je vais aller devant pour faire préparer votre logis.

— A ton aise, bel ami, mais emmène un de ceux-ci qui vienne ensuite nous chercher. »

On découvrait déjà les tours du château.

Nicole prit l'un des deux valets avec lui et partit au grand galop.

Depuis le départ de son messager, Conrad ne s'était pas éloigné du château de plus d'une lieue, et encore évitait-il d'emmener avec lui les importuns : quelques favoris composaient toute sa suite. Jouglet avait pour emploi de leur tenir l'esprit en joie, et il s'en acquittait à merveille.

Ce jour-là, Conrad se faisait chanter des laisses de la Chanson des Lorrains et prenait plaisir aux faits et dits de Girbert et du vieux Fromont.

Le temps était doux et serein, et ils étaient assis dehors sous un platane.

Cependant Nicole arrivait dans le bourg. Il s'occupa tout de suite de trouver un hôtel au damoiseau. Il vit sur le marché un grand pignon plein de fenêtres et jugea que c'était son affaire. Il fit joncher de fleurs l'entrée et l'étage. Bientôt Guillaume arriva avec ses compagnons, et il y a grand rassemblement pour les voir et joyeux hutin sur la place.

Nicole a continué son chemin : il arrive au château.

« Quelles nouvelles? lui demanda l'empereur.

— Bonnes et belles, répond le valet.

— As-tu trouvé monseigneur Guillaume?

— Certes, fait Nicole, et je puis dire que le roi de France n'a pas son pair.

— Viendra-t-il souper?

— Ma foi, je le pense. Il est descendu chez un bourgeois, sur le marché. »

Là-dessus, Jouglet accourt.

« Au nom de Dieu, Guillaume de Dole est-il là?

— Tu vas le voir, ami Jouglet, répond Conrad. Il est arrivé à bon port. Cours le saluer et dis-lui que je le mande. »

L'empereur prit à part Nicole.

« Ami, dis-moi, sur ton serment, as-tu vu sa sœur?

— Oh! sire, je vous en prie, pas si haut! Nul homme, s'il n'est pas bien confessé, ne doit parler d'une telle merveille! Liénor n'a pas de rivale pour la beauté et pour la bonté, et tous ceux qui l'ont ouïe chanter la comparent à une sirène.

— Qui te l'a dit?

— Je l'ai entendue. »

Tel mot ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd.

« Est-elle si belle et avenante? fait-il.

— Elle est belle, repartit Nicole, en tous points, bras, taille, tête et visage : elle passe les autres comme l'or tous les métaux du monde.

— Elle fait honneur à son beau nom, à ce que je vois. Et son frère, qu'en dis-tu ?

— C'est un admirable chevalier, très beau et bien membré, à la poitrine et aux épaules à souhait compassées, aux cheveux blonds et crêpelés ; son visage est ovale et régulier, ses yeux riants et hardis. Tel chevalier, je crois, ne se rencontre guère que dans la fable ; celui-ci est vraiment un chevalier de féerie, vous verrez. »

Et tandis que Nicole s'éloignait, l'empereur, dans la joie de voir bientôt le chevalier, entonne la chanson de Renaut de Beaujeu :

Loyal amour en loyale nature
n'y peut jamais décliner et périr,
car la douleur qui nous serre et torture
en cœur d'amant est encore un plaisir :
qui donc pourrait en tel état mourir
serait absous devant Dieu, c'est droiture ;
louons l'amour de nous faire souffrir.

Il ne manquait au bonheur de Conrad que la présence de Liénor. Mais il prenait son mal en patience, comme le parfait amant qui ne désespère jamais.

CHAPITRE HUITIÈME

COMMENT GUILLAUME FUT REÇU AU CHATEAU DE L'EMPEREUR.

Quand Jouglet eut monté les degrés et qu'il se trouva devant l'appartement, il s'écria :

« Dole ! Chevalier ! Guillaume ! Où est l'honneur et l'ornement du royaume ? »

Guillaume accourut et reconnut le jongleur.

« Ah ! Jouglet ! Qu'est-ce ? D'où venez-vous, bel ami ? »

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Soyez le bienvenu, dit Jouglet, l'empereur notre maître vous mande son salut, et il a hâte de vous voir. »

Tous deux vont s'asseoir au coin d'une fenêtre. Et Jouglet de lui conter toute l'affaire : comment il vint à parler du damoiseau à l'empereur, et comment celui-ci n'eut de repos qu'il ne l'eût mandé par lettre ; ce dont Guillaume s'émerveilla fort.

Cependant Nicole était de retour à l'hôtel et faisait préparer le dîner.

Messire Guillaume invita son hôte, sa

femme et sa fille. Ils s'assirent sur la jonchée où les sergents avaient disposé des nappes et de beaux coussins. On servit des hâtes et d'autres plats, de bons vins et de petits gâteaux fourrés.

Quand le repas toucha à sa fin, Jouglet dit :

« Je crains que le temps ne dure à l'empereur. »

Guillaume vêtit alors une robe d'écarlate, noire comme mûre, à panne d'hermine, fine et bien fleurante.

« Ah ! fit Jouglet, je vois une robe de coupe française ! »

Le généreux Guillaume fit présent à ses compagnons de fourrures de zibeline et de vair. Mais ils eurent encore d'autres profits. La pucelle donna à chacun un chapeau de fleurs bleues très belles. Le chambellan leur apporta des ceintures neuves et des gants blancs.

Tandis qu'ils s'habillaient, on amena en bas les chevaux, précieux destriers garnis de harnais de Limoges. Enfin ils descendirent et l'hôtesse remarqua bien que Messire Guillaume regardait sa fille qui était fort belle.

Il avait une fière contenance sur son grand destrier. Il pria le vielleur de monter derrière lui.

« Je suis très mécontente de vous, Jouglet,

fit la pucelle. Vous ne nous avez pas chanté le moindre morceau. »

Guillaume l'approuva en riant. Jouglet lui demanda pardon.

« Eh bien, revenez la nuit prochaine avec votre vielle.

— Avec plaisir, mademoiselle, nous ferons des rondes. »

Ils vont le petit pas, tous de front sur le pavé. Les habitants se mettent aux fenêtres et les admirent avec leurs chapeaux de fleurs. Jouglet chante dans l'oreille de Guillaume :

En un verger elle entra :
cinq fleurettes y trouva,
un chapelet fait en a
de rose fleurie...

Les bourgeois les saluent au passage.

« Ce ne sont pas gens à gaber, font-ils bas l'un à l'autre. »

Quand ils arrivèrent au palais, plusieurs se disputèrent à qui leur tiendrait l'étrier. Ils entrèrent dans la salle. L'empereur s'avança, entouré de ses gens.

Jamais, depuis le temps du beau Pâris et de Troie la grande, chevalier ne fut reçu à si grand honneur.

L'empereur Conrad prit Guillaume par la

main et le conduisit vers le dais; les autres suivaient deux par deux. Conrad voulut le faire asseoir auprès de lui, mais le chevalier s'y refusa par courtoisie.

Il s'assit, ainsi que ses compagnons, un peu plus bas que l'empereur.

Cette première entrevue fut discrète et cérémonieuse. On parla de chose et d'autre, du roi d'Angleterre qui venait d'avoir une longue guerre avec le roi de France. Ah ! s'il eût osé, le bon Conrad, comme il eût parlé volontiers, non pas de moutiers à couvrir, ni de chaussées à empierrer, mais de la belle dont il avait le feu au corps, avant de la connaître.

Jouglet s'approcha.

« Devisez plutôt d'armes et d'amours, dit-il, car de lundi en quinze jours, aura lieu le tournoi de Saint-Trond.

— Certes, nous irons, repartit Messire Guillaume; il ne me manque qu'un heaume; pour le reste, j'ai ce qu'il me faut : chausses, haubert, haubergeon, cheval fort et rapide et hardi comme un lion.

— Nous vous en trouverons bien un, fit Jouglet.

— Je perdis l'autre jour le mien à Rougemont.

— Vous n'en manquerez point, dit l'empereur. Je vous donnerai le meilleur qui soit en

Allemagne : il a été forgé à Senlis ; avec les pierres qui le couvrent, l'or du cercle et du naseau, l'on aurait assez d'argent pour bâtir une grosse tour. »

Il commanda à son chambellan Baudoin Flamand qu'il apportât le heaume avec un haubert de Chambly. Ce que celui-ci fit sur-le-champ. Il le tira du heaumier et l'essuya d'une serviette.

« Au nom de Dieu, s'écria Guillaume de Dole, il est vraiment magnifique ; ce n'est pas là un cadeau de vavasseur, mais présent d'empereur accoutumé à gagner par de telles libéralités le cœur de ses barons. »

Chacun regarda le heaume qui était poli et luisant et tel qu'on pouvait s'y mirer comme dans un miroir. Puis le chambellan le remit dans sa boîte.

CHAPITRE NEUVIÈME

COMMENT GUILLAUME DONNA UNE ROBE D'HERMINE A JOUGLET ET UN FERMAIL DE PRIX A SON HOTESSE.

C'était l'heure du souper. On se mit à table. Guillaume s'assit à côté de l'empereur. Le repas se passa gaîment.

Lorsque la piétaille menue et la foule importune des gens de service se fut retirée, les ménestrels parurent devant les barons assis en rang, les uns chantant de Perceval et de Roncevaux, les autres les accompagnant sur la vielle ou la harpe.

Guillaume avait de l'usage; il était bien emparlé, quand il avait quelque chose à dire. L'empereur le prit par la main, laissant les autres ouïr de Charlemagne à leur aise.

Ils s'assirent sur un lit, et ils devisèrent jusqu'au soir. L'empereur s'informa de sa vie, évitant, quelque désir qu'il en eût, de lui poser des questions indiscrètes, de peur que lui ou ses compagnons ne s'en aperçussent.

Jouglet leur dit trois ou quatre chansons

et fableaux. Conrad voulut chanter à son tour :

> Entendrai-je comme autrefois
> chanter la tourterelle au bois?
> Plus je suis loin de vous, ma mie,
> plus je pense à vous.

Quand il se fit tard, on pensa à se mettre au lit.

« Mais, dit l'empereur, nous prendrons congé auparavant. Il fait bon boire après chanter. »

Il appela les échansons. L'un d'eux s'avance, tenant une coupe d'or. Guillaume but après le roi, puis la coupe passa de main en main.

Bientôt le chambellan fit seller les chevaux, puis l'empereur souhaita bonne nuit à ses invités.

Guillaume n'eut garde d'oublier la recommandation de la pucelle. Il pria Jouglet de venir avec sa vielle, et Baudoin les suivit, monté sur son roncin.

Quand ils arrivèrent à l'hôtel, ils virent quantité de flambeaux allumés, et foison de fruit et de bon vin qu'on avait préparés. La dame et sa fille furent fort aises de la soirée. Jusqu'à minuit, les chants et les danses firent rage.

Lorsque le chambellan prit congé, Guillaume fit apporter par un sien valet un surcot d'écarlate et de vair, tout frais et qui sentait encore le carmin.

« Ah! fit Jouglet, quel beau surcot pour l'été!

— Tiens, prends pour toi cette robe d'hermine, fit Guillaume. »

Il donna ensuite un magnifique fermail à son hôtesse.

« Prenez-en bien soin, dit-il, belle hôtesse : qui portera cette pierre à son cou ne sera jamais ivre, eût-il bu tout le vin d'Orléans!

— Cela fera bien mon affaire, dit-elle, car j'en bois assez.»

L'hôte eut pour sa part une chape, et la demoiselle une ceinture garnie d'argent. Elle l'a bien méritée, car elle a chanté ce motet avec Jouglet qui l'accompagnait de son instrument :

C'est là-bas au bord du gué :
j'y rencontrai Péronnelle
aiguayant draps et cottelle.
Là j'eus beau semblant, ô gué,
et bonne nouvelle.

Baudoin revêtit son surcot pour faire honneur au prud'homme et regagna le palais.

Il trouva l'empereur au lit, sur le point de dormir.

« Baudoin, fait celui-ci, qui vous a donné ce beau surcot?

— Messire Guillaume, de par Dieu. Je ne connais pas de chevalier plus large et plus preux. Il a donné pour cent livres de robes fourrées et de joyaux.

— Il sera bientôt soulagé de son argent, s'il n'y prend garde, fit l'empereur.

— N'ayez crainte, il en aura assez. Les bourgeois sont flattés qu'on leur emprunte, parce qu'ils n'ont rien à y perdre avec les gens d'honneur. »

Là-dessus, le chambellan alla se coucher.

Le lendemain matin, il vint au bon empereur une charmante attention; il pensa que Guillaume pourrait être à court d'argent, à cause des dépenses qu'il faisait, et il lui envoya cinq cents livres de colognois. Il donna aussi à chacun de ses deux compagnons un superbe destrier et une coupe d'argent. Ils eurent cette heureuse surprise au saut du lit, et ils en remercièrent l'empereur en allant à la messe.

Après le dîner, messire Guillaume dicta trois lettres à un clerc. Il raconta à sa mère et à sa sœur quel accueil empressé il avait reçu chez l'empereur; il annonça l'envoi à

sa sœur d'une ceinture et d'un fermail, en même temps que d'un coffret contenant trois cents livres pour payer la menue gent et rembourser les bourgeois. Sachez que sa mère avait bien besoin de cet argent pour l'entretien de sa maison et pour ensemencer ses linières.

Dans une autre lettre, il désigna ses compagnons qui devraient se trouver bien équipés, à Saint-Trond, au jour fixé pour le tournoi.

Guillaume adressa la troisième lettre à un bourgeois de Liège qui était son financier. Il lui manda qu'il fît peindre à ses armes six-vingts lances avec pennons et trois écus aux poignées de soie et d'orfroi, et maints atours de cendal et de ciglaton.

En attendant le tournoi, l'empereur, à qui le temps durait un peu, prit le dessein de faire un séjour à Tref-sur-Meuse. De là à Saint-Trond, il n'y a que neuf lieues. C'est un lieu agréable où l'on trouve en abondance bons vins, venaison, gibier d'eau et poissons de toute espèce.

Nos gens s'y divertirent fort, chassant en forêt et sur étang, et buvant tant et plus.

CHAPITRE DIXIÈME

COMMENT GUILLAUME RETROUVA SES COMPAGNONS A SAINT-TROND.

Déjà maints comtes et barons s'occupaient de prendre hôtel à Saint-Trond. Guillaume fit retenir par ses valets un grand logement, comprenant manoir, grange, étable et courtil : cinquante chevaliers pouvaient y loger à l'aise avec tout leur équipage.

Un jour avant le tournoi, Guillaume prit congé, et il partit, emmenant trente chevaliers de la cour montés et armés.

Il trouva à Saint-Trond son harnais au complet : écus neufs, couvertures, lances et pannonceaux apportés par le bourgeois de Liège. Le prud'homme salua Guillaume courtoisement, lui offrant à son besoin tout ce qu'il possédait.

Les chevaliers se répandent par le bourg et prennent leurs logements. L'hôtel de Guillaume de Dole est sis à un carrefour et donne sur deux rues; le pignon à galerie est face au marché et de là, on voit grande presse

de musards qui écoutent, bouche bée, l'histoire de Constantin.

Les compagnons de Dole ne tardèrent pas à arriver, apportant de bonnes nouvelles de Liénor et de sa mère.

Guillaume était avide de savoir tout ce qu'ils avaient à lui raconter.

« Viendra-t-on nombreux du royaume? demanda-t-il.

— Par centaines. Il ne reste pas un seul bon chevalier dans le Perche, le Poitou et le Maine. De son côté, le comte de Champagne amène avec lui tout ce qu'il a pu rassembler de ses hommes.

— Savez-vous si les Français et les Flamands viendront?

— Certainement. Nous sommes sûrs du seigneur de Ronquerolles, de celui de Coucy, de Guillaume des Barres, d'Alain de Roucy, de Gaucher de Châtillon et de Savari de Mauléon. Ils ont couché hier soir à Namur.

— Et vous qui fûtes à Ligny-le-Châtel, savez-vous si nous verrons le bon Gautier de Jogy qui faillit mourir pour sa mie?

— Oui, et bien équipé pour la joute, car Dieu l'a ressuscité.

— J'en suis ravi.

— Ne vous mettez point martel en tête, il en viendra beaucoup d'autres encore. Le

comte Renaud de Boulogne passe la nuit prochaine à Mons-en-Hainaut. »

Guillaume lève les bras de joie.

« Il y a à Saint-Trond nombre de champions fameux, continuent les compagnons. Vous aurez bien soin de tenir vos sergents tout près de vous. On attend le bon chevalier de Saxe et le duc, à moins d'empêchement. Et nous aurons aussi, je l'espère, le comte de Dabo, et le duc de Limbourg, et son fils le beau Waleran, et le comte de Bar qui tient de son père pour la vaillantise et les prouesses; il viendra avec une suite nombreuse et superbe : les Lorrains experts à jeter le défi, et tous les barons de la contrée du Rhin. Vous allez voir dans ce château et alentour, les Hennuyers et les Bourguignons, et quantité de grands seigneurs. Regardez tous ces écus qui pendent aux pignons de la grand'place ! »

Mais il convient de parler d'autre chose que d'armes, car il fait meilleur à table qu'au combat. Nos compagnons firent honneur au repas qu'on leur offrit; Guillaume les traita selon leur qualité.

Ils finissaient à peine, qu'arrivèrent de toutes parts des troupes de chevaliers en tel nombre qu'il semblait que les trois bourgs réunis ne pourraient en contenir le quart.

Il fallait voir les uns quérir hôtel et accrocher les bannières aux gouttières pour guider leurs compagnons, et les autres errer par les rues en criant leur enseigne :

« Baudoin ! Baudoin !

— Veautre ! Veautre ! »

Les Allemands chantaient comme des diables.

Je laisse à penser s'il fut gaspillé de l'argent, la nuit, en excès de boire et de manger, avant que toute la chevalerie fût hôtelée.

Jouglet qui avait fait la grasse matinée à Tref, comme un bourgeois, s'en vint sur un palefroi norrois, cherchant le gentil bachelier de Dole. Il n'eut pas de peine à trouver son hôtel quand il fut entré dans le bourg : nul baron n'en avait d'aussi riche.

Là, les hérauts et les ménestrels faisaient grand hutin et force musique. Je ne sais si c'était le Diable ou Dieu qui les avait conduits dans cette maison. En tous cas, ils ne pouvaient être mieux reçus ailleurs, car le bon chevalier dépensait et abandonnait le sien sans compter, étant d'avis qu'il faut donner largement ce qui vient de Dieu et qu'un prud'homme a toujours assez pour sa part.

CHAPITRE ONZIÈME

COMMENT LES CHEVALIERS PASSÈRENT LA JOURNÉE ET LA NUIT, EN ATTENDANT LE TOURNOI.

Quand Jouglet eut monté les degrés, il trouva le beau Guillaume avec un chapelet de fleurs sur la tête et un surcot à col d'hermine bandé d'orfroi d'Angleterre et doublé d'un cendal vermeil.

« Ah! Ah! Jouglet, fit-il en l'apercevant, vous êtes en belle compagnie! Si vous aviez été avec moi, vous auriez pu dire : celui-ci est pour moi. »

Ce disant, il montrait au doigt son beau surcot.

« Avec qui es-tu venu?

— Avec une bande d'Allemands qui m'ont fait périr d'ennui. Je meurs de faim; je n'ai rien pris encore aujourd'hui. Y a-t-il à boire céans?

— Que diable! va retrouver tes Allemands! »

Il commanda qu'on lui apportât de suite un pâté de paons.

Le soir allait bientôt tomber. Jouglet se hâta de manger pour sortir avec le bon chevalier.

Il est tels qui ont fait vœu de ne point porter les armes pour honorer le jour du Seigneur. Guillaume était de ceux-là.

« Montons et allons faire un tour, s'écria Jouglet qui mit sa vielle à l'arçon. »

Les compagnons de Guillaume firent seller et sortir les destriers. Bientôt la rue en fut encombrée : il y en avait de noirs, de sors et de baucents.

Guillaume chevaucha tout bellement par la grande chaussée. Un bachelier de Normandie était près de lui, qui chantait, accompagné par la vielle de Jouglet, la chanson de Belle Eglantine :

Belle Eglantine en la chambre marbrine
devant sa dame cousait une chemise,
lasse, pensive et d'amour entreprise.
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

Taille Eglantine et coud, non toutefois
d'aussi bon cœur que faisait autrefois :
elle est distraite et se pique le doigt.
De sa langueur sa mère s'aperçoit.
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

— Belle Eglantine, ôtez votre surcot,
et de ce pas montrez-moi votre corps.
— Non ferai, dame, il gèle et c'est la mort.
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

Belle Eglantine, qu'avez à soupirer?
Je vous vois pâle et le corps engrossé.
— Ma douce dame, je ne le puis nier :
j'aime d'amour un courtois soudoyer,
le preux Henri qui tant est à priser.
Ma chère mère, ayez de moi pitié !
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

— Belle Eglantine, Henri vous prendra-t-il?
— Point ne sais, dame, onques ne le requis.
— Belle Eglantine allez trouver Henri,
et lui mandez qu'il vous dise aujourd'hui
s'il vous épouse ou vous laira ainsi.
— Volontiers, dame, la belle répondit.
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

Belle Eglantine est venue à l'hôtel.
Le comte Henri dans son lit est couché.
— Messire Henri, veillez-vous ou dormez?
C'est Eglantine, ami, qui vous requiert
si la prendrez à femme cet hiver.
— Certes, fait-il, onques n'eus bonheur tel.
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

Le gentil Comte n'est pas joyeux petit :
il fait monter vingt chevaliers de prix ;
il emmena la belle en son pays,
il l'épousa, riche comtesse en fit.
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

Guillaume allait ainsi, escorté de flûtes et de vielles, avec ses compagnons portant leurs bannières, pour voir le champ clos et ceux qui se disposaient à faire prouesses le lendemain. Il se promettait bien pour sa part d'y être un nouveau Vivien, si Dieu l'aidait de sa grâce.

Ils venaient de passer les portes de la ville, lorsqu'un chevalier, le favori du duc de Louvain, courut à eux, à bride abattue :

« Que nul ne s'éloigne ! s'écria-t-il.

— Et pourquoi, beau sire ?

— Il y a grande fête au château, cette nuit, pour la Saint-Georges. »

Ils revinrent donc sur leurs pas, tout bellement.

Rentrés dans leurs hôtels, ils se divertirent comme ils purent en attendant l'heure du repas.

Le menu fut excellent, et tel que la saison le comportait : oiseaux, venaison, vins âpres et clairs.

Le moment d'illuminer était venu. La ville parut tout en feu, particulièrement le quartier où logeait Guillaume : la clarté qui sortait de toutes les fenêtres de son hôtel embrasait le marché et les environs; on y voyait aussi clair qu'à tierce.

On gardera longtemps le souvenir de pareille fête. Les chevaliers allaient et venaient, rendant visite à Guillaume qui ne quitta point son logis et sut y attirer tout le baronnage. En nul endroit de la ville, on ne mena plus folle gaîté et pareil tapage : les vielles, les flûtes et les instruments y faisaient telle noise qu'on n'eût pu, sur ma foi, entendre Dieu tonner. On ne parla pas beaucoup d'armes, je vous le jure : il n'y eut que rondes et caroles, et si joyeuses que tout le bourg en retentissait.

Ce fut d'abord le beau Waleran de Limbourg (il n'avait jamais été à semblable fête) qui dit cette chanson :

Là-bas dessous l'olive,
(Ne vous repentez mie)
fontaine y court, jolie.
Pucelles, carolez.
Ne vous repentez mie
de franchement aimer.

La carole dura trois tours, après quoi le

comte de Tref en commença une autre :

Mauberjon s'est tôt levée
bien parée :
bien lui vint;
à la fontaine est allée.
Or j'en ai deuil!
Dieu! Dieu! trop demeure
Mauberjon à la fontaine.

Écoutez maintenant chanter un valet du comte de Loos :

Renaut avec sa mie
chevauche par un pré,
toute la nuit chevauche
et jusqu'au jour levé.
Je n'aurai plus la joie
de vous aimer.

Et voici qu'un ménestrel de l'empire chante, pour le comte de Bar qui n'est jamais las d'écouter, cette plaisante pastourelle :

Un matin d'été,
trouvai dans un pré
un berger pleurant,
tout défiguré,
édenté devant
et décoloré,
battu par semblant
et très malmené;

chape avait trouée,
coiffe déchirée.
Je l'ai salué.
« Berger, s'il t'agrée,
as-tu fait mêlée,
où as-tu été?

— Sire aucunement
ne vous soit célé :
j'ai loyalement
bergerette aimé.
Je pris parlement
sous le bois ramé,
mais vilaines gens
m'y ont attaqué :
ne fut ourse née
ja tant bâtonnée
que fus bâtonné.
Funeste journée
où l'ai rencontrée!
Je l'ai bien payé.

— Que dis-tu berger?
Pourquoi te plains-tu,
quand c'est pour aimer
que tu fus battu ?
Bon gré t'en saura
celle à qui le dus,
et bien t'en sera
justice rendu.
De toi sa pensée
ne sera lassée

et t'aimera plus
qu'onques forcenée
dame couronnée
au beau temps d'Artus. »

« Cela durera-t-il jusqu'à demain? fit un Allemand.

— Autant qu'il dépendra de nous, lui répondit-on; que le premier qui se lèvera soit le plus courtois de la troupe. »

Mais la compagnie se sépara bientôt, et chacun s'en fut se coucher.

CHAPITRE DOUZIÈME

COMMENT GUILLAUME TRIOMPHA EN HUIT JOUTES DES PLUS FAMEUX CHAMPIONS DE L'EMPIRE.

Le lendemain matin, Guillaume se dirigea avec ses compagnons en riche équipage vers le moutier où l'on chanta la messe du Saint-Esprit.

On mangea ensuite, mais sans s'attarder, car le tournoi commençait. La ménie de Monseigneur Guillaume comprenait bien sept-vingts valets qui portaient les lances. Toute la place en était couverte, où les ménestrels faisaient grand bruit avec leurs flûtes et leurs instruments.

Chacun des chevaliers reçut des gants blancs et une ceinture neuve, par la courtoisie du gentil Guillaume.

Ils se mirent en rang deux par deux, la lance sur le feutre. A la suite venaient les bannières et les trois destriers différents de Guillaume, chacun couvert d'une housse richement brodée de ses armes. Après ve-

naient ses écus : trois barons de l'Empereur, vêtus d'un simple bliaut, les portaient sur leurs poitrines, comme si ce fût reliques ou trésors.

Guillaume était monté sur un palefroi plus blanc que neige neigée dont la housse de samit vermeil traînait jusqu'à terre. Le prud'homme était en pourpoint et cotte d'armes, et sans autre coiffure qu'un chapelet de fleurs.

Ils vont le petit pas, et Jouglet chante :

Là-bas au bois charmant
allez-y, jeune amant :
Claire y sourd la fontaine,
lan la,
car la belle y sera.

Deux damoiseaux, neveux du seigneur de Dinant, chantent à leur tour :

Le rossignol est mon père,
qui chante sur la ramée
au plus haut bocage,
et la sirène est ma mère
qui chante en la mer salée
au plus haut rivage.

Soudain, voilà l'empereur qui accourt au grand trot. Il voit la foule entourant les chevaliers et les ménestrels, et Guillaume au

milieu d'eux, et il se réjouit de voir que c'est à lui que va l'admiration des dames et des pucelles.

Il a tôt fait de rejoindre le damoiseau.

Ils franchirent ensemble les portes de la ville. Le champ du tournoi était couvert d'enseignes et de bannières et retentissait du galop des destriers.

Guillaume descendit sur un petit tertre, en un beau blé vert et dru d'où la vue découvrait toute la campagne environnante. On pouvait voir, à une lieue, détrousser les sommiers, secouer à terre les boîtes à heaumes sur les chapes étendues, et dérouler hauberts et chausses de mailles. Les uns apportaient le fil à manches, les autres attachaient les épaulières, tandis que les barons venaient l'un à l'autre, s'entr'acointant aux cris de *Wille Kome* et de *Gode Here*. On n'entendait causer partout que de sangles, de sursangles et de lacets à heaume.

Les compagnons de Guillaume, ayant fiché leur lance dans le sol, s'équipèrent ; ils occupaient bien deux archées de longueur. Quant à lui, il fut atourné et armé magnifiquement.

Déjà le comte de Clèves assemblait ses deux cents chevaliers, tandis que l'Empereur et le comte d'Alost regardaient s'approcher

en rangs serrés les Français en superbes atours.

Guillaume s'avance sur le terrain. Il voit un Flamand qui se porte vers lui, la lance au poing. Le bon chevalier de Dole reçoit, avant qu'il ait eu le temps de parer, le choc en plein écu. Il riposte aussitôt par un maître coup. Sa lance vole en éclats, et le Flamand est désarçonné.

« Dole, Dole ! crie Jouglet. Qu'on apporte un bois de lance ! »

La ménie de Guillaume accourt, comme volée d'étourneaux. Ils entourent rapidement le Flamand qui est forcé de se rendre et de remettre son destrier au vainqueur.

Les seigneurs de Walincourt, d'Artois, et de Bailleul viennent à la rescousse. Guillaume accepte la joute et les déconfit à leur tour. D'autres se présentent : par sept fois, Guillaume outre ses adversaires et leur fait fiancer prison.

Jamais vous ne vîtes tant d'écus percés, de gamboisons disloqués, tant de heaumes embarrés, coupés et fendus. On eût dit jeux de charpentiers. Le preux de Dole y gagna sept destriers courants.

Il voulut encore jouter avec le brave Michel de Harnes ; il le requit tour à tour à la lance et à l'épée ; le combat fut dur ; à

la fin Michel perdit son glaive et son blason, vida la selle et dut s'avouer prisonnier. Mais Guillaume ne voulut pas lui prendre son cheval, et le tint quitte de sa rançon. Ce lui vint de grand sens, car après une telle journée, il accrut encore son honneur et son prix.

Le tournoi dura ainsi jusqu'au soir. Français et Saxons y firent merveilles. Depuis le temps des Macchabées, on ne vit jamais entre gens d'honneur échanger telles colées. Tout l'orgueil de l'Empire et du Royaume était là.

A none passée, on se dispersa. Les hérauts amenaient de toutes parts les prisonniers. Beaucoup avaient gagné et d'autres perdu; ceux des Pays-Bas se sont bien conduits; les Allemands honorèrent très bien leur empereur en cette journée, et les Français portèrent haut le renom du royaume.

Vainqueurs et vaincus se séparèrent sans mauvaise humeur ni rancune.

L'empereur, qui avait suivi le tournoi jusqu'aux vêpres, avait regagné son palais. Sa largesse lui inspira une belle action, grâce à quoi sa renommée gagna beaucoup en France. Il envoya ses sénéchaux, bien munis d'argent, avec ordre de racheter les gages et de régler la dépense de tous ceux qui voudraient.

Comtes et barons, tant privés qu'étrangers retournèrent à leurs hôtels, les uns froissés et meurtris par les joutes, les autres dépouillés comme prisonniers, sans harnais et sans chevaux, et vêtus de leur seul gamboison.

Guillaume avait perdu son heaume dans la bataille ; mais il l'avait vendu cher. Il rentra chez lui, désarmé, en simple gamboison, car il avait tout donné aux hérauts, armes et chevaux.

Alexandre ni Perceval ne furent à si grand honneur.

Bourgeois, dames et pucelles étaient sur leurs seuils, pour voir passer les champions de la journée.

« Voyez celui-là, faisait l'une. Nous l'avons vu passer ce matin en si bel atour ; il monte maintenant un roncin ; son visage est bien talé.

— Oui, c'est bien lui, disait l'autre, voyez sa bannière. »

Et toutes et tous le saluaient et lui faisaient de profondes révérences.

Peu à peu les hôtels s'allumèrent. On prépara les bassins et l'eau chaude qui fut de grand prix pour panser contusions et meurtrissures. Et chacun, ayant soupé, s'en fut reposer en couettes bien molles.

CHAPITRE TREIZIÈME

COMMENT L'EMPEREUR ET GUILLAUME DE DOLE FIRENT ENSEMBLE LE CHEMIN DE COLOGNE.

Au petit jour, l'empereur avec sa suite reprenait le chemin de Cologne.

Conrad ne voulut point tarder davantage à ouvrir son cœur à Guillaume. Il l'avait assez éprouvé pour le savoir digne d'une telle confidence; n'eût-il été que prud'homme sans reproche, il lui eût paru déjà digne d'un royaume; mais il était en outre, Conrad le savait par ceux de sa maison, issu de fort bonnes gens.

Tandis qu'ils chevauchaient le petit pas :

« Çà venez, dit-il, messire Guillaume, j'ai à vous entretenir. »

Ils laissèrent aller le gros de la troupe et se tirèrent à l'écart du grand chemin.

« Quelqu'un de votre ménie, dit-il, m'a assuré que vous aviez une sœur digne par sa beauté et ses vertus d'occuper le plus haut rang.

— Si cela était vrai, sire, personne n'en serait plus heureux que moi.

— Sur mon âme, on m'a dit qu'elle n'était pas encore mariée.

— C'est vrai.

— Comment s'appelle-t-elle?

(Il avait depuis longtemps le nom de la pucelle écrit dans son cœur, mais il n'osait le dire, de peur que le chevalier ne s'aperçût de son amour.)

— Il n'y a si belle d'ici jusqu'au Tibre, répondit Guillaume, et son nom est Liénor.

— Liénor, s'écria l'empereur, quel doux nom! Je ne connais personne qui le porte.

— Ah! dit Guillaume, dans mon pays, il y en a beaucoup.

— Depuis trois jours je réfléchis à ce qu'on m'a dit, que votre sœur a plus de beauté et plus d'esprit et de sens que nulle demoiselle. Or, sachez que j'en voudrais faire, s'il plaît à Dieu, mon amie et ma femme et la dame et maîtresse de tout mon empire.

— Si vous plaisantez, fit Guillaume, ma sœur ne s'en trouvera pas amoindrie, et si elle est destinée à quelque grand honneur, elle ne déchoira pas, certes, de son rang ni de sa renommée. Dieu pourvoira à son mariage à son plaisir, je m'en repose sur lui. Mais excusez l'embarras où vous me voyez; je suis fâché de vous le dire, votre projet me paraît chose impossible.

— Et pourquoi? reprit vivement Conrad.

— Parce que les princes et toute la noblesse de l'Empire, quand ils le sauront, le regarderont comme une folie. Recherchez en mariage la fille du roi de France, après conseil de votre barnage. Mais laissez l'orpheline : je l'aime beaucoup plus que nulle reine au monde : c'est mon espérance, ma vie, mon trésor et ma consolation. De la moindre de ses beautés une femme se contenterait; quand sa guimpe est enlevée, elle éclipse toutes ses semblables. »

Les paroles de Guillaume ne firent que rendre Conrad plus songeur.

Il dit au bout d'un moment :

« Sachez que je ne puis renoncer à la prendre pour épouse. Pour dissiper vos soupçons, je vais vous dire comment je me conduirai. Mes barons m'ont remontré cent fois que je dusse me marier afin de laisser un héritier qui me succédât, en cas de mort ou de pèlerinage d'outre-mer. Or, je ferai leur volonté. Sitôt que nous serons à Cologne, je ferai écrire chartes et brefs à l'adresse de tous les princes d'Allemagne, afin que tous aient à se rendre auprès de moi, à Mayence, pour me conseiller, au premier jour de mai. Quand ils seront là, je les prierai de m'octroyer un don; ils n'y man-

queront point; aussitôt, je le leur ferai confirmer par serment, afin qu'ils ne puissent revenir sur leur promesse; et je leur dirai alors mon dessein d'épouser votre sœur, nulle n'étant plus digne d'être impératrice. »

Quand Guillaume vit combien le sentiment de l'empereur était vrai et profond, il fut touché plus qu'on ne saurait dire. Il le remercia de la confiance qu'il lui accordait et lui promit d'être à jamais son vassal fidèle.

Ils continuèrent gaîment leur chemin, à travers champs.

« Savez-vous ce couplet? » fit Conrad :

N'es-tu pas fou mon ami
qui crois qu'autre objet me touche?
J'aime mieux son doux nenni
que le oui d'une autre bouche.

La route ne leur fut guère pénible jusqu'à l'entrée de Cologne. L'empereur fut reçu à grand honneur aux portes de la cité par le duc de Bourgogne et maint prince et haut dignitaire.

Dès qu'il eut soupé, il fit écrire et sceller les lettres que de rapides messagers portèrent par les contrées, aux quatre coins de l'empire.

CHAPITRE QUATORZIÈME

COMMENT LE SENÉCHAL SURPRIT L'ENTRETIEN DE L'EMPEREUR ET DE GUILLAUME DE DOLE.

Conrad avait un sénéchal qui tenait la terre d'Aix. Il n'avait point paru à la cour depuis la venue de Guillaume; un beau jour il vint à Cologne avec plus de vingt chevaliers.

L'empereur le reprit d'avoir montré si peu d'empressement.

« Sénéchal, fit-il, vous avez attendu pour venir que tous les autres fussent partis. En France, au temps du bon roi Louis le Septième, il y avait un Bouchart le Veautre qui aimait plus son maître que vous ne faites le vôtre. »

Tout en plaisantant, l'Empereur lui dit ce qu'il avait à lui dire. L'autre avait réponse à tout, et il ne se mettait pas souci en tête pour si peu, car il était le second dans l'Etat par sa grande charge où nul ne le suppléait.

L'empereur séjourna une quinzaine à Cologne et dans ses châteaux des environs. Le sénéchal, qui le suivait pas à pas, ne fut point sans remarquer les mille témoignages d'amitié qu'il donnait à Guillaume. Aux champs, aux bois, à la maison, ils étaient ensemble. Celui qui portait le blason de Keu en son écu bouclé d'orichalque en conçut beaucoup d'envie; il fut en la circonstance plus félon que jamais ne le fut le sénéchal du roi Artur. Il ne les quittait point, les décevant par sa contenance, et ne cherchant qu'à pénétrer les raisons d'un si grand attachement.

Il les épia tant, qu'un soir il surprit leurs propos touchant la pucelle.

Guillaume et Conrad étaient accoudés à une fenêtre devant un verger, écoutant chanter les oiseaux. L'empereur se mit à dire ces strophes :

Quand se revêt de feuilles le verger,
que l'herbe est verte et la rose épanie,
et que j'entends par le bois ramager
les rossignols en douce compagnie,
lors je ne sais comment me ménager
envers l'Amour, car onc je n'eus envie
sinon d'amour,
et ne convoite autre bien dans ma vie.

Parfait amour ne va pas sans tourment,
qui des félons toujours attisa l'ire,
mais ne le puis servir parfaitement,
que s'il me veut à son service élire.
Je souffrirai les faux dits de la gent
qui n'a pouvoir, sans plus, que de médire
du tendre Amour,
car de mes maux ne connais d'autre mire.

Ces vers lui firent commettre la faute dont il eut depuis, ainsi que Guillaume, grand ennui; le mal en retomba d'ailleurs sur le méchant qui surprit dans la bouche de Conrad l'aveu de sa passion.

Les deux amis échangèrent leurs ceintures.

Le sénéchal pensa :

« Je suis maintenant certain que c'est bien par amour pour sa sœur que l'empereur donne au chevalier tant de marques de bienveillance. »

Une telle familiarité portait ombrage au félon. Non qu'il eût rien à y perdre, mais il était de ces natures qui enragent de voir dans autrui quelque avantage et de ne pas en prendre leur part.

L'envieux s'éloigna et regagna l'hôtel, pourpensant ruses et méchancetés mortelles, dans le dessein bien arrêté de séparer les deux amis, tant qu'il trouva le moyen d'arriver à

ses fins, moyen tel que jamais ne s'en avisa le traître le plus délibéré.

Il résolut de partir pour Dole. Il prétexta une besogne pressée à accomplir dans sa terre, il dit à l'empereur qu'il reviendrait sans retard, et qu'il avait pris ses dispositions pour qu'on ne souffrît point de son absence.

Escorté de deux compagnons seulement, il sortit du château.

Il va, conduit par le diable et tramant son grand mensonge. Tout le long du chemin, il réfléchit à ce qu'il fera. Il saluera Liénor et sa mère de la part de Guillaume et de la part de l'empereur; il leur demandera si quelque chose leur fait besoin ; de la sorte, il apprendra leur genre de vie, et il saura bien tirer parti de leurs confidences pour perdre le chevalier.

Après avoir chevauché cinq jours à bonne allure, les voyageurs arrivèrent près du château où demeurait la jeune merveille. Le sénéchal envoya devant un de ses écuyers pour annoncer sa visite. Le valet piqua son roncin et gagna le plessis au grand galop.

La dame était dans la cour, appelant ses paonnets.

Le valet franchit la clôture, descendit, attacha son roncin, et s'approchant de la dame, la salua courtoisement :

« Dame, dit-il, je suis envoyé par le sénéchal de l'Empereur qui vient vous voir de la part de votre fils. »

La dame fut fort aise de la nouvelle ; elle remercia le messager, et sur-le-champ commanda à sa ménie de préparer des chambres.

Les pucelles accourent, étendent sur les lits draps et courtepointes d'écureuil. La dame vêt un grand manteau gris à bordure et doublé d'écarlate.

Entretant, le sénéchal faisait son entrée dans la cour. La dame s'avance à sa rencontre et lui souhaite la bienvenue. Cependant, les sergents prennent les chevaux par la bride.

« Madame, fait le sénéchal, je vous apporte le salut de Monseigneur l'empereur et du plus vaillant chevalier du monde.

— Sire, répond la dame, béni soit l'Empereur, ainsi que vous-même et tous ses hommes, et que Dieu garde le meilleur prince de la terre ! »

Elle envoya aussitôt quérir les chevaliers qui jouaient aux échecs chez un curé de la ville, et prenant la main du sénéchal, elle le conduisit dans une chambre. Ils s'assirent sur des coussins.

Cependant, elle commandait à un sergent d'établer les chevaux. Mais le sénéchal s'y opposa.

« Demain matin, dit-il, doivent comparaître devant moi pour un grand procès les baillis et les seigneurs de la terre de Besançon ; je ne puis donc m'attarder. Toutefois, j'aurais eu honte et j'eusse été blâmé à la cour, si j'avais passé dans la contrée sans vous rendre visite, et votre fils en eût été très mécontent : il est le meilleur homme que je connaisse ; nous sommes compagnons d'armes et portons le même écu, et Monseigneur le prise tant qu'il fait toutes ses volontés. »

La mère de Guillaume pleure de joie en entendant de telles paroles : rien ne pouvait lui être plus agréable.

« Sire, dit-elle, vous allez souper, s'il vous plaît.

— Grand merci, dame, je n'en ai pas le temps. Mais si vous le permettiez, je verrais avec plaisir mademoiselle votre fille.

— Je le pense bien.

— Et où est-elle ?

— Dans sa chambre avec sa pucelle.

— Pour Dieu, ne viendra-t-elle point ?

— Nenni, j'en suis très fâchée. Ne croyez pas que je vous mente, sire, nul homme ne peut la voir, quand son frère n'est pas céans.

— Je le regrette beaucoup, mais je n'insisterai point. Au moins, vous ne refuserez pas

cet anneau que je vous offre en gage d'amitié. »

Ce disant, il lui donna un rubis balai qui valait bien cinq besants avec la monture.

Elle se confondit en remerciements. Le sénéchal s'enhardit à mesure que la dame, gagnée par sa générosité, montrait plus de confiance et de familiarité : un don a grand pouvoir sur les femmes et fait souvent faire un mauvais marché et dire des choses dont on se repent ensuite. La dame avait un si grand amour de sa fille qu'elle prenait plaisir à parler d'elle. Peu à peu, elle se laisse aller à des confidences indiscrètes. Elle dit au sénéchal la beauté de Liénor, puis elle en arrive à lui révéler une étrange singularité : la pucelle avait de naissance sur la cuisse un signe en figure de rose.

N'était-elle pas hors de sens, la pauvre dame ? Le félon ne se sentit pas de joie à ces paroles ; il se promit bien de faire son profit du secret.

Voyant qu'il n'avait plus rien à apprendre, il dit :

« Il se fait tard, dame, souffrez que je me retire. Croyez que je serai toujours vôtre.

— Que Dieu vous garde, beau sire ! »

Et le traître s'éloigna.

CHAPITRE QUINZIÈME

COMMENT LE SÉNÉCHAL INVENTA UNE HORRIBLE CALOMNIE CONTRE LA PUCELLE.

Or il ferait bon savoir comment le bon empereur Conrad passa son temps durant l'absence du sénéchal. Tandis que le félon allait et venait, il séjourna dans plusieurs de ses châteaux, avec nombre de chevaliers, se livrant à la chasse pendant la journée, écoutant volontiers les ménestrels à son coucher.

Il y en avait un notamment, de petite taille et de complexion délicate qu'on appelait Cupelin. Il lui chantait ceci, entre autres couplets :

Quand je lui donnai le blanc peliçon,
son cœur ne pensait qu'au beau Terrillon.
Ah! Ah! je disais bien
que je n'aurais rien
de la pastourelle.

Il y avait aussi Huon de Brasseuse : l'empereur le pressa de lui apprendre une danse que

firent les pucelles de France sous l'ormeau de Trumilly, lors de la fameuse assemblée. Huon s'acquitta et chanta la chansonnette de la belle Marguerite d'Oissery :

Celle d'Oissery
ne met en oubli
d'aller à la fête ;
nulle mieux n'est prête
à faire conquête
au jeu sous l'ormeau :
elle avait un chapeau,
de roses tout nouveau,
l'œil riant, face jolie,
clair visage, simple et beau ;
pour faire aux autres envie,
y porta plus d'un joyau.

Huon dit encore d'autres chansons : il n'en est pas une qui ne fît plaisir en passant par sa bouche.

Ainsi se déportait le bon empereur, en attendant le grand jour duquel il attendait honneur et contentement. Mais auparavant, il lui faudra boire d'un très amer breuvage.

Le sénéchal est de retour. Il vient saluer l'empereur.

« Déjà ? lui dit Conrad, vous n'avez fait que les deux chemins ! »

Le traître avait hâte de se trouver seul à

seul avec l'empereur. Pour ménager la chèvre et le chou, en faire accroire aux moins naïfs et leur passer par les yeux la plume de paon, il était assez adroit.

« Sénéchal, dit l'empereur, je veux vous parler à loisir.

— Comme il vous plaira, sire.

— Venez çà; il n'y a plus de temps à perdre. »

Ils s'éloignèrent et s'assirent dans une loge.

« Sénéchal, voici bientôt les calendes de mai; il nous faut partir pour Mayence. Toute la noblesse de l'empire y sera ces jours prochains. L'an dernier, avec les autres barons, vous m'avez remontré et dit franchement que je devais me marier. J'y ai réfléchi depuis, et j'ai reconnu que mon âge et mon état exigeaient que je suivisse ce conseil. J'ai été jusqu'ici volage, mais ce fut péché de jeunesse. Aujourd'hui je ferais folie, et l'on me blâmerait à bon droit de négliger mes devoirs.

— Ce dessein vous honore grandement, sire. C'est Dieu qui vous conseille. Et il m'est avis que rien ne pourra être plus doux à vos barons que d'apprendre que vous avez résolu de prendre femme. Mais votre cœur a-t-il déjà fait son choix?

— Autant la mosaïque orientale, repartit

l'empereur, l'emporte sur le pavé de Reims, autant celle que j'aime, à n'en pas douter, surpasse les autres femmes.

— Est-elle dame de France, fille du roi ou sa sœur? demanda le félon qui feignait l'ignorance pour mieux tromper son maître sur ses véritables intentions. Ce parti vous vaudra-t-il terre et avoir?

— Il prend plus que terre et avoir, ami, répondit l'empereur, celui qui prend femme bonne et sage, et belle, et de bonne famille, et pucelle.

— De semblables il n'en est guère, fit le sénéchal avec un cruel sourire.

— Peut-être, dit l'empereur; toutefois j'en sais une au moins que Dieu a comblée de tous ses dons; et celle-là, pourquoi ne serait-elle point digne de l'empire, aussi bien que la fille du roi d'Écosse ou d'Irlande?

— Certes, fit le sénéchal; mais qui est-elle et comment a-t-elle nom? Vous pouvez me le dire, tout le monde le saura bientôt.

— Assurément. C'est la sœur à mon compagnon, l'excellent chevalier de Dole, un vrai vassal, celui-là, de l'avis de tous ceux qui l'ont approché.

— Bon chevalier, certes, fit le sénéchal, il n'y a rien à redire. Il peut se mesurer avec le meilleur d'Allemagne. Quant à sa sœur,

nulle, je crois, ne l'égale dans l'art de s'orner et de se vêtir, et si la beauté peut honorablement tenir lieu de fortune à une femme, celle-ci aura sans doute l'avantage. Mais il y a une tache, et telle que la chose ne pourra se faire. Si les princes et les seigneurs de votre empire savaient la vérité là-dessus, ils ne permettraient pas, pour quelque raison que ce fût, que vous la prissiez pour épouse.

— Et pourquoi? Ne viens-tu pas de me dire qu'elle n'a pas de rivale pour la beauté?

— Si fait.

— Alors quel empêchement vois-tu à ce mariage? Elle est sage et pieuse, elle a l'âge qui convient, Liénor, la belle orpheline. »

Le sénéchal gardait le silence. L'empereur continua :

« Je ne vois aucune raison de retarder ce mariage. Quoi! je dédaignerais Liénor, parce qu'elle n'est pas la sœur du roi d'Angleterre? N'ai-je pas assez de terre et d'argent? Sénéchal, je crois bien que c'est l'envie qui vous fait parler de la sorte, et c'est un trait de votre caractère de voir toujours le mauvais côté des choses. Sachez que ce serait grand péché de me détourner de cet amour. »

Il chercha tellement le sénéchal que celui-ci finit par lui dire ce qu'il désirait tant qu'il sût. Il lui raconta qu'il avait ravi sa virgi-

nité à Liénor, et comme preuve du fait, il révéla le signe naturel qu'elle portait sur la cuisse.

L'empereur fut ébahi et consterné, comme l'on pense. Il laissa éclater sa douleur aux yeux du traître qui feignit la compassion, puis se retira bientôt pour savourer seul le plaisir de la vengeance.

CHAPITRE SEIZIÈME

COMMENT GUILLAUME EUT GRAND DEUIL ET DÉPLAISIR DES PROPOS DU SÉNÉCHAL.

Le lendemain, l'empereur Conrad dut se mettre en route pour Mayence; bien qu'il lui en coûtât, il ne pouvait différer ce voyage. Il partit avec sa suite à la pointe du jour.

« Dieu! pensait-il, Liénor fut née à la male heure! Toute ma vie, désormais, je haïrai celui qui m'a révélé sa honte. Eussé-je pu penser telle chose, il y a deux mois? Ah! le félon, la bête brute qui lui fit perdre le doux nom de pucelle! Maintes gens souffriront du dommage. »

Il laisse le chemin et le cortège. Il s'en va seul à travers champs, la main à l'arçon, en grand deuil et angoisse. Il lui souvient des vers de monseigneur Gace Brulé, et il trouve à les chanter quelque soulagement :

Je dis qu'il fait grand'folie,
celui qui veut éprouver
ou son épouse ou sa mie
et son amour conserver :

bien lui doit-il en grever
de chercher par jalousie
ce qu'il n'y voudrait trouver.

L'empereur arriva enfin dans Mayence; les citoyens lui firent grand honneur. Il ne fut pas nécessaire aux barons de dire la patenôtre saint Julien pour avoir bon hôtel : chacun l'eut excellent et tel qu'il le souhaitait. Pourtant un nuage assombrissait ce beau jour : c'était la tristesse que l'empereur laissait percer, bien malgré lui, d'ailleurs, car il savait que deuil de prud'homme et surtout de roi ne doit point paraître. Le plus affligé était le vertueux Guillaume, qui ne voyait plus l'empereur lui marquer le même empressement. S'il eût osé, il lui eût demandé la cause de ce changement soudain.

Plusieurs jours passèrent, quand, un matin, étant en son palais avec peu de gens, Conrad appela le bon chevalier de Dole.

« Venez vous-en, dit-il, bel ami, dans ce verger. »

Il le prit par le bras devant le sénéchal.

Guillaume porta la main à son fermail, et il se mit à sourire.

L'empereur lui dit :

« Dites-moi pourquoi vous riez.

— Je me ris d'une prophétie qui sera

bientôt avérée, fit Guillaume, et ce n'est pas merveille, car tout est possible, pourvu que Dieu le veuille. Ce fermail m'a été donné par ma sœur, en échange de la bulle d'or qui scellait la lettre par laquelle vous me mandâtes de venir. Un beau roi à cheval était gravé dessus, et, quand je le lui donnai, ma sœur s'écria en riant : « Beau doux frère, je suis bien contente d'avoir un roi dans ma maison ! »

— Ce fut bien dit, répliqua l'empereur; sachez qu'il s'en est fallu de peu qu'elle n'eût dit vrai; je pensai la prendre pour femme, mais je vois maintenant qu'il me faut y renoncer.

— Ah ! s'écria douloureusement le chevalier, vous m'en faisiez donc accroire ! C'est grande vilenie de gaber ainsi une demoiselle. La noblesse de cet empire ne vous approuvera point. Dieu ne l'a pas déshéritée, mais il l'a pourvue de toutes les qualités, et jusqu'ici elle n'en a recueilli que de l'honneur.

— La chose en va tout autrement que vous ne le croyez, répondit l'empereur, d'un air profondément triste. Votre sœur n'a plus bonne renommée, depuis que certaines gens sont allés autour d'elle et qu'elle a fait la folle...

— Comment folle, insensée ? Elle n'a pas été liée, que je sache, bretaudée ni tondue,

témoin la belle crinière blonde dont la nature lui a fait don.

— Je tiens le renseignement d'un homme qui en sait long sur elle. Je ne sais s'il l'aime ou s'il la hait; mais je sais qu'il la prise beaucoup, hormis en cela qu'elle n'est point pucelle.

— Oh! s'écria Guillaume, d'où vient que vous portez une telle accusation? Hier vous me parliez de mariage, et voici maintenant que vous allez me déshonorer aux yeux de tous, en jetant sur ma sœur un blâme plein d'invraisemblance. Aussi vrai que je priais Dieu de la destiner à l'honneur que vous m'avez promis, elle ne s'est en rien compromise, la Vierge en soit louée, et son intégrité n'a pas subi le moindre dommage.

— Ce que je vous avance est l'évidence pure, reprit l'empereur; la preuve, c'est que je connais le signe qu'elle a sur le corps : jamais rose plus belle, paraît-il, ne fleurit sur rosier ou ne fut peinte sur écu. »

Quand il entendit ces paroles, Guillaume fut saisi d'une telle angoisse que peu s'en fallut qu'il ne se pâmât : jamais il n'eût pu penser que personne apprît un secret qui n'était connu que de sa mère et de lui.

Il se couvrit la tête de son manteau, et s'éloigna sans répondre.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

COMMENT GUILLAUME S'ENTRETINT AVEC UN SIEN NEVEU DE LA HONTE DE SA SOEUR.

L'empereur regagna le palais, triste et solitaire. Il ne sait que faire pour tromper son chagrin, ni quelle contenance prendre pour le cacher à son entourage; il lui faut supporter son malheur en silence, car il est sans remède. Ah! s'il eût pu se venger de l'Amour il s'en fût pris à ce dieu pervers qui lui avait fait aimer par ouï-dire la demoiselle au beau nom!

Soupirant, pleurant, et plein de colère contre l'exécrable sénéchal, il se plaint avec la chanson :

Pour quel forfait et pour quelle raison
m'avez, Amour, de vous tant éloigné,
que n'ai de vous secours ni guérison,
et qu'il n'est nul qui me prenne en pitié?
Ah! qu'envers vous me suis mal employé
pour recevoir tel guerredon!

Le voilà, ce haut homme, ce grand seigneur, cet empereur d'Allemagne, pensif et dolent. Renoncer à Liénor, quelle cruelle extrémité pour celui que le mal d'amour tient encore sous la mamelle!

Quant à Guillaume, son désespoir ne connaît pas de bornes.

« Ha! gémit-il, que ne m'as-tu ravi, ô Mort, avant ce jour funeste? »

Et il se frappe les mains, et il s'arrache les cheveux.

Ses compagnons l'entourent, et chacun est bien embarrassé et ne sait que faire. Tant se plaint le vertueux Guillaume, et tant il s'appelle chétif et infortuné que c'est pitié de le voir et de l'entendre.

« Ahi! font les gens d'Allemagne, en prenant congé, le chevalier se meurt : voyez, il bée la bouche comme un perdu. »

Un neveu de Guillaume était de retour des champs, où il avait chevauché par divertissement toute l'après-midi. Il entra en passant chez son oncle et il vit son abattement.

« Qu'avez-vous, bel oncle? lui dit-il, ému de compassion.

— Personne n'en saura rien, répondit le chevalier, s'il ne le devine. »

Le valet vit bien qu'il y avait là quel-

que affaire de cœur, car les prud'hommes ne s'affligent pas tant pour perte d'argent ou toute autre chose d'intérêts.

« Bel oncle, dites-moi le vrai, madame votre mère ou mademoiselle Liénor vous a-t-elle mandé quelque mauvaise nouvelle? Y a-t-il un mort parmi nos amis?

— Ah! mon cher neveu, ce deuil me vient d'une fille perdue.

— Par les cinq plaies de Dieu, de qui voulez-vous parler?

— De Liénor qui a fait de ma maison un lieu infâme!

— Que dites-vous là? »

Et Guillaume lui conte comment sa sœur les a déshonorés, quand l'empereur épris d'elle avait résolu de l'épouser et de la faire impératrice aux premiers jours de mai.

Et les pleurs inondent son visage.

« Elle a perdu son honneur, voilà ce qui est certain et dont j'ai grande peine et affliction.

— Quelle preuve le sénéchal donna-t-il de sa honte?

— Il révéla le signe qu'elle a sur la cuisse.

— C'est là un crime qui mérite la mort, s'écria le neveu. Si elle ne se hâte de mourir, je la tuerai de ma propre main. Ah! les

femmes se soucient peu de honnir leurs amis ! Quand le diable les tient, il ne leur chaut de rien qu'elles fassent, car elles ne haïssent rien tant que de déplaire au diable ! La honte de Liénor peut rejaillir sur vous, mon cher oncle, qui la vantiez tant. Au moins, ne laissez rien paraître de votre déconvenue. N'aggravez pas le mal. Que dirait-on si vous mouriez pour une telle cause ? Liénor s'est prouvée comme fille perdue, et j'ai honte de prononcer ce nom qu'elle a souillé. Pour moi, j'empêcherai que le déshonneur ne rejaillisse sur vous. »

Là-dessus, il prit congé, vint à son roncin, et partit sur-le-champ pour Dole.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

CHAPITRE DIX-HUITIEME

COMMENT LA MÈRE DE LIÉNOR APPRIT LA FÉLONIE DU SÉNÉCHAL.

Or le soir tombait, il y avait grande marrisson et infortune dans Mayence.

Or Guillaume gémissait.

Or Conrad chantait, pour adoucir sa peine, la chanson du Malchanceux :

De moi je vais gémissant,
né sous le mauvais croissant;
onques n'eus en mon vivant
deux bons jours.
J'ai nom le Méchant d'amour.

Toujours vais merci criant :
« Amour aide ton servant! »
Mais n'y puis trouver néant
de secours.
J'ai nom le Méchant d'amour.

Ah! Ah! traître médisant,
vous avez à maint amant
ravi la joie, en tenant
vos discours.
J'ai nom le Méchant d'amour.

Certes, la pierre d'aimant
ne désire le fer tant
que convoite un beau semblant
à mon tour.
J'ai nom le Méchant d'amour.

« Ah! soupirait Conrad, belle Liénor! Comme le sénéchal m'a trahi! Mais tout le mal vient de vous et de votre frère! »

Il brûlait toujours, mais il n'osait se l'avouer : aussi bien jugeait-il son projet désormais impossible.

Cependant le neveu de Guillaume va grand'erre. Tant il passa de hauts tertres et de vallons, tant il éperonna son roncin nuit et jour, qu'il est arrivé au plessis. Il descend dans la cour.

Un sergent est accouru, qui lui fait fête.

Mais le bachelier a tiré l'épée. Il s'avance à grands pas vers la salle. Dieu fasse que nul ne s'élance à sa rencontre et que le fou ne cause un malheur!

A peine arrivé au seuil de la porte, il s'écrie :

« Où est-elle, la ribaude, la fille de joie? »

Déjà, il montait les degrés, brandissant l'épée nue, lorsqu'un deuxième sergent, qui revenait de chasser le malart, courut l'embrasser.

Mais l'autre ne répondit guère à son empressement. Il jurait et maugréait toujours.

Entretant, la tante était descendue.

« Notre Dame soit louée, s'écrie-t-elle, voici mon neveu!

— Vieille entremetteuse, vous devriez bien être saignée, vous qui l'avez si mal gardée.

— Qui donc?

— Celle que je tuerai aujourd'hui de ma main, si je la trouve. »

Ce disant, le furieux veut forcer la porte de la chambre. Sa cousine l'entend crier; elle ouvre l'huis.

« Je vous cherchais, s'écrie-t-il, fille déloyale!

— Il est forcené, dit le sergent; il faut le lier.

— Taisez-vous. Je sais très bien ce que je dis. Il y aura mardi huit jours que je quittai Mayence, laissant mon oncle en tel état qu'il est peut-être mort à cette heure. Que le félon qui l'a déshonorée crève de malemort! Elle a perdu son honneur, et je voudrais lui couper la chevelure avec cette épée nue!

— Dites-moi, beau neveu, fit la tante, où et comment et en quelle manière commit-elle ce crime?

— C'est un dommage irréparable, con-

tinua le neveu, car le renom de sa beauté, joint à la grande valeur de son frère, avait décidé l'empereur à la prendre pour femme. Mais il renonça à son dessein, quand il apprit qu'elle n'était point pucelle. »

Quand la mère et la fille entendent cette accusation odieuse, elles jettent un cri et pleurent à chaudes larmes.

« Mon neveu, fit la tante, puisse mon corps être dépecé horriblement et le sien noyé sous mes yeux, si jamais vous entendîtes pareil mensonge!

— Ce serment vous portera malheur. La chose est trop certaine, au signe de la rose qu'elle a sur la cuisse droite. »

A ce mot la mère pâlit :

« Ah! dit-elle, tout le blâme doit en retomber sur moi! »

Et songeant en quel péril elle a mis son fils par sa faute, elle clôt les yeux et se pâme.

Comme le Diable est dévoré par l'envie, lorsqu'il voit qu'autrui a reçu quelque bienfait!

Le valet s'attendrit en voyant sa tante qui gisait pâmée et sa cousine qui la baisait et prenait dans ses bras. Il remit l'épée au fourreau.

« Beau cousin, fit Liénor, soyez juste.

Ma mère pouvait-elle penser, en faisant bon accueil au sénéchal, qu'elle dût s'en repentir un jour? »

La mère jeta un soupir, ouvrit ses yeux pleins de larmes :

« Ah! malheureuse que je suis! J'ai fait une confidence imprudente, et c'est ma mort. Le sénéchal m'a tuée par sa vilenie; et pourtant je ne pensais qu'à bien, lorsque je lui contai la chose; il m'assura faussement de son amitié et me donna son anneau en gage. Le traître, il me l'a vendu cher, si j'y perds Guillaume, mon fils!

— Ma chère mère, dit Liénor, consolez-vous, de grâce. Avant le dernier jour du mois qui déjà tire à sa fin, j'aurai percé sa fourberie et l'aurai convaincu de mensonge. Je lui ferai tenir pour fable tout ce qu'il a fait accroire à l'empereur. »

Liénor montrait une tranquille assurance, mais elle était en soi-même fort triste. Elle invoque le Saint-Esprit, le priant de la conseiller, elle et sa mère, et toute sa ménie.

« Madame, dit-elle à sa mère, faites quérir les chevaux. J'irai à la cour voir mon frère. Jamais tel prud'homme ne fut en pareil danger! Le monde prête plus volontiers l'oreille au mal qu'au bien. Mais

retenez ceci : je m'en reviendrai joyeuse, car Celui qui nourrit ses disciples avec cinq pains et deux poissons saura bien défendre notre droit et sauver notre honneur ! »

Liénor fit mander, pour les emmener avec elle, deux vavasseurs, prud'hommes accomplis. Par sa grande sagesse, elle redonna du courage à sa mère et à toute la maison. Le neveu, dont le courroux s'était apaisé à si grand'peine, passa la journée à faire ses préparatifs de voyage. Liénor emplit deux grands coffres de ses robes. Jamais nulle orpheline n'en eut tant, ni tant de beaux joyaux : c'est le trousseau qu'elle a préparé pour son mariage...

Au petit jour, eut lieu le départ, et non sans beaucoup de baisers et de larmes.

« Ma chère fille, va, et que les saints te protègent.

— Ma chère mère, Dieu me garde, en qui j'ai toute confiance ! »

Toute l'assistance est prise de pitié ; chacun et chacune recommande à Dieu la belle Liénor. La mère embrasse son neveu, et le supplie, et ses yeux fondent en pleurs.

« Ah ! Dieu ! soupirent les uns, comme il vaudrait bien mieux que le sénéchal n'eût jamais vu le jour !

— Ah! croyez-vous que notre demoiselle reviendra telle qu'elle partit? font les autres qui la convoient jusqu'aux murs du plessis. »

Les voyageurs s'éloignent à grande compassion. Ceux qui demeurent soutiennent dans leurs bras et conduisent au lit la pauvre femme qui croit bien avoir perdu le bonheur pour toujours.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

COMMENT LES CITOYENS DE MAYENCE ALLÈRENT CUEILLIR LE MAI.

Or je vous dirai ce qu'il advint de Guillaume pendant ce temps-là. Il ne tenait plus à rien. Nul gai propos ne pouvait le dérider. Et pourtant l'empereur faisait de son mieux pour alléger sa peine.

Il alla le voir, un soir, après souper, accompagné de Jouglet et d'un jeune chevalier. Tout en chevauchant, le valet se mit à chanter des vers du vidame de Chartres :

Quand le printemps leur aimable peinture
redonne aux prés et que le ciel s'éclaire,
et que revient tout être à sa nature
s'il ne naquit sous un astre contraire,
je dois chanter, car plus ne puis me taire,
pour oublier l'amoureuse aventure
qui m'est tournée à grief et torture.

A ma douleur je ne sais couverture :
je suis aux lacs et ne m'en puis retraire.

Qu'ai-je acointé la belle créature?
Contre le mal où languis solitaire,
je ne connais remède salutaire,
sinon le cœur de celle qui m'est dure,
et je suis mort, si tel mal longtemps dure!

« Jouglet, dit l'empereur, cette strophe fut faite exprès pour moi sans doute. »

Ainsi se passa la seconde quinzaine d'avril. Le moment vint de la grande assemblée où devaient se rendre tous les barons de l'empire. Il y eut, à cette occasion, de grandes réjouissances.

Sachez que Mayence avait bruit de ville fort gaie et avenante.

A la minuit, les citoyens s'en allèrent au bois, et quand il fit grand jour, ils s'en revinrent, portant des brassées de glais et d'autres fleurs, et des rameaux feuillus. Ils traversèrent la cité, précédés de deux damoiseaux qui chantaient :

Tout là-bas sur la marine
(Or de chanter, compagnons)
dames y font chère fine :
j'en ai le cœur gai.
Or de chanter, compagnons,
en l'honneur de mai.

Quand ils eurent fini la reverdie, ils

montèrent dans les appartements; ils décorèrent de fleurs et de rameaux les fenêtres et les galeries, et jonchèrent le pavement, en l'honneur de Mai et de la haute assemblée.

Qui fut, ce jour-là, à Mayence peut bien dire que jamais, nulle part, l'on ne fit telle dépense et telle fête.

Les rues, de long en large, sont pourtendues de courtines de cendal, d'hermine, de ciglaton et de baudequin. Il n'est pas un coin de la ville où les pignons des maisons ne soient richement décorés.

Or la belle Liénor touchait au terme de son douloureux voyage. Elle était très abattue, quand, de bon matin, elle atteignit la montjoie, aux portes de la ville.

Elle dit à ses chevaliers :

« Je voudrais, si vous n'y voyez pas d'empêchement, que mon neveu prît les devants pour nous chercher un logis. Il faudra qu'il le prenne le plus loin possible de l'endroit où mon frère habite.

— Certainement, firent-ils, un des écuyers l'accompagnera, et il reviendra ensuite pour nous renseigner. »

Le neveu partit avec l'écuyer. Ils furent bientôt dans la ville. La Providence mit sur leur voie l'hôtesse la meilleure du

monde. Ils firent la rencontre de deux bourgeoises qui venaient d'ouïr la messe matinale. L'une d'elles emmena les étrangers dans sa maison. Elle était sise dans une rue un peu écartée, simple, commode et agréable, avec un jardin et un puits.

La bourgeoise montra aux voyageurs les chambres belles et claires, et puis les étables.

« Seigneurs, fit-elle, je ne puis faire que ma maison soit autre qu'elle n'est.

— Rien n'y manque, madame, Dieu merci. »

L'écuyer retourna vers ses compagnons, et leur rapporta qu'ils avaient trouvé un logis excellent et fait à souhait pour eux.

Et de ce pas, les chevaliers emmenèrent la gentille pucelle, enchaperonnée et guimpe rabattue.

La bourgeoise descendit dans la cour pour la recevoir et la conduisit dans sa chambre.

Liénor était curieuse de savoir quelle était cette grande assemblée qui avait lieu à Mayence, le jour de Mai-entrant.

« Je sais par ouï-dire, fit la bourgeoise, que l'empereur, ayant dessein de prendre femme, a mandé tous les barons pour se conseiller, comme il est juste. »

La belle soupira :

« Que Dieu l'assiste, il en a grand besoin. Je l'eusse vu volontiers, en une moins triste occasion. »

Des larmes claires lui courent parmi le visage : à moins que Dieu ne fasse un miracle, elle va chercher sa perte et celle de son frère. Son cœur se serra à la pensée que sa mère était demeurée seule au plessis.

Elle prit conseil de son neveu et des chevaliers.

« Seigneurs, dit-elle, indiquez-moi, je vous prie, le mieux appris de vos valets qui puisse porter un message à un prud'homme de la cour. »

L'un des chevaliers lui nomma un sien écuyer, lequel était officieux et de sens rassis.

« Celui-ci, dit-il, s'acquittera bien de sa tâche. »

Elle le fit mander aussitôt, puis ayant congédié son neveu et ses gens :

« Vous vous rendrez, dit-elle, auprès du sénéchal. Vous lui porterez ce fermail, cette ceinture brodée d'oisillons et de poissonnets, et cette aumônière qui renferme un anneau avec une émeraude magnifique. Gardez que nul ne remarque ces présents. Vous

lui direz que c'est la châtelaine de Dijon qui les lui envoie.

« Écoutez-moi bien. Vous direz que vous avez quitté Dijon mardi pour venir ici. Ce jour sera heureux et profitable pour vous, si vous faites bien ce message, et si Dieu me sauve de l'épreuve que je vais affronter.

« Je sais que le sénéchal a longtemps prié d'amour la châtelaine, continua la pucelle. Jamais elle ne voulut se rendre à ses vœux. Mais naguère, il lui vint quelques remords de toutes ses rigueurs. Vous direz donc que la châtelaine regrette de l'avoir éconduit, et lui mande qu'il ne tiendra qu'à lui de la revoir, mais qu'il devra ceindre ce tissu sous sa chemise; que sous cette condition elle se rendra à sa merci, et que pour gage d'amour elle lui donne son anneau.

« Beau doux ami, soyez prudent et avisé : s'il vous interroge, répondez-lui qu'on ne vous a pas demandé d'en dire plus, sinon qu'on est impatient de le voir. Allez, vous trouverez le sénéchal au palais ou parmi les barons. »

CHAPITRE VINGTIÈME

COMMENT L'ENVOYÉ DE LIÉNOR PORTA AU SÉNÉCHAL UNE CEINTURE ET UNE AUMONIÈRE.

Le valet partit, et Liénor revint auprès des chevaliers. Elle leur dit qu'ils se vêtissent sur-le-champ ; elle donna à chacun d'eux une paire de gants blancs, une ceinturette dorée et brodée à ses armes, et de jolies robes neuves d'écarlate violette. Le neveu en eut une de grand prix, qui était faite de samit bleu et fourrée d'hermine.

Liénor se para de son côté ; elle mit une chemise fine et blanche brodée de fleurs, et pardessus une cotte de cendal vert toute fourrée, corps et manches, qui prenait à souhait les seins petits et durs, la taille qui était grêle et les hanches un peu basses. Jamais demoiselle ne sut mieux mettre son entente à se parer et se vêtir. Le cou sortait de la chemise, long, uni, et plein ; un riche fermail ciselé laissait un doigt d'ouverture par où l'on entrevoyait la gorge blanche. Elle se couvrit de sa guimpe et agrafa sa ceinture dorée.

Cependant le valet joignit le sénéchal. Il

lui adressa la parole à la manière accoutumée, et l'emmena à l'écart hors du palais, sous une haute muraille.

Quand il vit qu'ils étaient sans témoin, il ôta son manteau, suivant l'usage.

« Sire, fit-il, je viens en droite ligne de Dijon que j'ai quitté mardi, de la part de la châtelaine : elle vous mande qu'elle se rend à votre merci, et pour gage de son amour, elle vous envoie cet anneau et ce tissu. »

Ce disant, il tira les présents de leur enveloppe.

Le sénéchal ne se sentit pas d'aise que la châtelaine se fût souvenue de lui ; il regarda en tous sens et soupesa le fermail, l'anneau, la ceinture et l'aumônière. Ses yeux ne pouvaient s'en détacher.

Le messager se tira très habilement d'affaire. Il en raconta tant au sénéchal, que celui-ci ceignit sur-le-champ le tissu sous sa chemise.

Le messager ne put maîtriser une folle envie de rire, quand il vit que l'autre s'en écorchait la peau et se serrait jusqu'à étouffer.

Le sénéchal mettait le fermail à son collet, quand le messager lui dit :

« Madame vous prie de le laisser dans l'aumônière, car nul ne le verrait qui n'en crevât d'envie.

— Elle a raison, dit le sénéchal. Mais toi, bel ami, n'as-tu point encore de logis ? Tu le vois, je suis tellement entrepris que je ne puis entendre à toi. Oh ! que j'aime les joyaux ! Que Dieu me damne si ceux-ci ne valent pas cent livres et davantage ! Cette nuit, quand je serai libre, nous parlerons de nos affaires. Va. Prends une robe fourrée, un bon manteau et un surcot ; ne te soucie point du prix, même s'ils coûtent cent sous et plus. A bientôt. Pour moi je cours auprès de l'empereur. »

L'écuyer s'éloigne, satisfait de n'avoir pas perdu son temps et d'avoir si bien engigné son homme.

« Eh bien, bel ami, quelles nouvelles apportez ? lui dit Liénor.

— Il y a à la cour grande presse de barons, répond le valet. Il y a beaucoup d'Allemands, des longs et des courts. »

Liénor avait hâte de savoir comment il avait fait son message. Quand elle vit qu'il s'en était si bien tiré, elle en eut grande joie.

« Que je n'aie jamais plus d'ami ni d'amie, si j'oublie le service que vous m'avez rendu... »

Elle appela ses chevaliers.

« Seigneurs, dit-elle, allons voir cette grande assemblée. Nous ne reverrons pas la pareille de longtemps. »

Les valets amenèrent les palefrois. Celui de la pucelle était un ferrant pommelé, avec une crinière bien plantée; les courroies étaient resplendissantes, et la sambue recouverte d'une écarlate d'Angleterre à jours, doublée de cendal jaune qui traînait jusqu'à terre; les arçons étaient d'ivoire garni d'émaux.

Mais je ne sais pourquoi je ne viens pas plus vite au fait. Avant de monter, la courtoise demoiselle fit présent à son hôtesse, pour la remercier de ses bontés, d'un anneau à deux chatons d'émeraude.

« Dieu vous le rende, demoiselle ! fit la bourgeoise. Depuis la belle Aude et Berthe aux grands pieds, il ne fut pas dans le monde cœur aussi franc et magnifique. »

Les chevaliers prirent chacun un pan de son manteau, tandis qu'elle montait, pour qu'elle ne s'embarrassât pas dans les plis.

Et ils se dirigèrent vers la cour, aux côtés de la pucelle.

Sachez qu'il y eut foule pour admirer ce charmant équipage. Tous les gens leur souhaitent le bonjour. Ils admirent le palefroi et le harnais, et la pucelle qui se tient assise, la main droite à la bride. Les riches bourgeois du Change se lèvent quand elle passe, et louent entre eux sa belle contenance.

« Au royaume de France, disent-ils, elle n'a pas sa pareille. »

On pourrait couper les bourses à ceux qui vont musant à sa rencontre. Les hautes dames la regardent du haut de leurs loges, convoitant son sourire.

La belle leur rend leur salut avec la meilleure grâce.

« Que cherche donc l'empereur, disent-elles, lui qui veut se marier ?

— Hé Dieu ! qu'il prenne cette demoiselle ! »

Pendant ce temps-là, l'on menait joyeuse vie au palais. Des ménestrels qui étaient venus de mainte terre pour gagner bonne provende chantaient leurs sons et leurs lais. On entendait la belle Doette de Troyes qui disait cette pastourelle :

Quand revient la saison
que reverdit la haie,
qu'il est droit et raison
que chacun rie et s'égaie,
j'allais seul par la boulaie
chantant pour guérir ma plaie.
Lors trouvai sans compagnons
bergerette o ses moutons;
elle chantait sa chanson,
gentille était sa façon,
elle avait sorets et blonds
cheveux que le vent balaie.

Un autre, natif de Châlons, en belle robe verte, chantait à son tour cette strophe :

Par votre fraude et malengin
Amour, je suis près de ma fin :
je croyais que m'aviez conquise
belle dame et bonne à ma guise.
Mais ce n'était qu'abusion,
dont je suis en tristeur mortelle.
C'est péché sans rémission
que vous n'ayez compassion
de moi, votre servant fidèle.

De tels vers renouvelaient la douleur de Conrad. Il pensait que ses barons assemblés attendaient toujours son bon vouloir, et qu'il devrait s'expliquer tôt ou tard sur la raison de leur présence. Son inquiétude était mortelle.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

COMMENT LIÉNOR PARUT DEVANT L'EMPEREUR ET LUI DEMANDA JUSTICE.

La demoiselle fit son entrée à la cour. Aussitôt des centaines de chevaliers descendent des loges et des étages, accourent des hôtels environnants.

« Voyez, c'est Mai, s'écrient-ils, que deux chevaliers amènent ! »

Damoiseaux et écuyers s'empressent autour d'elle. Tous sont émerveillés et croient que c'est fantômerie.

« Pucelles de telle guise avaient accoutumé jadis de venir s'ébaudir à la cour du roi Artur ! » disent-ils entre eux.

Liénor était songeuse, en entrant dans le palais, de voir tant de si belles gens l'entourer et venir à elle. Quand elle pense que cette grande assemblée a lieu pour elle et à cause de son frère, et que l'empereur a eu dessein de la prendre pour dame et épouse, sur sa bonne renommée, elle a peine à retenir ses larmes.

Les chanteurs ne peuvent dissiper sa tristesse.

L'un d'eux commence cette chanson provençale :

> Belle m'est la voix altane
> del rossignol el Pascor.

Liénor est assise sur une forme ; son visage s'incline douloureusement. Plusieurs barons remarquent son abattement et en demeurent interdits.

Cependant il y a peu que l'empereur ne perde le sens à force de douleur, dans la salle. Il écoute distraitement ses Teutons qui baragouinent autour de lui. Il n'ose leur souffler mot de ce qu'il pensait leur dire.

Mais voici que s'avance le seigneur de Nivelles :

« Sire, fait-il, savez-vous la nouvelle? Même au temps du roi Artur, c'est grand bonheur pour vous, il n'advint aussi belle aventure.

— Quoi donc?

— Une merveilleuse créature est là, au palais. Je ne sais si c'est une fée ou une femme. Mais il ne reste plus sur le marché âme qui vive. Tous ceux de la ville l'ont amenée en procession jusqu'ici.

— Quelle est cette plaisanterie?

— Allons toujours voir », fit le sénéchal. Voyez comme le diable court après sa honte!

L'empereur, qui ne cherchait qu'une occasion de remettre la réunion, quitta la salle, et tous les autres barons le suivirent.

Quand Liénor le vit, elle alla droit à lui, simplement. Selon l'usage, elle dégrafa son manteau; dans le mouvement qu'elle fit, elle accrocha son voile, et tout l'édifice de sa coiffure fut emporté, si bien que la chevelure dorée se répandit parmi les épaules, sur le beau samit bleu de sa cotte. Elle fuyait tant la joie qu'il ne lui chalait de tresser ses cheveux : elle avait simplement tiré sa raie le matin, d'une branche de porc-épic, se coiffant à la heaumière. Elle avait sur la tête un chapelet à la mode des pucelles de son pays, un peu en arrière du front; ses cheveux ondulés floconnaient le long du visage.

Elle se laissa choir aux pieds de l'empereur.

« Pour l'amour de Dieu, sire, s'écria-t-elle, j'implore votre grâce.

— Levez-vous, ma belle, dit l'empereur.

— Non, sire, je resterai plutôt céans

jusqu'à none, si vous ne me promettez sur votre honneur de me faire justice.

— Je le promets. »

Il lui tendit le bras et l'aida à se relever.

Liénor était savante en droit et bien parlante. Nulle mieux qu'elle n'eût pu exposer son affaire.

« Noble empereur, fit-elle, entendez-moi, car j'en ai grand besoin, Dieu merci. Il n'y a pas longtemps, votre sénéchal (et elle le montra du doigt aux familiers de l'empereur) entra par aventure dans un lieu où je cousais. Il m'outragea, me ravissant mon pucelage et me volant ma ceinture, mon aumônière et mon fermail. De tout cela, je demande raison. »

Elle se tut alors. L'empereur regarda le sénéchal.

« Sénéchal, vous avez entendu. Jamais telle plainte n'a été portée contre vous. Allez vous conseiller, ou justifiez-vous.

— Je ne me conseillerai pas, répondit le sénéchal. Que jamais je ne repasse ce seuil, si je vis jamais cette femme. Je nie lui avoir pris sa virginité, ni autre chose à son dommage, ceinture ou agrafe.

— Vous entendez le démenti du sénéchal !

— J'entends, sire, mais c'est vilenie. Il

ne sortira pas de ce palais, car il en ira tout autrement qu'il ne l'espère, si votre justice s'exerce. Ne soyez pas en souci, bon roi. Il prétend ne m'avoir pas ravi mon honneur, et ne point m'avoir pris mon tissu et mon fermail. Je vous dirai donc la façon de la ceinture ; elle est brodée de poissons et d'oiseaux dorés ; quant au fermail, il porte un riche rubis-balai. Le sénéchal n'est pas encore justifié. Qu'il tire son vêtement ; vous y verrez ma ceinture : si je mens, qu'on fasse passer un char sur mon corps. Et vous verrez encore, pendue au tissu, l'aumônière. »

A ces mots, le sénéchal pâlit affreusement.

« Dieu! font les barons, si la pucelle dit vrai, notre sénéchal est en mauvais point. Voilà une grave affaire, si la preuve est faite.

— Sire, selon votre promesse, faites bonne justice et justifiez-moi sans retard. »

L'archevêque de Cologne qui était présent intervint.

« Il y a longtemps, sire, que pareil procès ne fut porté devant vous. Il convient qu'on fasse la preuve tout de suite. »

Aussitôt, alors, qu'il lui fût agréable ou non, un chevalier souleva la robe et la

chemise au sénéchal, tant que chacun vit la ceinture qui était sur la chair nue. La chose était trop évidente pour qu'il y eût lieu à combat judiciaire.

« Gardez-le à vue, qu'il ne s'en aille ! » fit l'empereur.

Il le recommanda à dix barons d'âge et d'expérience, sur tout ce qu'ils avaient de plus cher.

L'empereur fit :

« Je suis fâché de la découverte, car il m'a bien servi.

— Plaise à Dieu, font les amis du sénéchal, qu'il l'assiste en ce pressant besoin.

— Des ceintures de cette façon, disent d'autres, on pourrait en trouver beaucoup. Au reste, personne ne pourrait prétendre qu'il dût être mis à mort, sur ce chef. Il n'y a que le fait du viol, lequel n'est pas prouvé.

— Ces raisons ne valent rien, fit l'empereur. Pour mille marcs d'or, je ne voudrais qu'il esquivât la claie et le bûcher. Est-ce que ma terre est à l'abandon ? Lui ai-je donné la sénéchaussée pour qu'il vole des joyaux ? »

Les barons allèrent alors trouver le sénéchal. Ils lui dirent qu'il eût à se conseiller.

« Malheur à la cour, s'écria-t-il, où l'on ne permet pas à un homme de se justifier

par serment! Je ferais jurer à cent chevaliers, s'il voulait, que ce coup terrible m'est venu d'enchantement, car j'ignore si cette ceinture est la sienne. Mais de grâce, pour le temps passé auprès de lui, pour l'estime qu'il m'a marquée et en récompense de mes longs services, que l'empereur me laisse purger l'accusation par le jugement de Dieu; si je ne puis établir que je n'ai pas touché à la pucelle et ne lui ai fait nul dommage, qu'il me fasse pendre sur-le-champ, voilà ce que je lui demande. »

Les amis du sénéchal étaient fort affligés.

« Ha! malheureuses gens sans secours! disaient-ils entre eux. Que ferons-nous? Nous sommes perdus, si nul de nous ne peut le défendre en personne! Il nous a fait largesse, nous donnant vair et gris à discrétion, et de l'argent en abondance; les destriers qu'il nous a donnés lui ont coûté plus de mille marcs. Et sans l'avoir mérité, il va être traîné à la claie et brûlé! »

Et tant ils étaient dolents que la pucelle avait compassion de leur infortune.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

COMMENT LE SÉNÉCHAL FUT MIS DANS UNE CUVE D'EAU BÉNITE ET COMMENT LIÉNOR ANNONÇA QU'ELLE ÉTAIT LA PUCELLE A LA ROSE.

Ils retournèrent près de l'empereur, et ils l'implorèrent à genoux, l'assurant de leur fidélité et le priant d'écouter leur requête. Nul d'entre eux ne pouvait croire leur ami coupable d'un tel crime.

Les yeux de l'empereur s'emplirent de larmes, parce qu'il lui souvenait que le sénéchal l'avait servi longtemps et avec zèle.

« Seigneurs, n'en doutez pas, j'aimerais mieux être allé nu-pieds outre-mer qu'une telle chose fût arrivée. »

Ils lui dirent alors qu'à leur avis, le sénéchal était victime de quelque enchanterie, et que de pareilles ceintures se rencontraient communément.

« Il ne vous plaira point de le condamner à mort pour cela. Prenez acte de son démenti : que jamais de sa vie, avant ce jour, il n'a vu la pucelle, et partant il ne peut

l'avoir déshonorée. Le mystère serait très certainement éclairci, s'il se purgeait de l'accusation en justice. C'est la faveur que nous vous demandons pour lui en récompense de ses services.

— Je ne vous l'accorderai que si mademoiselle y consent. »

Les compagnons du sénéchal se rendirent auprès de Liénor. Ils élevèrent les mains vers elle. La pucelle leur octroya bonnement ce qu'ils demandaient, priant Dieu de confondre son calomniateur par un miracle évident.

Le jugement fut bientôt prêt au moutier Saint-Pierre. Tous y furent présents, princes et vassaux, archevêques, évêques et clercs, et la pucelle au milieu d'eux. Le sénéchal fut amené, accablé de honte, avec sa ceinture que tous regardaient.

On s'attroupa tout autour de la cuve pleine d'eau bénite. Sitôt qu'il y fut entré, le sénéchal alla droit au fond, comme une cognée.

Les clercs alors louèrent Dieu, entonnant leurs chants et sonnant les cloches.

Le sénéchal fut ramené vers l'empereur à grande joie. La pucelle revint à leur suite au palais; peu lui importait que chacun se réjouît : la chose s'était bien passée comme

elle le voulait. Quant à l'empereur, il était heureux de la grâce que Dieu avait faite au sénéchal.

Liénor parut devant lui.

« Demoiselle, lui dit-il, le sénéchal est justifié.

— Celui qui discerne les bons des méchants, répondit-elle, apporte son aide à ceux qui l'implorent. Ecoutez-moi bien, vous tous. Je suis la *Pucelle à la Rose,* la sœur de Guillaume de Dole, dont la renommée lui valut les grands honneurs dont vous l'avez vu combler. »

A ces mots, elle ne put retenir ses larmes.

« Le sénéchal que voici fit un voyage à notre château, et il sut si bien flatter et tromper ma mère qu'elle lui révéla cette particularité de la rose que j'ai de naissance sur la cuisse, que j'étais seule à connaître avec mon frère et ma mère. Et ce déloyal, par haine de mon frère et de ma famille, fit une chose abominable : il vous fit croire que je n'étais pas pucelle. J'eus recours alors au stratagème de la ceinture. Le sénéchal fut contraint d'avouer qu'il ne m'avait jamais vue, ni souillée. Et l'épreuve par la cuve d'eau bénite lui donna raison, en même temps qu'elle établit mon innocence. »

L'empereur demanda :

« Êtes-vous bien ce que vous dites?

— N'en doutez pas, je suis Liénor en personne. »

L'empereur alors lui tend la main et l'accole devant tous ses gens.

« Or, soyez joyeuse, fait-il, car Dieu vous a fait grand honneur! »

Et joyeusement il fredonna cet air :

Que demandez-vous
quand vous m'avez?
Lors ne m'avez-vous?
— Je ne veux rien,
si vous m'aimez bien.

Et les barons se mirent à chanter en chœur :

Tendez tous vos mains à la fleur d'été,
à la fleur de lis.
Pour Dieu tendez-y.

Ce fut leur *Te Deum*.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

COMMENT CONRAD SE CONSEILLA AUPRÈS DE SES BARONS AU SUJET DE SON MARIAGE.

L'empereur vit que le moment était venu de parler à ses barons.

« Maintenant, dit-il, il n'y a plus de raison de différer l'entretien que je dois avoir avec vous. Je vous ai vus souvent soucieux de ce que je ne prenais point femme; vous craigniez pour l'empire qu'il n'échût à un prince qui ne sût pas les devoirs de son état comme je les entends. La Renommée qui vole partout me nomma cette pucelle. En vérité, je vous le dis, c'est à elle que j'ai destiné l'honneur d'être dame et reine de cet empire. Vous êtes, messeigneurs, mes conseillers, mes favoris. Je ne ferai rien, encore que mon dessein soit bien arrêté, sans votre consentement. »

Ces paroles lui ont conquis l'assemblée. Chacun agrée sa demande et dit : « Je le veux! »

Le bon sire est très touché de ces marques

de confiance et d'affection. Il remercie ses barons.

« Par Dieu, ajoute-t-il, le gentil chevalier de Dole en sera guéri du coup! »

Ce fut lors à qui sauterait sur son destrier et courrait annoncer la bonne nouvelle à Guillaume. Ils le trouvèrent au verger de son hôte, tout déconfit, et prenant peu de plaisir au chant du rossignol.

Vous dire sa joie, quand il entendit les chevaliers, est superflu.

Il se leva sur-le-champ, courut à l'hôtel; il ôta sa robe toute mouillée de ses larmes, en vêtit une de samit, magnifique, brodée de ses armes sur le devant et sur les bras; elle était toute neuve, légère avec sa doublure de duvet et bonne pour l'été.

Il remonta et partit, accompagné de ses chevaliers. Pendant la chevauchée qui ne fut pas longue, un neveu de l'évêque de Liège, qui était joyeux compagnon, chanta une chanson d'histoire bien douce et plaisante :

Or voici Pâque et le beau mois d'avril.
L'herbage est dru, et le bois reverdi,
les douces eaux reviennent à leur fil,
les oiselets chantent soir et midi.
Ne doit laisser qui d'Amour est épris
ce gentil dieu servir sans contredit :
ainsi faisaient Aigline et son ami.

Gui aime Aigline, Aigline aime Guion.

Près du château qu'on appelle Beaucler
bientôt y eut joyeux bal commencé :
mainte pucelle y va pour caroler,
les écuyers y vont pour bouhourder,
les chevaliers y vont pour regarder ;
la belle Aigline s'y fait aussi mener :
bliaut de soie elle avait affublé
long de deux aunes qui traînait par les prés.
Gui aime Aigline, Aigline aime Guion.

La chevauchée continue, joyeuse.
Un chevalier entonne ce son poitevin :

Quan vei la laudete mover
de joi sas alas contral rai,
que s'oblid'es laissa cazer
per la doussor qu'al cor li vai,
ailas, quals enveja m'en ve
de cui qu'eu veja jauzion :
meravilhas ai, quar desse
lo cors de désirier nom fon[1].

Ailas, tan cujava saber
d'amor, et tan petit en sai !
Quar eu d'amar nom posc tener
celleis don ja pro non aurai ;

1. Quand je vois l'alouette mouvoir d'allégresse ses ailes vers le soleil, qu'elle s'oublie et se laisse tomber de la joie qui lui va au cœur, hélas ! que je porte envie à tout ce que je vois plein de gaîté ! Je m'émerveille qu'aussitôt le cœur ne me fonde de désir !

tout m'a mon cor e tout m'a se
e mi mezeis e tot lo mon;
e quan sim tolc, non laisset re
mas dezirier e cor volon[1].

Ils arrivèrent au palais. Les barons firent fête à Guillaume. Ils disaient :

« Jamais n'entra céans meilleur homme et chevalier plus irréprochable!

— Quel beau jour, pensait Guillaume, que celui où je vois ma sœur assise aux côtés de Monseigneur! »

Il dégrafa son manteau et se mit à genoux devant Liénor.

« Mon cher frère, mon bien-aimé, mon cœur, fit-elle, soyez le bienvenu! »

Leurs yeux se mouillaient de tendresse.

Sachez qu'il ne fit aucune allusion à ses épreuves, ce parfait chevalier de grand sens; il salua et honora sa sœur comme sa dame, il la traita selon le haut rang qu'elle occuperait dorénavant.

Cependant des soins importants retenaient l'empereur auprès de ses barons.

« Me conseillez-vous d'attendre jusqu'à l'Ascension pour célébrer les noces?

1. Hélas! je croyais tant savoir de l'amour, et j'en sais si peu! Je ne puis m'empêcher d'aimer celle dont je n'aurai nul profit; elle m'a ravi mon cœur, et tout mon être; elle m'a tout pris, ne me laissant rien que convoitise et cœur désireux.

— Plaise à Dieu que non, répondirent-ils. Il ne faut pas tarder davantage.

— Sire, fit le duc de Saxe, si chacun de nous repart en sa terre, il sera très ennuyeux de nous rappeler. En ce moment, nous sommes tous réunis.

— Il me semble, dit l'archevêque, que voilà un excellent conseil.

— Et je désire que vous l'approuviez tous, fit Conrad qui était plus amoureux que jamais. Allez, messeigneurs, et préparez-vous pour les noces! »

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

COMMENT LA PUCELLE SE VÊTIT ET PARA POUR SES NOCES.

Il n'y eut, depuis la naissance de Notre Sauveur, ville aussi bouleversée que Mayence, quand la nouvelle s'y répandit de la venue de Liénor à la cour et du destin qui lui était réservé.

On manda sur-le-champ les dames de la cité qui s'occupèrent de la parer pour ce grand jour.

L'impératrice fut revêtue d'une robe de fée. Elle n'était pas tissée au métier ou à la navette, mais entièrement faite à l'aiguille. Une reine de Pouille, jadis, pour son plaisir, l'avait ouvrée, et elle y avait bien passé sept ans. On y voyait, merveilleusement brodée, toute la guerre de Troie : la naissance d'Hélène, les enfances de Pâris, son frère Hector, le roi Priam, et le vaillant Memnon; toutes ces images étaient d'or; on voyait comment Pâris ravit la pucelle, et comment tout le baronnage des Grecs le vint requérir,

comment Achille occit Hector, et le grand deuil qui s'ensuivit, et la ruse de Sinon, et le cheval de bois, et comment ils mirent le feu à la cité et au donjon.

La doublure de l'étoffe n'était ni de gris, ni de vair, mais de pièces de martre et d'hermine ondoyantes et alternées.

Nulle robe ne pouvait mieux convenir à la belle, mais qu'était sa parure au prix de ses attraits?

En grande pompe, les barons la menèrent au moutier. Jamais on ne vit réunies tant d'étoffes précieuses, baudequins, ciglatons, diapres et samits, aussi magnifiquement brodés, ni tant de pierreries, ni tant de fourrures.

Le clergé, dix évêques, plus de deux cents prouvaires, clercs et chanoines, vint à la rencontre de l'empereur en procession, avec tout le trésor de l'église : le reliquaire, le sceptre et tout ce qui était nécessaire pour le couronnement.

Le cortège entra dans la nef au milieu des chants. La bénédiction nuptiale eut lieu, et l'archevêque posa la couronne au front des nouveaux époux.

Pendant ce temps-là, les sergents avaient préparé les tables du festin qui fut magnifique. Auprès de l'impératrice s'assirent les

Élus de la noblesse, suivant leur rang, ducs, archevêques, barons, évêques.

« Ah! font-ils entre eux, ceux qui vont prenant le cœur aux gens par beaux semblants y gagnent beau butin, mais ce n'est pas volerie. Le sénéchal doit regretter amèrement son odieuse conduite. »

Il eût dû en cette occasion servir avec les plus grands seigneurs et fieffés, et remplir quelque office auprès de l'empereur couronné. Chacun s'acquitta de son rôle selon son rang. Son démérite éloigna le sénéchal de tel honneur. Il était enfermé dans la tour, anneaux aux pieds, et moufles de fer aux mains. S'il peut échapper au sort qui l'attend, il en saura plus que Renard!

On apporta sur les tables tant de plats et si divers que je ne saurais les énumérer tous : sangliers, ours, cerfs, grues, jantes, paons rôtis. Les sergents n'eurent pas à se plaindre : ils dînèrent de purée de mouton qui est de saison en mai, de bœuf gras et d'oisons gavés. Il y eut à boire abondance de vins blancs et vermeils, au goût de chacun.

L'empereur était au comble de la félicité de voir que Liénor faisait l'admiration de tous.

Guillaume eut aussi une grande part à

cette journée mémorable. Jamais on ne vit chevalier de plus merveilleuses manières, alors qu'il servait en simple cotte, devant l'empereur.

Pourquoi fallut-il que la mère de Guillaume et de Liénor ne fût point là! Si elle avait pu voir ses enfants admis à pareil honneur, elle en eût été heureuse pour la vie. Mais elle ne devait pas tarder à apprendre la nouvelle, car des exprès étaient en route pour Dole, et ils allaient bon train.

Le reste de la journée se passa à chanter, caroler et jouter à la quintaine, et la fête se prolongea fort avant dans la nuit. Les ménestrels retirèrent gros gain de leur plaisant métier. Les barons imitèrent la générosité de l'empereur et donnèrent tant de chapes et de surcots, de cottes et de manteaux qu'on eût pu en vêtir durant trois ans tous les rendus d'Ourscamps et d'Igny.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

COMMENT LE SÉNÉCHAL FUT BANNI DE L'EMPIRE.

Je me tairai sur les plaisirs que goûta le bon Conrad pendant la nuitée : si jamais homme éprouva de grandes délices à tenir, dans un beau lit, son amie embrassée, on peut bien dire que ce fut lui.

Pour accoler, baiser, mignotter, et pour cent autres déduits et mignardises, il laissa loin derrière lui Tristan, au temps où il aimait le plus sa chère Iseut, et le beau Lanval, et tous les amants les plus fameux.

Il y parut bien à son lever. Il ne refusa pas un seul don à ceux qui le sollicitèrent.

Avant que ses barons le quittassent, il fit largesse à tous, leur partageant ses joyaux, selon le rang qu'ils tenaient à la cour et le temps de leurs services.

Ils ne crurent pas mieux faire, de leur côté, que de demander la grâce du sénéchal. Conrad se laissa prier. Il fut d'abord inexorable :

« Pour autant d'or qu'il y a d'airain à Huy où l'on fait les chaudières, et bien qu'il me pèse de vous le refuser, je ne renoncerais pas à ce que justice fût faite. »

Le duc de Savoie et les autres se jetèrent à ses pieds, sur le pavement de mosaïque.

« C'est vainement, s'écria-t-il, que vous m'implorez. Relevez-vous. Ce déloyal m'a menti et a voulu honnir la plus noble femme de France; il mourra avec sa honte.

— Laissez-nous au moins, sire, dirent-ils alors, supplier madame pour ce qui la regarde.

— Soit, dit l'empereur, qu'elle se prononce! »

Ils allèrent prier Liénor. L'un d'entre eux prit la parole : il remontra à l'impératrice que si le sénéchal mourait dans les supplices, elle en aurait peu de profit, au lieu que si elle écoutait favorablement leur prière, elle y gagnerait leurs cœurs pour toujours; que l'empereur n'attendait que le mot qui tomberait de sa bouche.

Liénor répondit :

« Je ne saurais en ce jour montrer mauvaise volonté, s'il est vrai que messire m'ait laissé le soin de décider; nouvellement venue en Allemagne, je ne veux pas mécontenter les gens, ni encourir la colère de Dieu. Or con-

FAR

seillez-moi, quelle peine faut-il lui infliger? Pour que d'autres ne soient point tentés d'imiter sa félonie, je ne veux pas qu'il échappe à la mort, sans faire une longue pénitence.

— Faites-lui vider l'Allemagne et la France, qu'il s'en aille outre-mer!

— Eh bien, qu'il aille servir au Temple, si l'empereur y consent. »

Les barons rapportèrent l'entretien à l'empereur qui s'accorda à l'avis de sa femme.

Le sénéchal fut tiré de prison. Il fut amené, tout croisé, devant l'impératrice, pleurant sa faute et se confondant en remerciements pour la bonté qui lui était faite.

Bientôt après la cour se sépara; chacun rentra dans sa terre et revint à sa besogne accoutumée. Telle est la vie : il n'est plaisir si prolongé qui ne s'achemine à sa fin et ne tourne à satiété.

L'empereur demeura seul avec l'impératrice et quelques favoris, parmi lesquels son frère aimé, le vaillant Guillaume de Dole. La mère arriva bientôt. L'empereur l'accueillit à grande joie et révérence, et pourvut à tous ses besoins. Elle se fixa dans la cité de Mayence. Et ainsi finit l'histoire que fit mettre par écrit l'archevêque de Mayence, pour édifier les rois et les

exhorter à faire le bien, et garder la justice, à l'exemple du bon empereur Conrad qu'on ne cessera point de célébrer tant que le monde durera.

EXPLICIT

DE LA PUCELLE A LA ROSE

PYRAME ET THISBÉ

En la cité de Babylone vécurent jadis deux hommes renommés, riches et de haut parentage. Ils avaient deux enfants tout pareils en beauté et maintien gracieux, et tels que roi ni reine n'eussent pu en souhaiter de plus accomplis. L'un était garçon, l'autre fille : Ovide en son livre les nomme Pyrame et Thisbé.

Avant qu'ils eussent sept ans, Amour les blessa de sa flèche plus qu'il n'est requis à cet âge. Leur commune enfance, leur état dans le monde, leur même beauté, leurs dispositions généreuses, les commodités du voisinage et l'habitude de se voir souvent,

les paroles échangées, les rires et les jeux favorisèrent cette passion naissante.

Ah! Dieu d'amour, quand tu parais, jeune ou vieux doivent rendre les armes. Ton dard n'épargne nul âge et contre lui ne sont d'aucun secours double haubert et double broigne : il porte le feu dans son fer, les soupirs dans son bois, dans les pennes la ruse et les supplications, dans la coche le tendre attachement; le fer blesse par le regard, le fût se coule dans les pensées, les pennes forment les calculs, et la coche d'arrière ajuste les sentiments. Telle sagette ne peut manquer son but, nul homme ne s'en garantit; elle cause une plaie secrète contre laquelle ne vaut herbe ni médecine, tire des soupirs sans douleur apparente et fait pâlir sans répandre le sang.

C'est de cette flèche qu'Amour, dès leurs tendres années, navra le jouvenceau et la pucelle jusqu'à ce que la mort de l'un suivît de près la mort de l'autre.

*
* *

Ils ne savent rien de l'amour qui les a mis en grand émoi. Déjà il leur plaît de se lever de bonne heure, pensant l'un à l'autre,

et ils jeûnent plus qu'il n'est d'usage en leur saison.

Dès le petit matin, chacun va se promener ; ils rejoignent les enfants de leur âge ; ils passent la journée à s'ébattre avec leurs compagnons, mais surtout à se regarder l'un l'autre, car ils ne pensent s'en rassasier : comme la gemme efface le verre, l'or, l'argent et la rose la primevère, ainsi les deux enfants surmontent tous ceux de la ville : Nature les a formés tous deux par grande étude et sens merveilleux, disant : « En eux éclatera toute ma puissance et tout mon génie ! »

Tant que leur innocence les prémunit contre les dangers de l'amour (et cela dura dix ans), ils eurent licence assez grande d'aller, de parler et jouer ensemble. Mais nul bonheur qui ne fasse des envieux et nul serviteur qui ne soit sans félonie : leur simplicité, leurs doux regards, toutes choses jugées désormais inconvenantes, firent qu'on les éloigna l'un de l'autre.

Un serviteur observa leur contenance. « Sans doute, pensa-t-il, ces enfants s'aiment beaucoup ; s'ils fussent un peu plus grands, les séparer serait chose difficile, et leur laisser le loisir de se voir pourrait les induire à tel accord qui tournerait mal. »

Il fit part de ses soucis à la mère de Thisbé. « Cela suffit, dit-elle, ils ne se verront plus; peu m'importe leur amitié : si on les laisse, ils feront la folie! »

Là-dessus elle appela la chambrière, et lui dit : « Garde bien, si je te suis chère, que Thisbé ne franchisse la porte et que Pyrame ne la voie! »

Alors ce fut entre les parents un grand sujet d'aigreur et de défiance, une rancune qui devrait durer toute la vie, et qui eut pour effet d'empêcher les deux enfants de communiquer entre eux et de les détourner du mariage.

*
* *

Les deux enfants sont en détresse; ils ne peuvent se voir ni s'entendre. Ils éprouvent la cruauté de la distance que les parents ont mise entre eux. Mais la garde sévère qui empêche Thisbé de quitter le logis et Pyrame de la guetter au passage ne fait qu'aviver leur amour.

Avec le temps ils croissent en âge et en raison, leur passion s'en accroît aussi, et leur plaie, et le feu qui les embrase et que rien ne saurait apaiser.

Ils passèrent la quinzième année, et vint le temps où la nature parlant en eux ouvrit leur entendement aux mystères de l'amour. Alors ne leur laissèrent trêve ni repos les longs pensers, les cruels soupirs, les chagrins amers, les plaintes, les tourments.

Ils gémissent, chacun à part soi, nuit et jour, ne sachant par quel moyen se joindre, cherchant en vain remède contre leur mal; le feu intérieur qui les travaille les consume d'une mortelle ardeur, feu qui irrite les nerfs, brûle la moelle, brise tous les ressorts, altère la beauté et chasse toute allégresse.

Pyrame soupire tristement :

« Ah! Chétif! Puis-je durer encore en tel supplice? Toujours souffrir, nulle joie, et plus je souffre et plus l'amour me consume! Mais est-ce l'amour cette sombre ardeur qui de jour en jour va me flétrissant le teint, comme le gel fait les fleurs? Ah! Pyrame, que faire en cette extrémité? Père qui m'engendras, n'auras-tu pas pitié? O Thisbé, si tu ne t'y prêtes, je ferai de telle sorte que je te verrai par ruse ou par violence! Sache que si je ne t'ai par amour, je te ravirai de force, ou sinon par toi j'aurai la mort, le dernier refuge où j'aspire. Hélas! pourquoi nos parents n'ont-ils pu s'accorder pour

vivre en paix ? Ils n'auraient point à être sans cesse aux aguets. Epier ! A quoi bon ? Je ne puis, malgré mes efforts et pour promesse ou récompense que ce soit, trouver un messager que je puisse lui envoyer ! »

Il n'a pas fini sa plainte qu'il pâlit, tout en larmes, le jouvenceau, et tombe en défaillance. Il demeure longtemps pâmé, puis il s'est relevé ; alors il va chancelant au temple de Vénus ; il se couche sur le pavement, et il adresse vœux, prières et sacrifices à la déesse, lui demandant la faveur de pouvoir parler à Thisbé son amie.

*
* *

Thisbé est prisonnière au palais et n'ose en sortir. Elle a perdu ses belles couleurs et ne cesse de pleurer et gémir.

« Las ! fait-elle je fus née à la male heure ! Dieu ! la dure vie, la triste destinée ! Fut-il jamais plus misérable que moi qui ne puis imaginer quelque stratagème pour revoir mon ami, mon cher Pyrame ! O folle Thisbé, veux-tu donc te fourvoyer ? Veux-tu enfreindre ton devoir et déshonorer ta famille ? N'en fais rien, suis la raison qui t'est con-

traire. Garde-toi de rien faire qui t'induise au péché, car jamais femme de ton lignage ne fut reprise pour dévergondage. A aucun prix je ne le serai : plutôt cent fois la mort!

« Que dis-tu, Thisbé? Tu as vite oublié ton Pyrame! Pourquoi donc l'appeler ton ami? Je ne suis pas sincère. Beau doux ami, vous pourriez dire à bon droit que femme est sans foi en amour. Recevez le gage de ma tendresse. Pour l'injure que je t'ai faite, je te voue ma virginité. J'étais tout à l'heure trop farouche...

« O folle, effrontée, quel est ce changement? Je suis vraiment hors de sens. Laissons là ces mauvaises pensées. Je prendrai l'ami que mon père me choisira, et qui, certes, vaudra bien Pyrame en beauté et gentillesse...

« Dieux! Si Pyrame m'entendait! J'ai mal parlé. O Pyrame, pardonnez-moi; tendre rose, lis nouveau, fleur des damoiseaux de Babylone, ne vous souciez de tout ce que je dis. La crainte m'a égarée. Jamais je n'aurai d'autre ami que vous. Qu'importe que vos parents vous envient et que les miens soient jaloux de moi! Dieu me pardonne, je ferai pour vous le saut, qu'Amour me soit favorable ou que je doive m'en repentir. Je n'en puis plus, je me pâme, comme

il m'arrive à chacune de mes plaintes. C'est un tribut que je dois à mon ami. »

Quand la pucelle eut repris ses sens, elle tendit les mains vers le ciel, requérant très humblement le conseil des Dieux.

*
* *

Les deux palais étaient voisins et bâtis de telle manière qu'un seul mur les séparait. On avait enfermé la pucelle dans une chambre peu habitée dont la paroi avait une petite crevasse très ancienne et qui fut ignorée jusqu'à tant que l'Amour, à qui rien n'est caché, la fît découvrir. Les deux amants, les premiers, remarquèrent ce pertuis, d'abord Thisbé, puis Pyrame.

Thisbé, ayant détaché sa ceinture en glissa le pendant au travers.

Pyrame venait de jouer avec ses compagnons (il cherchait ainsi à distraire son chagrin). Il entre dans sa chambre, se couche et, tournant les yeux vers le mur, aperçoit le signal. Il se lève, remarque le pertuis, il prend le pendant de la ceinture.

« O Thisbé, s'écrie-t-il, chef-d'œuvre de Nature, par ce signal vous m'ordonnez de vous faire amende honorable pour vous

avoir laissé l'honneur de la trouvaille. Si vous tenez à moi, rien ne vous retiendra désormais de venir ici en toute sûreté, sans entremise ni précaution. A voix basse, nous pourrons parler de l'injure qui nous est faite, et vous saurez ma constance... »

La pucelle, de l'autre côté, épie et prête l'oreille. Elle entend la voix angoissée, s'approche plus près de la paroi et met l'œil au pertuis. Elle distingue le visage de son ami; elle veut parler, mais elle ne peut, tant elle est émue. Au premier regard, elle jette un grand soupir, puis elle tremble et frissonne. Elle réfléchit, en grand émoi à ce qu'elle va dire. Enfin après un moment :

« Ami, dit-elle (j'ose vous appeler de ce nom : ceux qui me tiennent prisonnière à cause de vous ne sauraient me le défendre), je ne pouvais plus rester cachée à vos yeux. Je veux vous tancer pour votre paresse. J'ai bien su trouver le moyen de vous rencontrer, car le plus amoureux voit plus clair. Vous savez peu ce que c'est que d'aimer. Vous pouvez vous divertir, et me laissez les gémissements, car rien ne saurait guérir celui qui aime. Pour moi, j'ai quitté la joie pour les pleurs, le plaisir pour soupirer, le sommeil pour les cuisants soucis.

O mon ami, songez à revenir demain, les larmes voilent mon regard, les sanglots m'empêchent de parler... »

Le jour tombait; les deux amants se séparèrent. Mais dès que la nuit se fut dissipée, ils revinrent au pertuis.

« Amie, dit Pyrame, je suis en grande angoisse, car je suis navré à mort pour vous. Aussi je viens au réclame comme l'autour lorsqu'il a faim. C'est un dieu déloyal qui nous a soumis à sa loi et pris dans le même réseau. Je ne sais qui prier, vous ou lui. Vous êtes mon refuge, Thisbé : ce serait honte à vous, si je mourais par vous dont je puis avoir aide et secours. Ma douleur ne me donne répit ni nuit, ni jour. J'en perds le dormir, le boire et le manger. Contre quel adversaire je lutte! Je ne guérirai pas, à moins qu'il ne me fuie; mais Amour ne veut pas me laisser. Me faudrait-il donc mourir? S'il plaît aux dieux et à vous, cela ne sera point; je vous prierai tant que vous me ferez sauf de mon mal et certain de votre amitié. O murs que vous êtes épais et résistants! Mais si j'étais sûr de vous, ô mon amie, la brèche serait bientôt élargie par mes mains, et telle que sans être vu de la guette, je vous tirerais au travers! O murs implacables, ayez pitié de notre détresse! Crevasse, vous êtes

par trop étroite! Pierres, moellons, si je vous écartais jusqu'à tant que nous puissions nous caresser en nous parlant! Amie, si nous pouvions joindre nos bras, mon chagrin s'évanouirait. Mais toute chose nous porte envie. Pourtant nous devrions t'aimer, maison qui permets cet entretien. O brèche officieuse, dissimule-toi bien, qu'aucun de ceux qui nous persécutent ne te puisse découvrir, et garde de laisser apercevoir la face de celle qui m'a ravi le cœur et le courage! O cloison, que vous êtes cruelle, inexorable, qui ne vous ouvrez à ma prière tant que je puisse baiser la chère bouche dont la douceur me fait fondre de tendresse! Amie, prions bien dame Vénus afin que nul ne trouve ce pertuis...

— Ami, réplique Thisbé, voyant que le jouvenceau pleure tant que les mots lui manquent, votre tristesse est grande, mais que dirais-je de la mienne! Amour m'a jeté le mauvais sort. Depuis que je vous connais, toute gaieté m'a fui. Le jour je vis en frayeur et en larmes. La nuit, quand je suis gisante, je ne goûte point le plaisir du sommeil, mais languis dans la peine et les tourments. Il me semble que je vous vois et que vous allez me toucher. Je tressaille, je tends les bras, toute tremblante, et quand je suis sur le point de

vous prendre, vous échappez à mon étreinte. Quand je me rendors, je vous revois, tout pensif et malheureux, et (Dieu veuille que ce songe me présage le bonheur!) il me semble entendre une voix plaintive qui me dit : « Thisbé, reconnais-tu ton ami? Éveille-toi, partons d'ici, Thisbé, les dieux nous ordonnent de sortir de la cité jusqu'à ce que nous soyons réunis. » Ami, dites-moi ce que vous pensez de ce songe. Pour moi, je suis prête à quitter la maison dès ce soir. Sois sûr de moi : à la mi-nuit je sortirai et gagnerai les prés. Ne tarde pas à me rejoindre; après le premier sommeil, lève-toi. Tu me trouveras à la fontaine, sous le mûrier où Ninus fut enterré. »

*
* *

Étant convenus du rendez-vous, Pyrame et Thisbé se séparèrent, non sans avoir baisé le mur et salué le pertuis qu'ils ne reverraient plus.

La journée leur sembla longue; ils se plaignirent du soleil, l'appelant déloyal, lui qui tardait tant à se coucher, comme s'il voulait contrarier leur dessein.

Enfin, la nuit vint, et l'heure tant attendue.

Les guettes montent sur les murs ; les parents s'endorment dans une fausse sécurité, mais nul des deux amants ne repose : d'autres soins les occupent. Chacun songe en soi-même à bien mener son affaire. Leurs cœurs sont pleins d'espérance ; cependant ils hésitent encore au moment de franchir le pas. Mais la volonté ôte le raisonnement. Ils se délectent à la pensée qu'ils seront bientôt réunis. Hélas ! ils pourchassent leur deuil et leur dommage ! L'amour a vaincu ; rien ne peut désormais les arrêter.

Quand les gens furent endormis, Thisbé quitta le lit, devançant Pyrame, et tout doucement sortit de sa chambre. Portes ni serrures ne la retiennent ; elle va seule dans la nuit, sans peur, hardie par la grâce de l'amour.

Quand elle eut quitté la salle et dévalé l'escalier, elle entendit tonner à droite. Le palais fut ébranlé ; elle vit la lune pâlir et voler le chat-huant et la frésaie. Mais aucun présage ne saurait la troubler, quelle que soit l'issue de son entreprise.

Elle atteignait le mur de la cour, lorsque l'échauguette l'aperçut, mais à cette heure, il la prit pour une déesse, et sans dire mot, il se tira en arrière. La demoiselle passa devant ses yeux, descendit par une brèche et se

dirigea d'un pas rapide vers le lieu du rendez-vous.

La voilà près de la fontaine, sous le mûrier, songeant à la façon dont elle gabera le jouvenceau pour son peu d'empressement. Soudain paraît, traversant les prés, un lion de la montagne qui venait d'égorger tout un troupeau de bêtes. La pucelle l'aperçut, cherchant la fontaine, la gueule toute souillée encore de flocons de laine et de débris d'entrailles. Saisie d'épouvante, elle s'enfuit et courut se cacher sous un amandier, mais en chemin elle perdit sa guimpe dans l'herbe.

Le lion se précipite à la fontaine, puis ayant étanché sa soif, il va s'égayer dans la prairie et trouvant la guimpe sous ses pas, la foule et la retourne de sa gueule sanglante.

*
* *

Ah Dieu! la triste mésaventure, la trouvaille douloureuse, quand Pyrame, peu d'instants après, arriva dans le pré! Il se dirige vers l'ombre du mûrier, quand il voit quelque chose blanchoyer sous la lune; il regarde aux environs et reconnaît la trace du lion dans le sable éparpillé et dans l'eau troublée de la fontaine. Il trouve enfin la guimpe

foulée et toute rouge, lui semble-t-il, du sang de son amie,

Pourquoi Thisbé ne vint-elle aussitôt le rassurer? Mais elle n'ose bouger de sa cachette, tant elle craint la bête féroce.

Pyrame alors ne doute pas que Thisbé ne soit morte. Il est désespéré.

« Nuit de douleur, nuit de tourment, s'écrie-t-il, mûrier, arbre de désolation, pré tout sanglant, fontaine qui ne m'avez rendu saine et sauve celle qui est morte à présent, comme elle fut vaine mon espérance, mon amour, mon attente! Quel deuil pour moi que cette guimpe couverte de sang! Fallait-il que vous périssiez de telle façon et faut-il que vive encore celui qui vous laissa venir seule en ce lieu par la nuit obscure! Maudite soit la bête sauvage qui s'est repue de votre chair! Lune, si tu ne t'es pas voilée devant cet attentat, c'est grand tort. Toi, lion, qui tuas mon amie et n'en laissas que cette guimpe, reviens pour me dévorer à mon tour; tu ne trouveras pas de résistance. Tu bus son sang, bois le mien. O douce amie, je suis trop lent à vous rejoindre. O mort, que tardes-tu? Prends-moi vite. Il est injuste que je sois encore en vie. O douce, ô chère, sœur amie, vous avez péri par moi, car je me suis laissé devancer par vous. Maintenant je prie

ma droite qu'elle frappe bien, je vais vous venger. D'abord je veux supplier les dieux qu'ils fassent de ce mûrier un emblème de la mort et un signe de larmes, teignant son fruit de la couleur qui appartient au deuil. «

Sa prière faite, Pyrame a tiré l'épée; de sa pointe il ramasse la guimpe sanglante, il la baise amoureusement, puis se transperce parmi le flanc. Le sang a jailli dans les branches; Pyrame chancelle, et tandis qu'il se meurt, il garde pressée sur ses lèvres encore la douce relique.

*
* *

Cependant, Thisbé est revenue parmi les prés. Elle ne veut pas décevoir son amant; elle a hâte de lui dire à quel péril elle a échappé. Déjà elle imagine qu'ils se font leurs confidences et s'entre-baisent tous les deux...

Quand elle approcha de l'arbre et qu'elle vit les mûres noires de sang, elle crut s'être égarée. Elle doutait si elle avait tenu le droit chemin, lorsqu'elle aperçut l'herbe ensanglantée et qu'elle entendit le jouvenceau râler. Elle voit la guimpe, comme il la presse sur sa bouche, puis l'affreuse plaie, et l'épée passée au travers du corps.

Elle chancelle, puis se relève, tordant les poings, arrachant ses cheveux, déchirant ses vêtements. Elle s'est penchée sur le corps et, retirant l'épée qu'elle dresse, elle s'écrie :

« Épée qui fus assez hardie pour terminer notre amour, réchauffe-toi dans ma poitrine, trempée dans nos deux sangs! Ah! quelle attente et quelle fin! Comme a péri notre jeunesse! Doux ami, quand je vous vois pour moi en proie aux affres de la mort, combien j'aurais peu d'amour et combien peu de foi si je ne me tuais sans retard! Quelle douleur, quel désespoir furent les vôtres! Que votre cœur fut généreux!

« Lune, prairie, fontaine, sombre mûrier, et toi, pâle nuit qui m'as porté malheur au sortir du palais, vous serez les témoins de ma mort. Thisbé ne balance pas davantage à se frapper, ne désirant autre chose que de mettre fin à ses maux. Amour, faites ma main si forte que d'un seul coup je reçoive la mort! O mon ami, l'amour et le désespoir nous ont tués. Puisque nous n'avons pu nous assembler vivants, c'est la mort qui nous réunira. O parents barbares qui croyiez nous tenir enfermés, bientôt vous serez dolents, quand vous nous verrez tous deux ensemble morts et enlacés dans un dernier embrassement. Et maintenant je ne vous demande

plus qu'une faveur : qu'un seul tombeau nous accueille, et qu'une même urne reçoive les cendres de ceux qui furent séparés dans la joie! »

La pucelle penchée sur le corps du jouvenceau, baise sa blessure et l'appelle : « Pyrame, voici votre amie, regardez-la, elle est sauvée. »

Pyrame, agonisant, entr'ouvre les yeux : « Thisbé, murmure-t-il, bénis soient les dieux de vous rendre la vie! »

Cela dit, il jette son dernier soupir.

La pucelle s'est dressée, et prenant l'épée à deux mains s'en frappe sous la mamelle; le sang jaillit de part en part. Elle tombe sur le corps de Pyrame, l'embrasse encore, lui baise les yeux et la face tant qu'un reste de sentiment l'anime...

Ils ont fini leurs jours, les deux enfants au cœur tendre et loyal. Ainsi font les vrais amants, car l'un d'eux ne voudrait être dans le paradis du Père céleste et que l'autre ne fût pas avec lui.

Telle est l'histoire douce et piteuse de Pyrame et Thisbé qui, la fable le rapporte, l'un pour l'autre se mirent à mort. On leur donna le même tombeau. Et c'est depuis ce temps qu'en souvenir des infortunés, le fruit du mûrier pend à la branche, non pas blanc comme autrefois, mais couleur de sang noir.

AMADAS ET IDOINE

A Jacques Laurent

Il y eut jadis un sénéchal de Bourgogne, prud'homme entendu aux devoirs de sa charge et riche de cinq châteaux forts et de nombreuses terres, mais son bien le plus cher était un fils âgé de quinze ans, parfaitement beau de corps et de visage et bien appris au fait de chasse et de fauconnerie. Sa charmante innocence à un âge où le cœur reçoit les premières atteintes ne laissait pas d'étonner maints chevaliers qui l'appelaient par plaisanterie Amadas l'amoureux, ne sachant pas qu'ils étaient vrais prophètes.

Le duc de Bourgogne avait une fille : deçà les monts, il n'était pas de beauté plus re-

nommée : elle avait la tête ronde et le front blanc, l'œil brillant, doux et dominateur, et ses cheveux blonds et déliés, que divisait une raie bien tirée, étaient si longs qu'ils tombaient presque à ses pieds. Elle était d'un abord affable et courtois, mais jusque-là si peu encline à l'amour et dédaigneuse envers tous les hommes qu'elle n'en prisait aucun, tant fût-il beau, vaillant, riche ou bien apparenté. C'est vainement que plusieurs l'avaient requise.

Un jour de grande fête le duc tenait sa cour dans son château de Dijon. Tous les barons du pays avaient répondu à son appel. Je laisse à penser si l'affluence fut nombreuse et belle dans la salle de marbre bis, l'accueil riche et abondants le manger et le boire.

Le sénéchal servait d'un mets royal dans un plat d'or, et son fils l'aidait dans son office, comme un damoiseau bien enseigné.

Il lui échut de servir la fille du duc.

« Ami, fait-elle, prends et tranche dans cette écuelle. »

Amadas rencontre le regard d'Idoine et soudain la flamme s'allume dans son cœur. Est-ce joie ou souffrance, amertume ou douceur ? Sa vue se brouille, il perd quasi le sens, si bien que le couteau lui échappe des mains.

La pucelle voit son trouble et elle en a pitié ; si elle eût su la cause du mal, et eût bien

voulu y apporter remède, elle eût vite, sans doute, calmé la douleur. Il n'était point besoin pour cela de mander les mires de Montpellier ou de Salerne.

A quelques jours de là, Amadas dont le mal empirait, faute de secours, se résolut d'aller, sans autre message, trouver la pucelle dans ses appartements. Il la salue d'un grand soupir et d'un regard doux et piteux, puis commence à voix basse : par figures et à mots couverts, il laisse entendre la peine qu'il souffre, il découvre enfin sa grande langueur, et le désir douloureux dont jamais il ne pourra se défaire.

Idoine a ouï la requête ; elle est fort étonnée.

« Que me dis-tu, frère Amadas ? Parles-tu sérieusement ou si tu plaisantes ?

— Je n'en ai guère envie, mademoiselle.

— S'il est vrai, c'est peut-être l'effet de la boisson... »

Amadas l'entend ; la tristesse et la honte l'accablent.

Il revint à l'hôtel et demeura plusieurs semaines, ayant perdu le goût de jouer et de rire.

Une seconde fois, il prit le parti de se rendre auprès d'Idoine. Il veut lui dire une fois

encore son amour. Mais quand il est devant elle, il n'ose la regarder, tant il la craint et redoute. Il l'a saluée en grande angoisse et il s'est agenouillé ; il la prend par son manteau de diapre.

« Ne me laissez pas mourir, demoiselle, par faute de consolation.

— Que dis-tu là, garçon ennuyeux? Oh! voyez le fol rassoté qui se croit mon ami et qui me requiert d'amour! J'aimerais mieux être tirée à quatre chevaux. »

Amadas sort de la chambre, pâle et décoloré; tant il est faible de cœur et de corps qu'il est tombé en défaillance. Des chevaliers passant par là et voyant l'enfant à terre, le prirent dans leurs bras et le portèrent à son hôtel.

Une année se passa.

Une troisième fois, Amadas va implorer Idoine qui le repousse encore. Alors sous ses yeux, l'enfant se pâme ; à ce coup, elle s'émeut : par le commandement d'Amour, Pitié, Franchise et Peur ont forgé le dard qui lui transperce le cœur.

« Las! gémit-elle, j'ai été trop dure et trop fière! »

Elle se penche et prend le jouvenceau dans ses bras, presse ses lèvres contre sa bouche et

tant le baise doucement qu'il revient à lui.

Il ne sent plus douleur ni malaise.

« O douce demoiselle, soupire-t-il, jamais pucelle ne fit si grande courtoisie.

— Ami, répond Idoine, vous avez souffert pour moi peine et angoisse, mais ce ne sera pas en vain, car la vue de votre souffrance m'a révélé mon amour. »

A cette parole, Amadas, crut mourir de joie. Il jeta ses bras au cou de la pucelle.

« Ami, continua celle-ci, requérez au plus tôt la chevalerie, allez de terre en terre pour gagner le prix de la valeur, et, je vous le jure, je serai toute à vous ».

Ce disant, elle tira son anneau et le mit au doigt du jouvenceau.

« Prenez, fit-elle, en gage d'amour loyal. »

L'anneau était d'or fin, lettré au nom de la pucelle.

Le jouvenceau ne perdit pas de temps. Il courut auprès de son père et de ses amis, demandant d'aller en toute hâte prier leur seigneur qu'il l'armât chevalier.

Le lendemain, le duc lui ceignit l'épée.

*
* *

Amadas prit congé; il partit vers les marches, en quête de tournois. Il parcourut ainsi la Bourgogne, le Berri, la Gascogne; il alla à Saint-Gilles en Provence, et de là en Lombardie, en Romagne, en Allemagne, dans le Hainaut et le Brabant, en Flandre, Normandie et Bretagne; l'Anjou le vit, et le Maine, et la Touraine et le Poitou, et jusqu'aux défilés d'Espagne. Maintes fois, son amie lui envoya quelque druerie, enseigne de soie fine, manches ridées, ou ceinture d'armes. Quel valeureux damoiseau, et qu'il faisait merveilles, la lance au poing! En combien de joutes il se distingua! Que de chevaliers abattus, et que de lances rompues! Il y gagna baucents et milsoudors.

Il demeura ainsi trois années pleines loin de la Bourgogne où l'on soupirait après son retour; il n'y était bruit que de ses hauts faits, car il avait envoyé au duc par un sien valet un beau cheval courant qu'il avait gagné sur le frère du riche roi de France.

Il se résolut enfin, après avoir montré sa vaillance, à revenir vers la contrée de ses pères. Il va l'amble, chantant un sonnet poi-

tevin. Il a mis un bliaut neuf tout brodé sur une chemise de fine toile de Reims, avec un manteau bien séant et une ceinture de mille marcs. Des compagnons l'escortent sur le grand chemin, portant de beaux écus peints et des heaumes pointus.

Après de longues journées de marche, ils virent venir à eux un valet à pied. Il était vêtu de cotte vermeille et d'un manteau fourré de cendal. Il tenait à la main un bâton peint d'or et de couleur. Une boîte contenant une lettre pendait à sa ceinture.

Amadas le reconnut pour un serviteur du duc, avant qu'il lui adressât la parole. Il descendit de cheval.

« Ami, s'écria-t-il, comme va mon amie, mon cœur, ma vie ? Est-elle saine et heureuse ?

— Sire, elle vous mande mille saluts d'amour, répartit le valet. L'infortunée ! Le comte de Nevers doit l'épouser dans quatre jours. Et tant elle vous regrette et réclame que ses jours sont comptés, si elle ne vous revoit bientôt. »

Quel coup pour Amadas ! Il laisse tomber sa tête sans dire une parole.

« Le comte de Nevers s'est engagé l'autre jour à Dijon, poursuit le messager. Qu'elle le veuille ou non, que ce soit joie ou deuil, elle sera épousée au quatrième jour. »

A ces mots, Amadas tombe en frénésie; il perd le sens; il se précipite sur le valet qui s'enfuit; il le poursuit et enfin se sauve dans les bois, comme un enragé et un loup-garou. Ses compagnons piquent des éperons et courent se saisir de lui. Ils essaient de le mettre à la raison, mais Amadas roule des yeux égarés, en laissant échapper des mots sans suite.

On le reconduisit dans un des châteaux de son père. Le sénéchal fut consterné de le voir en un tel état; la mère est éperdue, elle tord ses mains et s'arrache les cheveux.

On enferma le jouvenceau dans une chambre à l'écart. On lui prodigua des médecines. Rien n'y fit.

Sa mésaventure fut bientôt sue; clercs et lais, écuyers et damoiseaux en menèrent grand deuil par toute la Bourgogne la belle.

*
* *

Idoine ne perdit pas la raison dans sa douleur. Elle est allée quérir trois sorcières, de ces femmes qui savent arts et enchantements pour voler la nuit par le monde, calmer les ondes de la mer, faire croître et fleurir les arbres, ressusciter les morts, endormir les

vivants et leur donner les songes qu'il leur plaît, changer les hommes en ânes, crouler les châteaux et faire courir les fleuves à rebours.

La veille des noces, elles prirent la figure des trois fées qui ont pouvoir sur tout ce qui est en vie : Cloto, Lachésis et Atropos.

Elles pénètrent dans la chambre du Comte à l'heure de son réveil et l'enfantôment si bien qu'il ne sait plus si c'est vision ou songe, et qu'il ne peut plus se signer de la main.

« Sœurs, dit Cloto, le Comte qui dort ici doit épouser Idoine demain. Qu'en adviendra-t-il?

— Je lui destinai, repartit Lachésis, qu'en sa vie elle n'aurait nulle joie d'amour.

— Oh! défaites cette grande infortune, ma sœur!

— A aucun prix.

— Moi, dit Atropos, je destinai au comte que s'il prenait femme et dormait avec elle, il mourrait dans l'année. Il n'échappera point à son sort.

— Cela vous fâcherait-il mes sœurs, reprit Cloto, qu'on découvrît la vérité au comte afin qu'il se gardât d'épouser Idoine?

— A votre plaisir », répondirent les deux autres.

Là-dessus elles se retirèrent, laissant Cloto

seule avec le Comte qui gisait immobile et muet dans sa couche.

— Je veux vous sauver de la mort, lui dit-elle d'une voix forte ; vous voulez épouser Idoine : or sachez bien que si vous la prenez, vous perdrez la vie. Si par malheur vous touchez à la pucelle, c'est votre destinée de mourir aussitôt à grande angoisse et tourment. Si vous tenez à la vie, il vous faut chercher votre plaisir d'une autre femme. »

Les sorcières rapportèrent à la fille du duc comment elles avaient enfantômé le Comte qui ne doute pas de leur pouvoir certain. L'avertissement le laissa pensif, mais il avait le cœur fier et il aimait la pucelle. Il ne songea pas à reprendre sa parole. Dès le matin il monte et va d'une traite à Dijon.

Le duc l'accueillit très bien, et devant son barnage lui accorda Idoine. Le comte eut grand peur lorsqu'il vit la pucelle s'évanouir devant la porte du moutier. On la porta dans sa chambre. Le festin des noces fut gai pour les invités, mais fort triste pour le comte qui ne mangea ni ne but.

La nuit vint. Les époux se couchèrent. Le comte embrasse doucement sa femme, mais il n'ose davantage. Ne croyez pas, seigneurs barons, qu'Idoine ne fut pas payée en mots gracieux. Cependant la belle pleure tellement

que le comte a toute la poitrine mouillée comme de pluie fine.

Il n'essaya pas de vaincre la résistance d'Idoine.

« Ne pleurez pas, douce amie, je m'en voudrais de ne pas faire en tout votre volonté. »

Malgré tant de courtoisie, la malheureuse gémit. Jamais elle n'aura de joie si ce n'est d'Amadas qui pour elle est devenu fou furieux.

Le père du jouvenceau se résolut pourtant à le délivrer de ses liens. Un sergent apporta la clé des anneaux. Amadas est libre, il va çà et là, amont, aval, dedans et dehors, comme un insensé.

Mais vous savez qu'en ce monde terrien, il n'est nulle joie qui dure hormis celle qui vient de Dieu ; de même il arrive qu'on perd le souvenir des maux soufferts. Amadas vit la porte du château ouverte, et le gardien qui dormait, cuvant son vin. Il sortit rapidement comme le cerf qui fait ses sauts à travers un breuil, et tout bellement s'éloigna de la ville.

Il erre par les champs et va traversant les bourgs et les villages. Sergents, chevaliers et damoiseaux allèrent à sa recherche par les chemins ferrés, les voies et les sentiers, les bois et les larris. Mais ce fut en vain. Amadas avait disparu.

Cependant Idoine était malade à Nevers

et ne quittait plus le lit. Sa face claire comme la rose devint plus livide que cendre. Elle appela un de ses privés.

« Garinet, fit-elle, si tu veux que je guérisse, cours au plus vite me chercher Amadas. »

Garinet se présenta chez le Sénéchal et s'enquit des nouvelles du damoiseau. Quand il eut appris sa fuite, il partit à sa recherche. Il parcourut les contrées étrangères, le Berri, l'Auvergne, la Gascogne, jusqu'à la mer d'Espagne. De longues semaines passèrent, Garinet n'avait aucune nouvelle d'Amadas et n'osait retourner auprès de sa maîtresse ; il continua sa voie, et tout morne et pensif chevaucha vers la Lombardie.

Un beau jour il entra dans Lucques. Il avisa une riche maison ; il y reçut l'hospitalité.

Il y avait grand bruit dans la rue.

« Venez voir, lui dit-on, un fin fol ; jamais vous ne vîtes le pareil ! »

Garinet s'approcha de la fenêtre.

O Dieu ! que voit-il ?

Il reconnait Amadas, tout nu et les crins tondus, et poursuivi par les enfants et la frapaille à grands cris et coups de bâtons, et parmi ces pautonniers, c'est à qui mieux l'empoigne, le gratte, le déchire.

Garinet fut rempli de tristesse devant ce spectacle.

F.A. Raynolt

Quand il se mit à table, il gardait le silence; des larmes brillaient sur sa face.

L'hôte lui demanda pourquoi il pleurait.

« Sire, dit-il, ce fol est mon seigneur. Je l'ai vu maintes fois sur son destrier, armé, la lance au poing; jamais chevalier n'eut plus fière mine. »

Et il lui conta toute l'histoire. Il ajouta qu'il ne voulait pas tarder davantage à partir pour Nevers.

Il recommanda le malheureux Amadas à son hôte.

« Ami, vous pouvez compter sur moi, répondit celui-ci. Je m'occuperai de lui. Mais sachez que nul ne peut le garder. Il habite sous la voûte d'une cave antique et ruinée et gît la nuit sur la pierre dure. Il est tellement sauvage qu'il ne veut pas d'autre logis. Je le ferai suivre pour le défendre. »

Ils allèrent voir ensemble la caverne qui était vide à cette heure, et ils y déposèrent une peau velue afin qu'Amadas ne couchât point sur la pierre.

*
* *

Garinet, de retour à Nevers, conta son voyage à Idoine.

Le lendemain, la pucelle manda son seigneur et lui dit : « Sire, nous sommes malheureux depuis notre mariage ; je sens que je dépéris. Je vous demande un don : je veux aller à Saint-Pierre de Rome requérir le saint en oraisons. »

Le comte lui octroya ce qu'elle demandait.

Elle se prépara aussitôt, fit appareiller coffres et bougettes, vêtements et chevaux, et se munit d'or et d'argent. Le comte lui donna pour l'accompagner, outre Garinet, cinq chevaliers.

Elle partit comme une vraie pèlerine et alla sans arrêt jusqu'à Lucques. Elle envoya Garinet prendre hôtel chez le riche homme qui l'avait hébergé : le valet s'acquitta bien de son emploi de chambellan, menant avec lui les sommiers chargés des coffres, des draps et des vaisseaux. Il salua l'hôte en lui recommandant le silence.

Le riche homme alla au-devant d'Idoine. Sa femme et les siens la conduisirent dans ses appartements.

Il y avait à l'étage une galerie décorée de tapis et de tentures qui donnait sur la grand'rue et d'où l'on découvrait la ville tout entière. Idoine s'accouda à la fenêtre. Tout à coup une clameur s'élève par la rue : c'est Amadas entouré de cent musards et pautonniers. En en-

tendant tout ce bruit, dont elle devine la cause, Idoine est éperdue.

La dame de l'hôtel l'a prise par le manteau.

« Venez voir, dame, un des plus étranges fous qui soient. C'est le spectacle le plus incroyable de la ville. »

Le comtesse voit s'avancer sous ses fenêtres, dans un accoutrement vil, objet d'opprobre et de risée, l'homme du monde qu'elle aime le plus.

Il y a grande presse sur la place. L'un le tire et l'autre le pousse. Ils lui lancent des bâtons entre les jambes, lui jettent au visage de la boue, des torchons et de vieux souliers, et le cinglent de longues verges qui le mettent à sang.

Et voilà qu'un grand mâtin s'élance d'une maison, une hart autour du col, et le mord à l'épaule qu'il avait maigre et décharnée.

A ce coup la belle se pâme.

Idoine voulut voir le réduit qui abritait le misérable.

Après manger, quand la nuit tomba et que tous furent couchés, elle partit avec Garinet, secrètement, couverte d'une chape à pluie. Ils passèrent par une vieille porte et allèrent par une ruelle écartée. Sous la voûte, Amadas gîsait, las, le corps souillé, étendu sur sa peau.

Idoine s'est désaffublée de sa chape. Elle se couche auprès de lui, et simplement et par grande douceur, elle l'entoure de ses bras, l'un dessus, l'autre dessous, et le baise à sa bouche. Amadas s'éveille en sursaut ; il roule des yeux égarés; il s'effraie, bondit pour s'enfuir comme un frénétique et frappe d'un coup de poing Garinet qui le maîtrise.

Mais Idoine le regarde bien en face et d'une voix où percent la tristesse et l'amour :

« C'est votre amie, s'écrie-t-elle, la fille au bon duc de Bourgogne, votre dame qui a souffert tant de maux, Idoine qui se meurt pour vous ! »

A ce mot, un changement soudain s'opère dans son esprit troublé, sa folie lui passe d'un coup. Il jette un grand soupir.

« Amadas, continue la pucelle, je suis venue vous secourir ! »

La mémoire et la raison lui sont revenues, mais il ressent une grande honte de la vie qu'il a menée et de l'état affreux où il se trouve. Il voudrait être à Babylone d'Egypte.

« Laissez-moi m'en aller, gémit-il; il ne me chaut en quelle terre pour pleurer mon malheur et chercher la mort. »

Idoine pleurait à chaudes larmes.

« Ami, j'ai quitté mon seigneur pour vous que j'aime. Je viens de Nevers la noble cité,

où je suis appelée comtesse et haute dame. »

Seigneurs, c'est la nature de la femme d'agir toujours contre la raison. Mais parfois, en suivant son cœur, elle n'en est que plus vertueuse et plus sage. Une bonne femme vaut cent hommes : son amitié ne fait défaut nul jour et ne change pas dans la détresse, et le devoir est son soin constant...

Amadas fut conduit au logis. Après le bain, rogné et bien peigné, il soupa de mets choisis et de vins clairs.

Le lendemain quand l'aube parut et que les cloches sonnèrent, la comtesse se rendit au moutier pour prier Dieu. Cependant Garinet s'occupait, par son ordre, de vêtir et d'atourner Amadas le plus richement possible. On lui donna des braies blanches cousues par Idoine, des chausses bandées de noir et de vermeil, avec braïel lacé d'or et de soie. Il eut une chape d'écarlate fourrée d'hermine et ourlée de zibeline noire et chenue, avec un fermail d'or à son col. Il sortit sur un palefroi, suivi de deux valets.

Quand ce vint à l'heure du repas, Idoine le reçut devant tous :

« Beau doux ami, s'écria-t-elle, soyez le bienvenu et loué soit Dieu qui vous a conduit ici sain et sauf!

— Dame, répond sagement Amadas, je

viens tout droit d'outre-mer où j'ai passé longtemps. Comment vont le Duc votre père et la Duchesse votre mère?

— Fort bien, je vous remercie. Quand ils vous sauront de retour, ils auront le plus vif désir de vous voir. »

Ceux de l'hôtel sont émerveillés, ils ne reconnaissent ni tant ni quant le fol de naguère. Ils demandent quel est son nom et son pays.

« C'est, répond-elle, le fils du sénéchal de Bourgogne. »

Beaucoup alors le reconnurent qui l'avaient rencontré autrefois.

Tandis que la comtesse se préparait à aller à Rome accomplir son pèlerinage, Amadas empêché, bien contre son gré, de la suivre (mais c'était l'ordre d'Idoine) fut prié à un grand tournoi. Ce fut une belle mêlée, un fier chaplis de lances tronçonnées et d'écus en pièces. Amadas y désarçonna maints barons comme à l'accoutumée.

Idoine revint bientôt de Rome avec sa compagnie, écuyers, queux et sommiers, sous la conduite d'un vieux chevalier.

Ils allaient dans le défilé d'un petti vallon, lorsque devant un ponceau parut un chevalier, rapide comme l'éclair. Il jette à terre l'écuyer qui tenait le frein de la comtesse et

enlève la dame sur le col de son destrier.

La compagnie piqua au grand galop; elle atteignit, à une lieue de là, le chevalier qui lâcha sa proie.

Amadas, à son retour, vit Idoine saine et bien guérie, le teint frais comme une fleur et belle comme une fée. Ils rentrèrent dans leur hôtel à Lucques au milieu des réjouissances.

Mais oyez l'étrange mésaventure.

Le sénéchal avait servi le premier mets, quand un mal soudain prend la comtesse.

« Sainte Marie, soupire-t-elle, je suis morte! »

On l'emporta. Quand elle fut couchée, elle reprit un peu haleine, mais ce fut pour demander la confession.

« Ami, dit-elle à Amadas, je sens que je me meure.

— Si vous mourez, s'écrie le damoiseau, je ne tarderai pas à vous rejoindre dans la tombe.

— N'en faites rien, je vous en supplie, ma seule consolation en quittant ce monde sera de vous laisser en vie. Vous avez déjà trop souffert par moi. »

Alors, pour détourner son ami de son dessein funeste, elle inventa par amour un mensonge inouï.

« Vous dites que vous n'aurez soulagement que de mourir après moi. Or, écoutez, ô le

plus loyal des amants : j'ai péché horriblement, et vous ai bafoué et trahi. Durant trois années j'ai aimé trois miens cousins. Et j'ai eu trois enfants que j'ai tués de ma main. Il a fallu que je fusse à l'article de la mort pour vous avouer un tel crime que je n'eusse osé découvrir à prêtre ni ermite. Si vous mourez, j'irai en enfer. Pour m'épargner les peines éternelles, vous devrez multiplier les oraisons et les aumônes. Adieu mon doux ami, le cœur me manque, la mort me presse. Je vous donne la bénédiction qu'une drue peut donner à son dru. Adieu jusqu'au jour du Jugement ! »

La stupeur d'Amadas était profonde, mais l'amour seul parlait dans son cœur.

« Sachez, dit-il, douce amie, que je ne finirai mes jours avant que je vous aie rendue à Dieu et arrachée à la damnation, et par la miséricorde divine, mise dans la joie perpétuelle des élus. »

Idoine jeta un grand soupir. Moines, chanoines, abbés accoururent à son chevet. Une heure elle commence à noircir, une heure elle redevient vermeille. Bientôt ses yeux se troublent, elle perd la vue et la parole.

Idoine est trépassée.

On l'étend sur un drap de Syrie. On l'emporte dans la salle où une bière est dressée,

et devant les cierges, les clercs chantent les vigiles des morts.

*
* *

A un endroit de la cité, il y avait un antique cimetière clos de murs. Là reposaient les corps saints et les hauts hommes et les nobles dames. Là, dans un monument de marbre bis, on a placé le corps de la comtesse.

Amadas y est venu faire la funèbre veillée. Il a pendu son écu à un pin rameux et appuyé sa lance contre le mur. Il se tient près du cercueil, morne, pensif, le chef enclin, et il prie et pleure.

« Ah! soupire-t-il, belle jeunesse, que Dieu vous sauve! »

Soudain, il entend une longue rumeur aux environs. Des gens arrivent au galop, escortant une bière. Il croit déjà que ce sont diables et maufés qui viennent s'emparer du corps d'Idoine, et il tremble de tous ses membres. Un Chevalier a franchi le mur d'un saut sur un grand palefroi et, accourant vers lui, il l'interpelle avec arrogance :

« Que fais-tu là, s'écrie-t-il, auprès de ce cercueil où gît l'amie que je pleure. C'est une folie qui pourra te coûter cher !

— Fou toi-même, que viens-tu faire ici?

— Eloigne-toi de ce tombeau, te dis-je.

— Je n'ai cure de tes menaces.

— Alors dis m'en la raison. »

Amadas lui avoue que sous le marbre gît celle qu'il aime le plus au monde et dont toujours il aura deuil en son vivant.

Le maufé éclate de rire.

« Écoutez, sire chevalier, vous n'êtes pas le premier qui ait été déçu et trahi par une femme. Celle-ci eut un autre ami dont je vous en donnerai la preuve.

« Reconnaissez-vous cet anneau marqué de votre chiffre? »

Amadas reconnaît l'anneau qu'il donna jadis à Idoine en échange du sien.

« Ah! chétif que je suis, malheureux! s'écrie-t-il. Maudits soient tous ceux qui furent aimés et ceux qui furent amants! Tous ont été dupés et maltraités : Tristan, Pâris, Achille, Ulysse, le roi Floire et le preux Roland, Enée, Alexandre et le grand Salomon. Toutes les femmes sont pleines de félonie et de traîtrise. Toutefois Idoine, si elle m'a déçu, est moins trompeuse encore que les autres; car elle m'a plus loyalement aimé. Ah! Idoine, pourquoi m'avoir trahi à votre tour? Par vous je sais maintenant qu'il n'est pas une amie qui ne soit menteuse, parjure et foimentie!

L'eau du cœur lui découle des yeux, par grande amertume, quand il se rappelle les douces privautés de leurs chastes amours.

« Ah non, chère Idoine, je ne puis croire une telle chose! »

Le Chevalier s'écria en colère :

« Vassal, j'ignore ton nom et ton être, mais tu es par trop fol et orgueilleux de venir ici sur cette tombe. Si tu ne déguerpis, je t'y ferai gésir tout froid et bouche bée.

— De fol homme paroles insensées, répond Amadas. Vous êtes plein de rage et d'outrecuidance de me jeter le défi. A votre plaisir, mais vous aurez fort à faire, je crois. »

Là-dessus il lace son heaume et sa ventaille, monte, prend son écu et sa lance. L'autre s'est éloigné de la longueur d'un arpent. Les chevaux sont forts et courants, les vassaux hardis. Ils piquent au grand galop, s'entrefrappent des lances dont les tronçons volent. Tous deux vident les arçons, mais chacun s'est remis sur pied, et s'avance couvert de son blason, haut sur le chef, et le branc nu.

Déjà le Chevalier était las du combat, quand par grande insolence, il s'écria :

« Laissez la joute, beau doux ami, vous ne pourrez pas résister plus longtemps à mes coups.

— A aucun prix, s'écria Amadas. Que chacun fasse le mieux qu'il pourra, et que le plus mauvais des deux demande grâce! »

Lors, ils reprennent les brancs et les écus. L'herbe autour d'eux s'allume des étincelles qui volent.

Amadas frappe par telle vertu qu'il a tranché l'écu de son adversaire jusqu'à la boucle. Le Chevalier riposte par un coup furieux. Amadas roule à terre.

« Tu ne peux plus te défendre. Avoue-toi battu. Et je te laisserai partir. »

Mais Amadas, après avoir faibli un moment, avait repris le combat. Il pousse si rudement que le Chevalier s'écarte du tombeau. Un coup formidable enfonce le heaume où l'or resplendit.

Le Chevalier demanda grâce.

« Beau sire, dit-il, il vous advient une grande joie. Par votre hardiesse vous avez délivré le corps d'Idoine, et vous serez, avant que le soleil soit levé, le plus heureux du monde. Vous surmontez en loyauté tous les amants qui furent et qui seront. Je vous apprendrai une chose merveilleuse. Votre Idoine, que vous croyiez perdue, est là vivante, en ce tombeau. Lorsque je me séparai d'elle, je lui tirai du doigt son anneau et lui en glissai un autre qui a la vertu de plonger

celui qui le porte dans une mort feinte. »

Comme le jour blanchissait, Amadas abattit le couvercle du cercueil et prit doucement la pucelle entre ses bras.

Il trouva à la main gauche l'anneau féé qu'il retira.

Idoine soupire longuement, étend les bras, ouvre les yeux.

« Sainte Marie, où suis-je? et qui me tient dans ce tombeau?

— C'est votre ami, ne vous troublez pas, chère Idoine, vous êtes venue de la mort à la vie. »

Il lui raconte comment elle trépassa, comment elle fut pleurée et ensevelie, comment il vint armé pendant la nuit dans le cimetière, comment à grand bruit merveilleux, le maufé vint avec ses gens et une bière, comment il fut vainqueur de la joute, et apprit le secret de l'anneau.

« Et maintenant, où voulez-vous aller, chère Idoine, en quel royaume lointain? Voulez-vous passer Thulé et la Mer Bétée? Je vous suivrai partout.

— Nous irons dans notre contrée, en la grande Bourgogne, la terre gentille et délicieuse et abondante de tous biens, et vous serez mon époux, sans péché, par la grâce de Dieu. »

Il monta avec Idoine sur son destrier, et ils sortirent du cimetière.

*
* *

Ils racontèrent à leur hôte l'étrange aventure; puis, bien reposés de leurs fatigues, ils songèrent à prendre congé. Déjà les gens d'Idoine avaient quitté Lucques, fort marris du malheur arrivé à leur dame. On envoya un sergent sur un chasseur rapide : il les rejoignit sur la route. Ils le tiennent d'abord pour insensé et croient qu'il leur veut ravir l'argent que donna la comtesse à son lit de mort.

« Rien n'est plus vrai, dit le sergent, retenez-moi et envoyez un valet qui s'informe. »

Ainsi fut fait. Les compagnons revinrent donc sur leurs pas, très joyeux de la bonne nouvelle.

La comtesse s'occupa aussitôt de se vêtir et parer de nouveau, car elle avait tout donné, robes et atours.

La Renommée est un oiseau bizarre, sans chair, os, ni plumes; elle a le bec plus grêle devant qu'une pointe d'alène, puis elle grossit tout d'un coup, la tête couvre une

paroisse, le corps un comté, la queue tout un royaume; elle sait beaucoup de langues, elle a des ailes immenses et vole en tous sens, traversant les pays et la mer salée.

La première nouvelle qui se répandit en Bourgogne et dans Nevers, y jeta la consternation; la seconde y apporta la joie.

La comtesse ne cachait pas sa tendresse : devant tous elle montrait à Amadas les véritables sentiments d'une amie pour son ami, et lui en donnait mille doux témoignages.

Elle lui avoua comment elle avait menti par amour en controuvant l'histoire des trois enfants tués de sa main.

Ils s'entretinrent ensemble du moyen de mener leur aventure à fin bonne et raisonnable.

Ils prirent congé de leurs hôtes. Bientôt Amadas prit le chemin de la Bourgogne; Idoine de son côté regagna Nevers avec sa suite.

Ce fut une grande allégresse lorsque Amadas parut au château de son père. Le bonheur des gens de Nevers ne fut pas moindre. Mais la pucelle avait son idée. Elle se feint gravement malade et mande le Comte.

Dieu! que les femmes savent de tours et d'engins, mais à dire le vrai, ce n'est pas

toujours pour faire le mal, souvent elles usent de finesse en tout bien et tout honneur.

« Écoutez, beau sire, dit-elle à son mari, je fus dans mon voyage ravie par un maufé. Mais j'allai à Rome pour ma maladie, et je priai tant que saint Pierre m'apparut avec trois femmes : les Destinées qui ont puissance et pouvoir sur toutes les âmes qui vivent. La première parla au saint, disant qu'elle m'avait tiré ce sort à ma naissance que jamais homme ne pourrait avoir plaisir de moi, et que je languirais, tant que nous serions ensemble. La deuxième, alors, dit en s'adressant à moi : « Le comte a été bien inspiré de ne pas vous avoir touchée, car il en serait mort. S'il est sage, il prendra femme ailleurs. » Et la troisième dit : « J'ai fait savoir au comte, privément, en chambre close, la veille de ses noces, le péril qu'il courait en vous épousant. »

« Là-dessus, elle disparut avec l'Apôtre.

— Amie, dit le Comte, vous ne m'avez menti en rien. Les trois fées m'ont annoncé tout ce que vous rapportez ici. C'est une destinée cruelle que la mienne, mais je vois qu'il n'y a plus qu'à nous séparer. Amie, il nous faut mander le Duc votre père. »

Il y eut conseil privé devant le Duc à qui l'on raconta ce qui s'était passé depuis la

veille du mariage. Évêques et clercs lettrés en prononcèrent, en bonne forme, l'annulation pour raison de parenté ou toute autre.

Le Comte prit bonnement son parti de se remarier. Il avait jadis aimé une vaillante pucelle, la fille du comte de Poitiers.

Le Duc voulut laisser à sa fille toute liberté pour choisir un autre époux.

Sur ces entrefaites, le Sénéchal, père d'Amadas était mort, laissant à son fils châteaux, cités et bourgs et autres fiefs qu'il tenait soit du duc, soit du roi de France.

Idoine manda une assemblée de barons et de vavasseurs. La sage pucelle les prit à part et les requit de lui choisir un mari.

Tous désignèrent Amadas.

Il y eut cour plénière à Dijon; il y vint grand planté de bonnes gens pour célébrer les noces.

« Amadas, dit le Duc par grand amour, écoutez : je n'ai d'héritier que ma fille. Ma terre sera celle de son mari. Pour toutes vos vertus, pour le sénéchal, votre père, qui m'a si bien servi, je dois vous donner ma fille. Je suis vieil homme; j'ai assez du monde; je veux, pour mes péchés, finir ma vie en religion. Je vous laisserai toute la Bourgogne. »

Le même jour, au plus riche moutier de

Dijon eurent lieu les épousailles, fête magnifique où le duc montra sa largesse.

La vertueuse Idoine et le loyal Amadas goûtèrent enfin dans le privé les plaisirs que les amants prisent d'autant plus qu'ils les ont attendus davantage.

Le Duc vécut encore sept ans, retiré avec sa femme dans une abbaye. Amadas tint sa terre en paix, aimé des petites gens, et Idoine vécut longtemps auprès de lui heureuse et honorée.

LA
CHATELAINE DE VERGY

Il est une espèce de gens qui font semblant d'être loyaux et de garder si bien un secret qu'il convient de se fier à eux ; et quand aucun s'abandonne à leur faire une confidence d'amour, ils la répandent par le pays et en font leur fable et leur risée.

Alors celui qui a révélé son secret en perd toute joie ; car plus l'amour est grand, plus les parfaits amants sont désespérés, si l'un d'eux croit que l'autre a découvert ce qu'il devait celer, et souvent il s'ensuit cet effet détestable que l'amour finit à grande douleur et vergogne.

Telle chose advint en Bourgogne à la Dame de Vergy et à un Chevalier qui l'aimait. Le Chevalier la pria tant que la dame se donna à lui sous cette condition qu'il la perdrait sans retour, dès l'instant où, par sa faute, leur liaison viendrait à être découverte.

Les amants convinrent de se rencontrer dans un verger où le Chevalier se rendrait tous les jours à l'heure marquée par la Dame : il ne bougerait d'un petit coin jusqu'à ce qu'il vît un petit chien aller par le verger. Il saurait ainsi qu'elle était seule à cette heure dans sa chambre, et il irait alors l'y rejoindre aussitôt.

Ainsi firent-ils longtemps, et leurs amours étaient si cachées qu'elles n'étaient sues de personne au monde.

*
* *

Le Chevalier était beau et élégant ; grâce à sa valeur, il était le favori du duc de Bourgogne. Souvent il allait et venait à la cour, si bien que la duchesse s'éprit de lui et lui fit de telles avances que, s'il n'eût placé son cœur ailleurs, il eût bien pu s'apercevoir qu'elle l'aimait véritablement. Mais quoi qu'elle tentât pour laisser paraître ses sentiments, le chevalier ne faisait pas semblant de s'en apercevoir.

La Duchesse en conçut un grand chagrin. Elle se résolut un jour à se déclarer tout à fait, et elle tint au chevalier ce langage :

« Sire, vous êtes beau et preux; tout le monde le sait, Dieu merci; vous auriez bien mérité d'avoir une amie en haut lieu ; vous en eussiez honneur et profit, et telle amie vous siérait à merveille.

— Madame, repartit le Chevalier, cette pensée ne m'est pas encore venue.

— Par ma foi, dit-elle, il m'est avis qu'une longue attente vous pourrait nuire. Je vous conseille d'aimer en haut lieu, si vous voyez que vous y êtes payé de retour.

— Madame, je ne sais vraiment pas pourquoi vous me parlez de telle sorte, ni où vous voulez en venir. Je ne suis ni duc ni comte pour prétendre si haut, et quand bien même je m'en donnerais la peine, je ne suis pas près d'aimer une dame si souveraine.

— Peut-être que si, fit la Duchesse; il est arrivé chose plus étonnante, et pareille arrivera encore. Dites-moi maintenant si je vous ai donné mon amour, moi qui suis haute dame honorée ? »

Le Chevalier répondit de ce pas :

« Je l'ignore, madame : mais je voudrais avoir votre amour, en tout bien tout honneur. Dieu me garde de tel amour qui nous désho-

norât l'un et l'autre et qui couvrît de honte monseigneur ; à aucun prix et en aucune façon je ne commettrais le crime de trahir si vilainement mon droit seigneur naturel !

— Fi, le sot ! s'écria la Duchesse piquée, et qui donc vous en prie ?

— Dieu merci, personne ; mais je puis vous en dire autant, Madame », repartit le Chevalier.

La Duchesse brisa là-dessus ; elle en eut au cœur grand courroux et dépit, et ne pensa plus qu'à se venger.

La nuit, quand elle fut couchée à côté du duc, elle se mit à soupirer, puis à pleurer. Le Duc lui demanda ce qu'elle avait.

« Certes, fit-elle, j'ai grand deuil de voir que les hauts hommes ne savent discerner qui leur est fidèle ou non, et comblent d'honneurs ceux qui les trahissent, sans qu'ils s'en aperçoivent.

— Par ma foi, dame, dit le duc, je ne sais pourquoi vous me dites cela ; tel n'est point mon cas ; car à aucun prix je ne nourrirais un traître, si je le connaissais.

— Haïssez donc, fit-elle, celui qui ne cessa aujourd'hui de me prier d'amour et qui m'avoua avoir eu depuis longtemps cette pensée. » Et elle nomma le Chevalier.

« Jamais jusqu'ici il n'avait osé se déclarer.

Pour moi, j'ai résolu de vous le dire aussitôt. Il n'est pas étonnant que ce dessein lui soit venu. A-t-on jamais entendu dire qu'il eût quelque amour ailleurs? Je vous requiers en conséquence de garder votre honneur, comme il est juste. »

Le Duc fut consterné : « Je tirerai au clair cette affaire, dit-il, et sans tarder, je pense. »

Il ne put dormir et veilla toute la nuit, en grand malaise, à cause du Chevalier qu'il aimait et qui, pour un tel méfait, allait perdre son amitié.

*
* *

Le lendemain, il se leva de bon matin et fit venir auprès de lui celui que sa femme lui faisait haïr sans raison. Sans plus attendre, il lui parla seul à seul.

« J'ai grand chagrin, lui dit-il, de voir qu'en vous, qui avez la prouesse et la beauté, il n'est ombre de loyauté. Vous m'avez déçu. J'ai cru longtemps que vous étiez de bonne foi et loyal, à tout le moins envers moi qui vous ai témoigné tant d'affection. Je ne sais d'où vous est venue cette pensée félonne de requérir et prier la duchesse d'amour. C'est la plus grande trahison et la plus grande vilenie qui se puissent trouver. Vous quitterez sur-le-

champ ma terre. Je vous en chasse et vous en défends l'accès, pour quelque raison que ce soit. Et gardez bien de n'y point paraître dorénavant, sans quoi, sachez-le bien, je vous ferai pendre. »

Quand le Chevalier entendit de telles paroles, il fut bouleversé. Il se mit à trembler de tous ses membres, car il lui souvenait de son amie qu'il n'avait d'autre moyen de rencontrer qu'en allant et venant et en demeurant au pays dont le Duc voulait le bannir. D'autre part, il souffrait cruellement de ce que son seigneur le tenait à tort pour traître déloyal. Il était désespéré et se voyait déjà mort et perdu.

« Sire, s'écrie-t-il, pour la miséricorde de Dieu, ne croyez pas que jamais j'eusse été si osé ! Ce crime que vous m'imputez sans raison, je n'y ai jamais pensé, à aucun jour ni heure de ma vie. Qui m'a accusé a fait une mauvaise action.

— Votre excuse ne vaut rien, fit le Duc ; il n'y en a point. La Duchesse elle-même m'a conté de quelle sorte et en quelle manière vous l'avez priée et requise, traître convoiteux : encore avez-vous peut-être tenu tels propos dont elle se tait.

— Madame dit ce qu'il lui plaît, répondit le Chevalier profondément affligé.

— Votre excuse ne vaut rien.

— Tout ce que je pourrais dire ne vaudra pas davantage ; mais il n'est rien que je ne fisse pour vous détromper.

— Le fait est là », s'écria le Duc irrité.

Il se souvenait du propos de sa femme, et le jugeait véridique, qu'on ne connaissait pas d'amie au Chevalier.

« Si vous voulez me promettre, reprit-il, par loyal serment, de répondre sans détours à ce que je vous demanderai, je saurai de façon certaine si oui ou non mes soupçons sont fondés. »

Le Chevalier était très désireux d'apaiser la colère injuste de son seigneur et redoutait l'exil qui devait le séparer de celle qu'il aimait ; il jura au duc de faire sa volonté.

Alors le Duc lui dit :

« Sachez en toute vérité que la vive amitié que je vous porte m'empêche de croire que vous soyez coupable de tel méfait et de telle honte, comme la duchesse le prétend. Une seule chose pourrait me le laisser supposer, et jette le trouble dans mon esprit : quand je considère votre maintien aimable, élégant et maints autres signes qui prouvent certainement que vous aimez en quelque lieu, et que, d'autre part, nul n'a remarqué que vous aimiez dame ou demoiselle, je crois volontiers que c'est ma

femme que vous avez priée. Quelque raisonnement qu'on me tienne, rien ne peut détourner mes soupçons, et je continuerai à vous croire coupable, à moins que vous ne me disiez vous-même qui vous aimez et que vous ne laissiez subsister aucun doute dans mon esprit. Si vous refusez, allez-vous-en comme parjure, hors de ma terre, sans délai ! »

Le Chevalier ne savait quel parti prendre. Cruelle incertitude ! S'il dit la vérité pure, comme il le doit, puisqu'il en a fait le serment, il se tient pour mort, car il manquera ainsi à la promesse faite à sa dame, et il est sûr qu'il la perdra, si elle vient à l'apprendre ; s'il ne dit pas la vérité au duc, il est parjure et foi-menti, doit quitter le pays, et en même temps perdre son amie. Il lui souvient de la joie qu'il a goûtée entre ses bras, et quand il pense qu'il ne pourra pas l'emmener avec lui, il se demande comment il pourra vivre sans elle.

En cette angoisse qui l'étreint, le Chevalier ne sait s'il doit avouer et demeurer, ou bien mentir et laisser le pays. Alors l'eau du cœur lui monte aux yeux et lui découle parmi la face et lui baigne le visage.

Cependant le Duc est en grand émoi ; il pense qu'il y a là quelque chose qu'on n'ose pas lui faire connaître.

« Je vois bien, dit-il brusquement, que vous

ne vous fiez pas à moi comme vous le devriez. Croyez-vous que, si vous me disiez sous le sceau du secret ce que vous me cachez, j'en ferais part à âme qui vive? J'aimerais mieux, sans contredit, qu'on me tirât les dents l'une après l'autre.

— Ha! répliqua le Chevalier, Dieu m'est témoin que je ne sais que dire ni que devenir. J'aimerais mieux mourir que de perdre ce que je perdrais, si je vous disais la vérité et si mon amie apprenait que je l'ai révélée, moi vivant. »

Le Duc lui dit alors :

« Je vous garantis, sur mon corps et sur mon âme et sur l'amour et la foi que je vous dois comme à mon homme, que jamais la chose ne sera rapportée de ma vie à quiconque, fût-elle grave ou de peu d'importance. »

Et le Chevalier répondit en pleurant :

« Sire, je vous dirai la vérité. J'aime votre nièce de Vergy, et elle m'aime, et tant nous nous aimons qu'on ne peut aimer davantage.

— Or, dites-moi, dit le Duc, si vous voulez qu'on fasse le silence, est-il bien sûr que nul ne sache la chose que vous deux? »

Et le Chevalier lui répondit :

« Je vous le jure, personne au monde.

— C'est étrange, dit le Duc. Comment

parvenez-vous donc, pour vous voir, à vous entendre sur le lieu et l'heure?

— Par ma foi, dit le Chevalier, je ne veux pas vous en taire le moyen, maintenant que vous savez tout de notre affaire. »

Là-dessus il lui a conté toutes ses allées et venues, et la convention qu'ils avaient faite, et le stratagème du petit chien.

Quand il eut tout appris, le Duc dit au Chevalier :

« Je vous requiers que vous me laissiez vous accompagner à votre prochain rendez-vous, car je veux savoir, sans doute possible, s'il en va ainsi que vous le prétendez. Ma nièce ignorera ma présence.

— Sire, je vous l'accorde volontiers pour cette nuit, répondit le Chevalier, mais que cela ne vous coûte ni ne vous ennuie. »

Le Duc répartit que cela ne lui serait point grief, mais au contraire jeu et divertissement. Ils convinrent donc entre eux de se rendre à pied, sitôt qu'il ferait nuit, au lieu où demeurait la nièce du duc et qui était à peu de distance.

*
* *

A l'heure dite ils se trouvèrent dans le jardin.

Le Duc vit bientôt le petit chien s'en venir au bout du verger où le chevalier lui fit mille caresses.

Le Chevalier quitta le duc et se mit en chemin; le Duc le suivit près de la chambre et ne bougea de là, se cachant le mieux qu'il pouvait sous un arbre large et touffu qui le couvrait tout entier de son feuillage.

Il vit le Chevalier entrer dans la maison, et la nièce s'avancer à sa rencontre, hors de la chambre, en un préau; il vit et entendit tout aussitôt l'accueil joyeux qu'elle lui fit et le salut qu'elle lui donna de ses bras et de sa bouche, l'accolant tendrement, et plus de cent fois le baisant, avant que de lui adresser la parole. Et le Chevalier la baisait à son tour et l'accolait et lui disait :

« Ma dame, ma mie, mon amour, mon cœur, ma passion, mon espérance et tout ce que j'aime, que j'avais grand faim d'être avec vous comme je le suis maintenant, depuis si longtemps que je n'y fus!

— Mon doux seigneur, répondait la Dame, mon doux ami, mon doux amour, il n'y eut jour ni heure où je ne languissais de demeurer sans vous, mais maintenant je ne m'attriste plus de rien, puisque j'ai avec moi ce que je veux et que vous m'êtes rendu sain et content. Soyez, ami, le bienvenu.

— Et vous, amie, dit le Chevalier, la bien trouvée! »

Le Duc qui était appuyé tout à l'entrée, près d'eux, entendit tout. Il reconnut sa nièce à sa voix et à sa contenance, si bien qu'il ne douta plus que la duchesse n'eût menti. Il fut heureux de voir que le Chevalier n'avait méfait en rien de ce qu'il avait cru à tort.

Il se tint là toute la nuit, cependant que la Dame et le Chevalier étaient enfermés dans la chambre et couchés ensemble en un lit et sans dormir, en de tels plaisirs et délices qu'il n'est pas utile que je le rapporte et que nul l'apprenne, de ceux qui ne connaissent pas la joie qu'Amour donne aux vrais amants, quand il les récompense de leurs peines. Car ceux qui ne l'attendent pas, cette joie, si on leur en parlait, n'y entendraient rien : le dieu d'amour n'habitant pas leur cœur, ils n'en peuvent savoir le prix.

Tel bien n'est pas accordé à tous, car c'est félicité sans mélange, et gaîté et soulas parfait, et de trop peu de durée, de l'avis des amants. Si longue qu'elle soit, la vie qu'ils mènent, tant elle leur plaît, ne durera jamais assez, quand bien même la nuit serait une semaine, la semaine un mois, le mois un an, l'an trois années, trois années vingt, et vingt un siècle :

FAR

quand ils sont à la fin, ils voudraient que la nuit durât encore et que le jour ne se levât jamais.

Telles étaient les pensées de celui dont le Duc attendait le retour. Avant le jour, pourtant, il lui fallut s'en aller, et son amie vint avec lui jusqu'à la porte. Le Duc les vit prendre congé, se donner et se rendre cent baisers, et jeter de profonds soupirs, en se faisant leurs adieux. Ils convinrent du prochain rendez-vous, et il y eut maintes larmes pleurées.

Le Chevalier partit là-dessus et la Dame ferma l'huis, non sans l'avoir suivi des yeux, tant qu'elle le put, ne pouvant le convoyer d'autre manière.

Le Duc s'éloigna de son côté et ne tarda pas à rejoindre le Chevalier qui se plaignait en lui-même de la brièveté de la nuit et de la venue du jour qui avait interrompu ses plaisirs.

Le Duc s'approcha de lui. Il l'embrassa de la meilleure grâce, et lui dit :

« Je vous assure que toujours je vous aimerai, car vous m'avez dit toute la vérité et ne m'avez menti en rien.

— Sire, merci, répondit le Chevalier, mais pour Dieu, je vous requiers et prie qu'il vous plaise de celer mon secret, car je perdrais

amour, aise et bonheur, et mourrais à coup sûr, si j'apprenais que tout autre que vous le sût.

— Soyez tranquille, dit le Duc, votre secret est si bien gardé que jamais il n'en sera parlé. »

*
* *

Ce jour-là, quand vint l'heure du repas, le Duc montra au Chevalier bien meilleur visage qu'il n'avait fait auparavant; dont la Duchesse eut telle peur et tel courroux qu'elle se leva de table, feignant d'être prise soudain de maladie. Elle alla s'étendre sur son lit, où elle eut peu de plaisir.

Quand il sortit de table, le Duc alla la voir. Il la fit asseoir sur son lit et commanda qu'on les laissât sans témoins. Quand ils furent seuls, le Duc demanda à sa femme d'où lui était venu ce soudain malaise.

« Dieu m'assiste! répondit la Duchesse, je ne pensais pas, lorsque je me mis tout à l'heure à table, que vous manquiez à tel point de sens et de jugement, que de montrer tant d'attachement à celui qui m'a outragée. Quand je vis que vous lui faisiez meilleur accueil que devant, j'en eus si grande

douleur et colère, que je ne pus demeurer davantage.

— Douce amie, fit le Duc, je ne croirai jamais, sur votre rapport ou sur celui de tout autre, que le Chevalier ait été en aucune façon coupable de ce que vous lui reprochez. Je sais, au contraire, qu'il est tout à fait innocent et qu'il n'a jamais pensé à commettre telle vilenie. J'ai tout appris de son affaire. Ne m'en demandez pas plus. »

Là-dessus, le Duc partit. La Duchesse resta pensive : elle ne sera tranquille de sa vie qu'elle n'en sache davantage, en dépit de la défense qui lui est faite. Elle cherche en son esprit des ruses pour apprendre ce qu'on lui cache ; elle veut patienter jusqu'au soir, quand elle aura le Duc entre ses bras : à ce moment, elle lui fera bien faire sa volonté.

Donc elle s'en tint à ce moyen.

Quand le Duc vint pour se reposer, elle se tira d'un côté du lit, feignant d'être mécontente de coucher avec lui.

Elle fit de telle sorte que le Duc la crut très irritée. Comme il la baisait d'un air distrait, elle lui dit :

« Vous êtes faux, trompeur et déloyal, vous me montrez un semblant d'amour, et jamais vous ne m'aimâtes vraiment. J'ai trop

longtemps été folle de croire à vos serments; aujourd'hui je me vois déçue.

— A quoi donc? » dit le Duc.

Et celle qui pense à mal répond :

« Ma foi, ne m'avez-vous pas défendu d'être assez osée que je m'enquisse de ce que vous savez bien?

— De quoi donc? Sœur, pour Dieu, dites-le!

— De ce que le Chevalier vous a conté, des mensonges et visions qu'il vous a fait accroire. Mais peu me chaut de le savoir. Il me sert peu de vous aimer de cœur loyal : jamais je ne vis ni n'entendis rien qu'aussitôt vous ne le sussiez aussi; or je vois vous me celez vos pensers. Sachez donc que désormais je n'aurai la même confiance ni les mêmes sentiments que j'ai eus jusqu'ici envers vous. »

Lors la Duchesse se mit à pleurer et soupirer de toutes ses forces. Et le Duc en eut telle pitié qu'il lui dit :

« Amie, je ne voudrais à aucun prix vous faire de la peine. Mais, sachez-le, je ne puis pas vous dire ce que vous voulez que je vous dise, sans commettre une énorme vilenie.

— Sire, repartit la Duchesse, ne m'en parlez point. Je vois bien à votre air que vous ne vous fiez pas à moi pour garder votre secret. Cela m'étonne beaucoup : car

auparavant vous n'apprîtes jamais aucuns secrets grands ou petits qui fussent révélés par moi, quand il vous plut de me les confier. Je vous le dis de bonne foi : cela n'arrivera de ma vie. »

Ce disant, la Duchesse se remit à pleurer. Le Duc l'accole et la baise, peiné dans son cœur, et bientôt il finit par céder.

« Belle dame, dit-il, je ne sais que faire, vu que je me fie assez à vous pour ne vous cacher aucune chose que je sache. Mais, je vous en prie, n'en dites mot, car je vous avertis que si je suis trahi par vous, vous recevrez la mort.

— J'y consens, dit la Duchesse. Il est impossible que je me rende coupable de quoi que ce soit envers vous. »

Le bon Duc croit à la sincérité de sa femme, et il lui conte par le menu toute l'histoire de sa nièce, telle qu'il l'a apprise de la bouche du chevalier : comment ils furent ensemble au verger, dans le petit coin, et comment le petit chien vint à eux ; il lui dit toute la vérité : l'entrée du chevalier dans la maison et sa sortie, et ne lui cache rien de ce qu'il a vu et entendu.

Quand la Duchesse apprit que le Chevalier, qui l'avait éconduite, avait choisi une amie bien au-dessous d'elle, elle en ressentit un

affront mortel. Toutefois elle ne laissa rien paraître et promit au Duc de garder le secret, sous peine de la corde, si elle le révélait.

Il tardait fort à la Duchesse de parler à l'amie de celui qui l'avait cruellement offensée. Elle se résolut, sitôt qu'elle se trouverait en temps et lieu propices, à voir la nièce du Duc et à lui faire entendre de façon perfide qu'elle savait tout.

*
* *

L'occasion se présenta à la Pentecôte qui suivit. Ce jour-là, le Duc devait tenir sa cour plénière. Il envoya partout quérir toutes les dames de sa terre, et, en premier lieu, sa nièce la Châtelaine de Vergy.

Quand la Duchesse la vit, tout son sang lui frémit comme devant celle qu'elle haïssait le plus au monde. Mais elle sut dissimuler ses sentiments. Elle lui fit meilleur accueil que jamais. Elle brûlait pourtant de lui dire ce qui lui tenait tant au cœur, et différer lui coûtait beaucoup.

Le jour de la Pentecôte, quand les tables furent ôtées, la Duchesse emmena avec elle les dames dans sa chambre pour se parer et s'attifer tout à loisir pour la danse.

L'occasion était trop belle pour que la Duchesse retînt sa langue : elle dit à la dame de Vergy comme par jeu :

« Châtelaine, soyez bien jolie, pour l'amour de votre beau Chevalier.

— Je ne sais, en vérité, madame, répondit simplement la Châtelaine, de quel amour vous parlez : je n'ai désir d'avoir ami qui ne soit à mon honneur et à celui de mon mari.

— Je l'accorde, repartit la Duchesse, il n'empêche que vous êtes passée maîtresse dans l'art de dresser les petits chiens. »

Les dames entendirent le propos, mais elles ne surent à quoi il se rapportait. Comme c'était le moment, elles suivirent la Duchesse dans la salle de bal.

La Châtelaine demeura affreusement pâle et le cœur bouleversé.

Elle entra dans une alcôve et se laissa tomber sur le lit en gémissant. Au pied du lit était couchée une petite servante, mais elle ne l'avait pas vue dans l'obscurité.

La Châtelaine se plaint et se désole à haute voix :

« Ha ! Seigneur Dieu, de grâce, qu'ai-je entendu ? Madame m'a reproché d'avoir dressé mon petit chien ! Elle ne peut savoir cela, j'en suis sûre, que par celui que j'aimais et qui m'a trahie ! Et jamais il ne lui eût dit

pareille chose, s'il n'avait eu avec elle grande familiarité, et s'il ne l'aimait plus que moi qu'il a trompée ! Je vois bien qu'il ne m'aime point, puisqu'il manque à sa promesse. Et moi qui l'aimais comme personne ne peut aimer, et à ce point que je ne pouvais penser qu'à lui, à toute heure du jour et de la nuit ! C'était toute ma joie, mon plaisir, mes délices, ma récréation, mon soulas, mon réconfort. Comment eussè-je pu m'empêcher de penser à lui, lorsque je ne le voyais pas ? Ah ! doux ami, d'où vous est-il venu cette pensée félonne ? Je vous croyais plus loyal envers moi que Tristan ne le fut envers Iseut, et je vous aimais de moitié plus que moi-même. Jamais depuis que nous nous connaissons, je n'ai commis à votre égard, ni en dit, ni en fait, aucune faute grande ou petite qui dût me faire haïr de vous et vilainement trahir, et vous pousser à briser notre amour, à me délaisser pour une autre et à révéler notre secret ! Hélas ! ami, jamais je n'eusse pu avoir telle conduite envers vous ; Dieu m'eût donné toute la terre, et même tout son ciel et son paradis à condition que je vous perdisse, je n'eusse pas accepté l'échange, car vous étiez ma richesse, ma santé, ma joie ; et la plus grande affliction pour mon cœur est de savoir que le vôtre ne m'aimait pas ! Ha ! mon

doux Amour, qui eût pensé que cet homme me ferait du mal, à moi qui m'efforçais sans cesse de lui plaire, lui qui me disait toujours qu'il était mien, et me tenait pour sa dame ! Et il le disait si doucement que je croyais, et jamais je n'eusse pensé qu'il pût trouver quelque raison de se détourner de moi pour une duchesse ou pour une reine.

« Je pensais qu'il se regardait comme mon ami pour toute la vie ; je sais bien que, s'il était mort avant moi, je l'aimais tant que j'eusse peu duré après lui, et que j'eusse mieux aimé mourir avec lui que de vivre sans le voir de mes yeux. Amour, Amour ! Est-il donc juste qu'il ait découvert ainsi tes mystères ? Par là il me perd, comme je l'ai perdu ; je ne puis vivre sans lui, et la vie ne m'est plus rien. Je prie Dieu qu'il me donne la mort et qu'il ait pitié de mon âme ; qu'il comble d'honneurs celui qui m'a trahie ; je lui pardonne : mourir par lui me sera doux, encore... »

La Châtelaine se tut, puis soupira :

« Doux ami, je vous recommande à Dieu ! »

A ce mot, elle croise ses bras sur sa poitrine ; le cœur lui faut, le visage lui blêmit ; elle se pâme à grande angoisse. C'en est fait : elle est gisante sur le lit, sans vie, pâle et décolorée.

*
* *

Cependant son ami ne se doutait de rien, et se divertissait dans la salle aux caroles, dansant et ballant. Bientôt il s'étonne de n'y pas voir celle à qui il a donné son cœur. Il dit au Duc à l'oreille :

« Sire, pourquoi votre nièce demeure-t-elle si longtemps absente et ne vient-elle point danser ? L'avez-vous donc mise en pénitence ? »

Le Duc jeta les yeux sur la carole. Puis il prit le chevalier par la main et l'emmena dans la chambre ; mais n'y voyant pas la Châtelaine, il conseilla au Chevalier de la chercher dans l'alcôve. Ce disant, il se retire, pour que les deux amants folâtrent à leur aise.

Le Chevalier, qui lui savait gré de l'intention, entra dans l'alcôve où la dame gisait morte et renversée sur le lit. Il l'embrasse et lui baise la bouche ; mais il a trouvé ses lèvres froides et son corps raidi, et il ne doute plus qu'elle ne soit morte sans recours.

« Las ! qu'est-ce ? s'écrie-t-il éperdu, mon amie est morte ! »

Alors la pucelle qui gisait au pied du lit se leva et lui dit : « Sire, je crois bien que c'en est fait d'elle, car elle ne demanda autre

chose, depuis qu'elle vint ici, à cause de son ami et d'un petit chien dont Madame la railla et tourmenta, ce qui lui causa une peine mortelle. »

Quand le chevalier apprit que c'était lui qui l'avait tuée par ce qu'il avait répété au duc, il fut désespéré au delà de toute mesure.

« Hélas ! s'écria-t-il, ma douce amour, la plus courtoise et la meilleure et la plus sincère qui fût jamais, je vous ai donc tuée comme un trompeur déloyal ! Il eût été juste que cette indiscrétion retombât sur moi et que vous n'en eussiez aucun mal. Mais vous aviez le cœur si plein de loyauté que vous avez voulu en supporter les effets la première. Mais je me ferai justice pour la trahison que j'ai commise. »

Ce disant, il tira du fourreau une épée qui était pendue à un crochet, s'en frappa en plein cœur, et se laissa tomber mort sur son amie.

Quand la pucelle vit les deux corps inanimés, elle s'enfuit effrayée. Elle rencontra le Duc à qui elle raconta ce qu'elle avait vu et entendu ; elle ne lui tut rien de l'affaire, ni des propos de la Duchesse touchant le petit chien.

Voilà le Duc fou de colère. Il entre aussitôt dans la chambre, et, arrachant du corps

du Chevalier l'épée dont il s'était percé, il se précipite sans dire mot vers la salle où l'on carolait et menait grande joie. Il a tenu parole à la Duchesse : d'un coup furieux il la frappe à la tête. La Duchesse tombe à ses pieds, devant toute la compagnie, frappée d'horreur, au milieu de la fête interrompue.

Alors le Duc raconta la piteuse histoire des deux amants. Il n'y eut personne qui ne pleurât, surtout quand on vit d'un côté la Duchesse et de l'autre la Châtelaine et son ami.

La cour prit congé, à grande douleur et tristesse.

Le Duc fit enterrer le lendemain les amants réunis dans un même cercueil et la Duchesse en un autre lieu. Mais il eut tel chagrin de l'aventure que jamais plus on ne le vit rire. Il prit la croix et s'en alla outre-mer pour n'en plus revenir, et il devint là-bas Templier.

Ha ! Dieu ! Ce malheur irréparable advint au Chevalier parce qu'il avait eu la folie de dire ce qu'il devait celer. Par cet exemple, puissiez-vous toujours avoir en mémoire que découvrir un secret ne sert jamais à rien et que le garder est bon en toute occurrence. Qui suit cet enseignement ne craint point l'assaut des félons qui s'enquièrent des amours d'autrui.

LE LAI DE L'OMBRE

Je ne veux pas renoncer à bien dire et user mon esprit dans l'oisiveté. Je ne veux pas ressembler à ces garçons qui ne sont bons qu'à tout détruire, puisque j'ai le talent de faire œuvre qui vaille. Le vilain peut railler, si ma courtoisie s'emploie à composer quelque ouvrage plaisant où il n'y ait rien de laid ni d'injurieux. Fol est celui qui cesserait de bien dire pour une parole désobligeante : si aucun félon en tire sa langue par derrière, cela convient à son naturel, car pas plus que je ne puis faire que mon petit doigt soit long comme cet autre,

je ne pense pas qu'on puisse changer un pervers en un homme de bien.

Mieux vaut aussi naître sous une bonne étoile qu'être issu de haut parage : c'est dit depuis longtemps. Par mon conte de l'*Écoufle,* vous avez pu savoir que je dis vrai, et que mieux vaut pour un homme avoir de la chance qu'argent et amis. L'ami meurt, et l'on est bientôt débarrassé de l'argent, quand on ne le garde pas ou qu'on le confie à un fou. Mais celui qui le dilapide, et après, se reproche de l'avoir dépensé sans mesure, s'il se modère dans la suite et laisse la folie, cause de ses mésaventures, la chance l'aura vite remis sur pied.

C'est pourquoi j'ai entrepris quelque beau dit que je veux accommoder à la dignité de l'Élu, mon protecteur.

C'est pour moi un grand plaisir que d'être invité à faire ce qui me délecte : rimer une aventure.

On dit que celui qui nage bien vient de la haute mer à la rive. Pareillement qui rime bien arrive au port de Bien-Dire, et plus l'en prisent rois et comtes.

Or vous entendrez bientôt, si quelque fâcheux ne m'importune, ce que je dirai dans ce *Lai de l'Ombre.*

*
* *

Il y eut jadis un Chevalier quelque part sur la marche de l'Empire, du côté de la Lorraine ou de l'Allemagne ; je ne crois pas qu'il s'en trouvât un doué d'aussi belles qualités de Châlons jusqu'en Parçois : à vrai dire, on n'eût pu le comparer qu'à Gauvain, fils de Lot. Nul n'entendit jamais son nom : sans doute n'en avait-il pas ; mais il est certain que Prouesse et Courtoisie l'avaient choisi pour leur homme. Il n'était ni trop parlant, ni trop réservé, ni de trop de rudesse. Il demenait grande dépense, dont s'émerveillaient ses familiers ; sans grande fortune, il savait tenir son rang ; il savait prendre l'argent où il se trouvait et le mettre où il n'était pas. Pucelles et dames n'en ouïrent parler qui ne le prisassent beaucoup. Certes il ne s'éprit de nulle femme bien sérieusement, mais il était dans les bonnes grâces de toutes, étant sur toutes créatures franc, doux et débonnaire. Il faisait la volonté de chacun à la maison. Mais en champ clos vous l'eussiez trouvé tout autre ; quand il avait le heaume en tête, il était fier, bouillant et hardi ; il était de taille à provoquer toute une rangée de chevaliers, dût la joute durer

deux journées entières. Jamais nul ne fut si passionné que lui au jeu des armes.

Il n'était pas homme à vêtir l'hiver sa robe d'été. Il donnait gris et vair plus qu'un autre dix fois riche comme lui, et tous les jours il voulait avoir avec lui six ou sept compagnons pour le moins. Jamais il ne tint à rien qu'il ne le donnât, si on lui en exprimait le désir. Il aimait les déduits d'oiseaux, de temps à autre ; d'échecs et d'escrime et d'autres jeux, il en savait plus que Tristan. Il était bien fait de corps, léger et alerte, et plus preux encore que beau ; en un mot, parfait chevalier.

Il mena longtemps vie agréable. Mais Amour qui est un despote exigea le paiement de tous les plaisirs qu'il avait eu en sa jeunesse de mainte dame.

Le Chevalier, tant qu'il lui fut permis, ne fit service ni hommage au seigneur Amour, mais celui-ci trouva bien l'occasion de lui faire sentir sa puissance. Jamais Tristan qui fut tondu comme fou pour Iseut n'eut le tiers de la peine qu'il endura, jusqu'à ce qu'il eût fait la paix avec son maître. Amour lui planta au cœur sa sagette jusqu'au pennon, il l'enflamma pour la grande beauté et le doux nom d'une dame qui éclipsa toutes les autres : car le Chevalier avait partagé son cœur entre plusieurs, et il n'en aimait vraiment aucune. Dé-

sormais il vit bien qu'il les laisserait toutes pour servir uniquement celle qui lui semblait le rubis des beautés.

La douceur de ce riant visage, son air sage et débonnaire était devant ses yeux jour et nuit. Amour qui le connaissait bien lui avait cherché là une belle querelle! Jamais il n'avait vu si plaisante créature, il en prenait à témoins ses yeux.

« Ah! faisait-il, je fus si avare de moi et si plein de refus! Dieu veut venger par celle-ci les femmes qui m'ont aimé sans retour. Certes, pour mon malheur, j'ai méprisé les amoureux. Et maintenant Amour m'a mis en tel point que je suis bien obligé de reconnaître son pouvoir. Jamais vilain à qui le barbier tire les dents ne connut telle angoisse.

« Que sera-ce de moi si je suis amant sans amie? Je ne vois pas comment je pourrai vivre un jour. Plaisir d'errer ou de séjourner ne peut contenter mon cœur. Il n'y a qu'à imiter ceux qui vont là où leur objet demeure; ce faisant, maint d'entre eux ont eu joie et soulas. Plût à Dieu que celle-ci m'eût fait un collier de ses deux bras! Toutes les nuits je songe que je l'accole et qu'elle m'étreint et m'embrasse. Le réveil arrive au moment qui eût été le plus délicieux. Lors je vais cherchant et tâtant par mon lit son beau corps.

Mais hélas! qui ne trouve ne prend. Cela est advenu à maint autre plus d'une fois. Or je n'ai que deux partis à suivre : il me faut ou lui envoyer un messager ou aller moi-même la prier d'avoir enfin pitié de moi, afin que sa gentillesse me garde la vie et l'esprit. Si elle souffrait ma perte, elle aurait un adorateur de moins. Aussi est-il juste que son cœur s'attendrisse et son regard soit pitoyable. Mais je crois qu'il vaut mieux faire mon message moi-même. On dit bien qu' « il n'y a rien de tel que soi ». Et nul n'ira si volontiers. Il y a longtemps qu'on a dit que le besoin et la privation enseignent l'homme. Puisque la raison m'y engage, allons trouver la belle. Je lui dirai qu'elle tient en sa prison mon cœur qui s'y est mis de son plein gré, mais qu'il ne veut s'en échapper en dépit de sa tristesse, avant qu'elle m'ait donné le nom d'ami. Noble, généreuse et compatissante comme elle est, elle devrait s'y résoudre. »

Il s'est habillé pour partir, avec deux compagnons sans plus, et six valets montés. Il chevauche, absorbé dans ses pensées. Il tâche de détourner ses compagnons du cours de ses idées, pour qu'ils ne puissent faire réflexion sur le but du voyage. Tout le long du chemin il se dit enchanté de la chevauchée, celant ce qu'il pense sous une joie bruyante.

Ils arrivèrent bientôt à la montjoie proche du château où demeurait la dame.

« Voyez comme ce château est bien assis ! » s'écrie le Chevalier.

Il ne disait pas cela pour rien qui concernât les fossés et les murs, mais pour savoir s'ils parleraient de la beauté qu'il allait voir.

« Vous devriez avoir honte, répondent les compagnons, de nommer le château avant la dame dont chacun dit qu'au royaume il n'y a si courtoise et si belle. Taisez-vous, car si elle savait comme vous lui avez manqué, il vaudrait mieux pour vous être pris des Turcs et mené au Caire. »

Il dit en souriant : « Hé, tout doux, seigneurs, menez-moi un peu moins durement; car je n'ai pas mérité la mort. Il n'est cité dont je n'aie envie comme de ce château. Je voudrais être dans la prison de Saladin cinq ou six ans, pourvu qu'il fût à moi, tel qu'il est, et que j'en fusse certain.

— Et tout ce qu'il y a dedans, répliquent les autres; ainsi vous en seriez tout à fait seigneur. »

Ils n'avaient pas compris l'intention du Chevalier qui ne leur avait parlé ainsi que pour savoir ce qu'ils diraient.

« L'irez-vous voir volontiers ?

— Que ferions-nous donc ? Chevalier ne doit

jamais passer devant la maison d'une belle dame sans lui rendre visite.

— Je m'en remets à vous, dit le Chevalier, c'est raisonnable. Allons-y! »

Alors ils tournèrent bride du côté du château, en criant : « Aux dames, chevaliers! » (C'était bien le cas ou jamais.) Ils piquèrent tant qu'ils arrivèrent devant la porte ; ils franchirent l'enceinte close de fossés et de palis.

Le sire avait relevé un pan de son manteau, découvrant un surcot tout neuf de soie éclatante, bordé d'écureuil. Pareillement les compagnons montraient de blanches chemises plissées et portaient des chapeaux de pervenches et des éperons d'or vermeil.

Ils s'avancèrent jusqu'au perron, devant la salle, tandis que les valets couraient aux étriers.

*
* *

Le sénéchal de la maison les vit, d'une loge, descendre au milieu de la cour ; il s'empressa d'aller annoncer à sa dame la venue de ce visiteur qu'elle connaissait bien par ouï-dire. Elle ne devint pas rouge de mécontentement, mais elle ne laissa pas que d'être étonnée.

La belle dame se leva d'une couette ver-

meille. Ses pucelles lui jetèrent au cou un manteau de samit qui rehaussait la merveilleuse beauté dont la nature l'avait pourvue.

Tandis qu'elle va à la rencontre de ses visiteurs, ceux-ci prennent les devants, et ils entrent dans la chambre avant qu'elle ait eu le temps d'en sortir.

A l'accueil qu'elle leur fait, on voit que la visite lui est agréable. Ils sont contents du peu qu'elle s'est avancée vers eux, revêtue d'un chainse blanc et délié qui traîne sur les joncs menus.

« Sire, soyez les bienvenus, vous et vos deux compagnons », dit-elle.

Plaise au ciel qu'elle ait du bonheur aujourd'hui, la dame courtoise, car elle en est digne vraiment !

Les compagnons répliquèrent qu'elle n'était pas dame à négliger. Et cependant qu'ils lui rendaient son salut, tous trois, ils étaient frappés de sa beauté non pareille.

Elle prit le Chevalier par la main, en souriant, et le mena s'asseoir. Les deux autres, bien appris, ne voulurent pas les importuner. Ils s'assirent à l'écart sur un coffre ferré de cuivre avec deux demoiselles de la maison. Le Chevalier les laissa se divertir avec elles, tout entier aux soins qui l'occupaient.

La noble Dame sait bien lui faire raison

de tout ce dont il l'entretient, comme dame bien élevée et instruite.

Il fixe longuement ses yeux sur le visage pour en mirer la beauté : certes son cœur leur rend ce témoignage qu'ils ne lui ont pas menti et qu'ils ont tenu largement tout ce qu'ils lui avaient promis.

« Très douce dame, dit-il, en faveur de qui une force insurmontable me fait bannir toutes les autres de ma pensée, je suis venu vous offrir tout ce qui est en mon pouvoir ; puissè-je en recueillir de la joie, car, Dieu me sauve, il n'est nulle créature que j'aime autant que vous. Je suis venu ici pour cela, car je veux que vous le sachiez et que la compassion vous prenne ; il aurait grand besoin qu'on fît pour lui oraison aux moutiers, celui qui n'entend à autre chose qu'à être loyal ami.

— Ah ! sire, sur mon âme, qu'avez-vous dit ?

— Dieu me laisse vivre la semaine, dame, je vous dis vrai, vous avez plus de pouvoir sur moi que femme qui vive ! »

La Dame rougit, mais elle repartit habilement :

« Je ne crois pas, et nul ne le croira jamais qu'un prud'homme comme vous soit sans amie. Votre renommée en serait amoindrie.

Si bel homme pourrait très bien me leurrer de ses paroles. »

Elle l'a vu venir, et le heurtant de front, elle a déjoué ses calculs.

Il supporte d'être mené serré, tant il est épris ; si une autre l'eût rabaissé, il eût bien su prendre sa revanche, mais il est à ce point sous sa domination qu'il ne l'ose en rien contredire.

« Ah! dame, s'écrie-t-il, grâce, par pitié ; mon amour pour vous, sans feinte, m'a fait découvrir ce que je ressens. Vos paroles s'accordent mal avec vos yeux qui tout à l'heure accueillirent si gracieusement ma venue : sachez qu'ils firent là courtoisie, car du premier jour où ils s'ouvrirent, ils ne virent nul homme qui ne voulût se tenir pour votre vassal, ainsi que je le veux moi-même. Que votre générosité, noble dame, m'octroie cette faveur. Retenez-moi comme chevalier, et quand il vous plaira, comme ami. Avant un an, vous m'aurez fait si preux, et tel aux armes et à l'hôtel, et vous aurez imprimé en moi tant de vertus, que le nom d'ami, s'il plaît à Dieu, ne me sera plus interdit.

— L'idée que vous vous faitesde mon regard vous cause grand plaisir. Je ne lui ai donné pourtant d'autre signification qu'une politesse raisonnable. Mais vous l'avez interprété à la

façon d'un insensé; voilà ce qui me chagrine. Si je n'avais pas été aussi courtoise, il m'en eût coûté beaucoup. O sottes que nous sommes, femmes si mal avisées! Quand par pure courtoisie nous leur faisons bonne mine, tous ces soupirants croient tenir leur affaire. Je l'ai bien éprouvé par vous, et vous l'avez compris ainsi. Mieux vous aurait valu là dehors tendre un filet aux colombes, car votre année pourrait bien durer trois ans pleins, vous ne sauriez tant faire que je fusse à votre égard aussi bienveillante que je le fus tout à l'heure. L'homme doit bien regarder, avant que de s'en louer, à qui il a affaire. »

Le Chevalier ne savait plus que devenir.

« Au moins, madame, je ne puis me retirer comme je suis venu. Il y a en vous pitié et débonnaireté, n'en doutez point, et jamais nul parfait amant n'implora une amie. Je me suis mis à la mer sans mât pour naviguer ainsi que Tristan. Bien que j'aie longtemps été maître de moi, j'en suis arrivé à ce point que si je n'obtiens ma grâce ce soir, je n'espère pas voir la nuit qui suivra celle-ci. Telle est l'issue qui s'offre à ce cœur qui s'est mis en vous sans votre permission. »

La Dame sourit :

« Jamais je n'en ai ouï de pareilles. Il peut

bien demeurer où il est. J'allais croire encore que vous plaisantiez.

— Au nom de Dieu, je ne saurais le faire, dame très honorée, même si vous étiez une pauvre délaissée. »

Quoi qu'il dise ou promette, cela ne lui sert de rien pour gagner ses bonnes grâces.

Le rouge lui monte à la face et les larmes du cœur aux yeux. La Dame est bien sûre qu'il n'y a pas là une feinte après l'insistance qu'il a mise. Certes, si elle eût pleuré avec lui, cela lui aurait fait grand bien. Jamais elle n'eût cru qu'il dût être si tourmenté.

« Sire, fait-elle, il n'est pas juste que je vous aime, vous ou un autre, car j'ai mon mari, vrai prud'homme qui me sert et m'honore à mon gré.

— A la bonne heure, madame, il doit en être bien aise. Mais si vous étiez bonne et clémente pour moi, nul amateur de chansons ou de romans d'amour jamais ne vous le reprocherait; on vous louerait plutôt dans le monde, si vous vouliez m'aimer! Ce serait une bonne œuvre comparable au voyage d'outre-mer.

— Ne poursuivez pas, ce serait m'outrager. Mon cœur me défend d'entrer dans vos vues. Vos prières sont inutiles, brisons là, je vous prie.

— Ah! dame, ce mot me tue. Gardez-vous de le dire. Faites-moi quelque courtoisie : retenez-moi par un joyau, anneau ou ceinture, ou recevez l'un des miens, et je vous promets qu'il n'est rien de ce que chevalier fasse pour une dame que je ne ferai pour vous, dût-il m'en coûter la vie! Vos yeux brillants, votre clair visage peuvent facilement me gouverner. Tout ce que j'ai en mon pouvoir sera sous votre puissance.

— Sire, je ne veux pas avoir la louange sans le profit. Je sais qu'on vous tient pour très preux, la chose est sue depuis longtemps. Je serais bien déçue si je répondais à votre amour, sans y mettre le cœur, et ce serait vilenie. La plus grande courtoisie est d'éviter le blâme quand on le peut.

— Il vous faut parler tout autrement, dame, pour me guérir. Si vous me laissiez mourir sans être aimé, ce serait un crime ; si ce beau visage innocent était homicide ! Il convient de réfléchir. Dame de beauté, trésorière de tous biens, veillez-y, pour Dieu ! »

Ces paroles la font tomber dans une profonde rêverie, car elle sent qu'elle écoute avec complaisance sa requête et s'apitoie devant ces soupirs non feints et les vraies larmes qu'il pleure. Elle se dit que c'est l'assaut d'Amour qui le mène et que jamais elle n'aura

d'ami si débonnaire. Mais elle s'étonne qu'il n'ait point avoué sa passion avant ce jour. En même temps la raison la met en garde contre une faiblesse dont elle se repente plus tard.

Tandis que la Dame était absorbée dans ses pensées, le subtil Amour inspira au chevalier une ruse de courtoisie très délicate : il tira prestement de son doigt son anneau qu'il glissa au doigt de la belle.

Il interrompit ainsi sa rêverie, mais il eut l'habileté de ne pas lui laisser le temps d'apercevoir l'anneau.

« Dame, fit-il, adieu, sachez que mon pouvoir et ma personne sont à votre commandement. »

Il prit aussitôt congé et rejoignit ses deux compagnons qui ne surent pas la cause de ce départ soudain. Et remontant à cheval, il s'éloigna.

*
* *

Celle dont dépendait le bonheur du Chevalier demeura seule. Elle songeait :

« S'en irait-il ? Quoi ? Jamais un chevalier ne fit cela ! Je croyais qu'une année entière lui semblait moins longue qu'une journée, pourvu qu'il fût près de moi, et il m'a sitôt

laissée! Ah! si je lui eusse cédé en parole ou en fait! Pour de tels faux semblants, personne désormais ne devra plus le croire. Il n'aurait rien perdu à faire ses pleurs et ses faux soupirs, si l'on eût voulu y ajouter foi. Nul ne saurait si bien abuser ses semblables, c'est le moins qu'on puisse dire. »

Là-dessus elle jette un regard sur ses mains; elle aperçoit l'anneau. Tout le sang lui reflue des extrémités. Jamais elle n'eut tel sujet de trouble et d'étonnement. La face lui devint vermeille, puis toute pâle.

« Qu'est-ce, fait-elle, grand Dieu ? Ne vois-je pas l'anneau qui fut sien ? Je suis bien dans mon sens : cet anneau-là, je l'ai vu à son doigt, il n'y a qu'un instant. Qu'est-ce que cela signifie ? Il n'est pas encore mon ami pourtant ! Je ne sais qui lui apprit ces tours. Comment a-t-il pu me prendre ?

« Comme j'ai eu l'air de me laisser faire, il dira qu'il est aimé. Dira-t-il vrai ? Suis-je son amie ? Nenni, ce serait folie. Il le dirait vainement. Il faut que je le mande tout de suite, qu'il vienne me parler; je lui dirai qu'il le reprenne, s'il veut que je croie à son amitié. Je ne pense pas qu'il me désoblige, s'il ne veut pas encourir ma rancune. »

Elle commanda à ses pucelles de faire venir un valet tout monté.

« Ami, fait-elle, vite, piquez après le Chevalier. Dites-lui, si je lui suis chère, qu'il n'aille pas plus avant, mais revienne sur-le-champ parler avec moi de ce qui l'intéresse. »

Le valet partit. A moins d'une lieue, il atteignit le Chevalier. Sachez qu'il fut très heureux de ce rappel. Mais il n'en demanda pas la raison. Il pressa l'allure, car il lui tardait de la revoir, bien qu'il soupçonnait qu'elle voulût lui rendre l'anneau. Plutôt que de le reprendre, il aurait mieux aimé se rendre moine à Cîteaux.

« Je ne pense pas qu'elle me fasse cet affront », pensait-il.

Ses doutes se dissipèrent dans la joie du retour. Il arriva bientôt avec sa troupe devant le château fort.

La Dame qui était pleine d'alarmes à son corps défendant, afin de se distraire, descend de la salle dans la cour, par les degrés, à petits pas. Elle regarde luire à son doigt l'anneau du Chevalier.

« S'il le refuse, pense-t-elle, je n'irai pas le prendre pour cela par ses beaux cheveux. Je le mènerai sur ce puits et je lui parlerai. S'il fait des difficultés, je briserai là. Je ne serai pas si sotte que de jeter l'anneau au milieu du chemin, mais en un lieu où personne ne le verra : dans le puits. Dès lors, toutes ces

paroles malencontreuses ne seront plus qu'un songe. Est-ce en vain que j'aurai été si longtemps épouse sans reproche ? Celui-là, sous prétexte qu'il est chevalier et qu'il soupire, veut que je me déclare son amie, dès cette première entrevue ; mais si cela avait dû être, il l'aurait mérité auparavant. »

Cependant le Chevalier est entré dans la cour ; il voit la Dame, et quittant ses compagnons, il accourt vers elle :

« Que ma dame, à qui je suis et serai, ait aujourd'hui bonne aventure ! »

Ce salut n'a pas autrement frappé son oreille. Elle en a entendu d'autres cette journée.

« Sire, dit-elle, allons nous asseoir sur ce puits.

— Je n'ai rien fait certainement qui puisse lui nuire », se dit le chevalier, puisque la dame l'accueille si bien. Il pense bien avoir conquis ses bonnes grâces par le don de l'anneau. Mais il se réjouit trop tôt, elle n'est pas encore dans ses filets. A peine est-il assis auprès d'elle, qu'il entend une chose peu faite pour lui plaire.

« Sire, dites-moi, je vous prie, cet anneau que voici, pourquoi me l'avoir laissé ?

— Douce dame, vous l'aurez encore quand je m'en irai. Je vous le dirai sans feinte, il

vaut moitié plus pour avoir été à votre doigt. Si cela vous agréait, mes ennemis sauraient cet été que vous m'avez reçu comme ami et moi comme amie.

— Non pas, il en va tout autrement. Je sortirai d'ici morte avant que vous passiez pour mon amant. Vous vous êtes fourvoyé ; tenez, je ne garderai pas plus longtemps votre anneau, je vous le rends. »

Le Chevalier est désolé, lui qui croyait être arrivé à ses fins.

« Je serai méprisé, si vous parlez sérieusement. Jamais joie ne me tourna sitôt en dépit.

— Comment ? Cela vous ennuie et vous fait honte ? Mais y a-t-il pour moi quelque considération d'amour ou de lignage ? Je ne vous fais pas injure en vous rendant votre anneau ; je ne dois pas le retenir, puisque je n'ai pas le droit de vous traiter en ami.

— Ah ! fait-il, un coup de couteau à travers la cuisse ne me causerait pas une douleur si vive que ces paroles. C'est mal d'accabler un vaincu. La passion qui me domine est trop forte. Pour rien au monde je ne puis reprendre mon anneau, ou que Dieu me donne male fin. Vous le garderez et vous aurez mon cœur avec. Et tous deux vous serviront bien.

— N'allez pas plus loin ; à me faire vio-

lence, vous perdrez ma confiance et ma familiarité. Reprenez votre anneau.

— Non, madame.

— Si fait, il n'y a rien à dire, ou vous êtes plus que mon mari, si votre insistance me contraint pareillement. Tenez !

— Jamais.

— Vous le prendrez.

— Non vraiment.

— Vous me le donnez de force ?

— Hélas, madame, je n'ai pas tel pouvoir. Mais je crois que jamais nul malheur ne m'adviendrait, si vous me réconfortiez d'un peu d'espérance.

— Vous pouvez bien heurter votre tête contre ce perron sans que vous y parveniez jamais.

— Et moi, je me laisserais mettre la corde au cou plutôt que de le reprendre.

— Sire, mes paroles ne peuvent rien tirer de votre fol entêtement. Je vous en conjure, par la foi que vous me devez et par l'amour qui vous est si cher, je vous prie de reprendre votre anneau. »

Le Chevalier n'a plus qu'une issue : il doit obéir s'il ne veut point passer pour déloyal.

« Lequel de ces deux partis est le moins mauvais ? pense-t-il. Si je le lui laisse, elle dira que je ne l'aime pas. Je crois qu'il y a

autant de profit que d'honneur à le reprendre. Quand je l'aurai mis à mon doigt, il ne cessera pas d'être sien. Il n'y aura pour moi qu'honneur. Il n'est de véritable ami que celui qui fait jusqu'au bout et en toute occasion la volonté de son amie. Je dois agir à son commandement, car je ne dois avoir d'autre volonté que la sienne. »

Il ne désigna pas le possesseur de l'anneau quand il dit :

« Je le prendrai à condition que j'en ferai ce que je voudrai, encore qu'il ait été à un doigt si beau.

— Je vous le rends à cette condition. »

Il n'était pas malavisé l'amoureux.

Il le prit à bon escient, et le regardant doucement : « Grand merci, dit-il, l'or n'est pas terni pour avoir été à votre doigt. »

La Dame sourit, croyant bien qu'il allait le remettre au sien.

Mais le Chevalier fit une chose très sage qui lui procura une très grande joie. Il s'accouda sur le puits qui n'était profond que d'une toise et demie et ne manqua pas d'apercevoir en l'eau qui était belle et claire, l'ombre de celle qu'il aimait plus que tout au monde.

« Sachez, fit-il, que je ne remporterai pas cet anneau, mais que je le donnerai à ma douce

amie, celle que j'aime le plus après vous.

— Dieu ! s'écria la Dame, il n'y a que nous ici. Où l'auriez-vous sitôt trouvée ?

— Je vais vous la montrer à l'instant, la dame qui aura mon anneau.

— Où donc ?

—Voyez là : votre belle ombre qui l'attend. »

Il prit l'annelet, et se penchant vers l'ombre :

« Tenez, douce amie, fit-il, puisque ma dame n'en veut pas, vous le prendrez bien volontiers. »

A la chute de l'anneau, l'eau s'est un peu troublée, et quand l'ombre se défit :

« Voyez, dit-il, madame, elle l'a pris maintenant. Ma valeur en est rehaussée puisque votre reflet l'emporte, et rien ne m'empêchera de le remercier de l'honneur qu'il m'a fait. »

Qu'il visa bien pour faire une telle gentillesse ! Désormais tout ce qu'il dira ne pourra que plaire à la Dame.

C'est la suprême habileté d'être courtois au moment opportun.

Elle le regarde maintenant d'un œil amoureux.

« Cet homme était tout à l'heure si loin de mon cœur, et maintenant il en est si près ! Jamais depuis qu'Adam mordit à la pomme on ne vit chose si galante. Je ne sais comment il en eut l'idée ! Mais quand il a jeté pour moi

son anneau dans le puits, je ne saurais lui refuser mon amour. »

Mais je ne sais pourquoi je tarde tant à venir au fait. Jamais anneau ne remporta si belle victoire.

Sachez qu'elle ne le fâcha pas, quand elle lui dit :

« Beau doux ami, cette douce parole et ce don de votre anneau à mon ombre ont gagné tout mon cœur. Mettez le mien à votre doigt. Je vous le donne comme amie. Je pense que vous ne l'aimerez pas moins que le vôtre, encore qu'il soit moins beau.

— Je ne serais pas plus heureux pour un empire. »

Lors ils se donnèrent du bon temps sur le puits, autant qu'ils purent. Chacun ressent grande douceur des baisers qu'ils échangent, leurs yeux ne jettent pas leur part. Pour le jeu des mains, ils y étaient passés maîtres. Quant au jeu dont il ne peut être question pour l'instant, je m'en tairai.

Jean Renart ne doit s'en mêler en rien, il a d'autres sujets en tête. Puisque Amour a rassemblé ces deux cœurs, ils viendront bien à bout de ce qui leur plaira de faire.

FIN

NOTES

NOTES

LA PUCELLE A LA ROSE OU GUILLAUME DE DOLE

L'original du roman que j'ai rajeuni sous le titre de *La Pucelle à la Rose* date des toutes premières années du XIIIe siècle. Après le minutieux travail de comparaison des textes auquel se sont livrés de nombreux érudits, et après la découverte, par M. Joseph Bédier, de deux anagrammes qui cachaient la signature de l'auteur, on est fondé à l'attribuer à Jean Renart, poète français, vraisemblablement originaire de la région picardo-champenoise, vallée de l'Oise ou Soissonnais, comme son confrère Renaut avec qui on l'a parfois confondu (1). Jean Renart vivait sous le règne de Philippe-Auguste. Il est en outre l'auteur de *L'Escoufle*, roman d'aventures des plus attrayants, et du *Lai de l'ombre*, le seul de ses ouvrages où son nom paraisse en toutes lettres. Poète de cour très répandu dans les divers centres littéraires de la France du Nord, Jean Renart a eu plusieurs protecteurs haut placés, et ses dédicaces permettent de fixer approximativement la chronologie de ses œuvres. *L'Escoufle*, la première en date, a été offerte au comte de Hainaut, soit Baudouin V († 1195), soit Baudouin VI, le chef de la croisade de 1202 qui devint empereur de Constantinople en 1204. Le deuxième ouvrage de Jean Renart est *La Pucelle à la Rose*, dédiée à Milon de Nanteuil, de l'illustre famille de Châtillon-sur-Marne. C'est pour ce même personnage élu le 16 décembre 1217 évêque de Beauvais, qu'a été écrit *Le Lai de l'Ombre*. (Voir la note ci-après.)

(1) Tous deux emploient le mot *Assin*, mesure de capacité pour les grains.

Une des particularités de *La Pucelle à la Rose*, c'est d'être parsemée de chansons à la mode dans ce temps-là : le procédé était nouveau à l'époque, et il n'a pas manqué d'être imité dans la suite. Pour faire revivre ce piquant et charmant poème à l'oreille et à l'esprit du public contemporain, j'en ai usé scrupuleusement et librement à la fois : m'efforçant de mettre autant d'art dans ma version que j'ai apporté d'application dans l'étude du modèle. La partie narrative est tournée en prose, et les petits morceaux lyriques qui y sont intercalés sont traités suivant une métrique familière, avec une pointe d'archaïsme et les aimables licences qu'elle comportait.

Chap. I. — *Perrières, mangonneaux, hourdis*. La *perrière* est la baliste du moyen âge; elle était mue par des cordes et lançait soit des pierres, soit du feu grégeois. On appelait *mangonneau* un engin de même espèce, mais de plus petites dimensions. Les *hourdis* étaient des galeries de bois destinées à exhausser les courtines et tours d'une ville assiégée; dans la suite, ce mot a désigné tout retranchement revêtu de planches.

Son écu était pour moitié celui du comte de Clermont. L'empereur Conrad étant un personnage de fantaisie, son écu est aussi de l'invention du poète. Il n'est pas nécessaire d'expliquer cette particularité par des relations politiques unissant l'Allemagne et le Beauvaisis. Jean Renart a voulu peut-être simplement donner une idée avantageuse d'un de ses protecteurs et le flatter adroitement par la même occasion.

Vavasseur. Vassal d'arrière-fief relevant d'un fief noble. Les vavasseurs sont bien considérés dans les romans de chevalerie pour leur probité et leur prud'homie qui s'allient souvent à la pauvreté.

Robes. On appelait *robe* au moyen âge l'ensemble de l'habillement, soit féminin, soit masculin : la tunique de dessous appelée *chainse*, puis *cotte*, la tunique de dessus appelée *bliaut*, puis *surcot*, et le manteau dont la forme variait. Les femmes portaient à leur ceinture une *aumônière* ou sachet brodé et orné de glands. Les principales étoffes étaient la *futaine*, tissus de fil et coton, les petits lainages : *étamines*, *serges*, *beiges* et *tiretaines*, *l'écarlate*, drap foncé ou teint en

vert ou en rouge, le *samit*, sorte de satin ou drap de soie sergé, le *cendal*, sorte de taffetas, le *ciglaton*, brocard fabriqué d'abord dans les Cyclades, puis dans tout l'Orient, le *baudequin*, autre riche étoffe brochée, primitivement fabriquée à Bagdad (Cf. baldaquin); le *diapre*, sorte de drap à fleurs ou bigarré (diapré).

Destriers. Le *destrier* est le cheval de bataille; le *palefroi*, le cheval de parade; le *roncin* (mot corrompu de nos jours en *roussin*), le cheval à tous usages; le *chasseur*, le cheval pour la chasse; et le *sommier* le cheval de charge.

Chap. II. — *Trefs, aucubes et pavillons*. Mots désignant divers genres de tentes plus ou moins spacieuses et de formes variables.

Entre prime et tierce. Façon romaine de compter les heures, adoptée par la liturgie : *prime* commence à 6 heures, *tierce* à 9, *sexte* à 12, *none* à 15.

Chainse. Tunique de dessous (voir plus haut) qui a donné naissance à la *chemise*. Le chainse était généralement en toile, avec bordures de soie brodées à l'encolure et aux manches, parties apparentes sous le bliaut.

Courroie. Ceinture.

Ils ne prisent pas Danger la queue d'une violette. Danger (dominiarium), qui paraît ici quarante ans avant Guillaume de Lorris, est devenu l'un des principaux personnages allégoriques du *Roman de la Rose*. Il représente la contrainte exercée par le mari ou le jaloux.

Chap. III. — *La basse-cour de Maître Constant*. Dan, Sire ou Maître Constant des Noes est le vilain « bien garni » du *Roman de Renart*, chez qui le rusé goupil s'approvisionne de gélines et de chapons.

Jeux de tables, de la mine, etc. Les *tables* sont le trictrac; la *mine* était un jeu de hasard dont les règles nous sont ignorées.

Carole. Ronde. Les caroles étaient chantées, comme les rondes de nos écolières; mais les grandes personnes y prenaient part.

Chap. IV. — *Marche de Parçois*. Finage de Parcey, village situé dans la vallée de la Loue, à 8 kilomètres de Dole (Jura).

On lit dans le *Dict. géogr., hist. et statist. des communes de la Franche-Comté* par A. Rousset (1854-1870) que les prévots de Dole reçurent d'Otte-Guillaume leur office à titre héréditaire et prirent le nom de la ville (t. II, p. 433). Une branche de la maison dite de Dole reçut en inféodation ce que les Comtes de Bourgogne possédaient dans le village de Parcey (*ibid.*, t. V, p. 31 et suivantes). On trouve en 1188 un Guillaume de Dole, chevalier, témoin d'une donation faite par Etienne Ier, comte de Bourgogne et d'Auxonne, à l'église de la Charité de Dole (*ibid.*, t. II, p. 434). Un Philippe de Parcey, fils de Jean de Dole, chevalier vivait en 1293 (*ibid.*, t. V, p.37).

Vielleur, vielle. La vielle du XIIIe siècle n'a rien de commun avec notre vielle qui s'appelait alors *sinfonie* ou *chifonie*. C'est un instrument à archet analogue à la viole.

Chap. V. — *Plessis*. Primitivement enclos, parc fermé de haies; puis maison de campagne, petit château avec parc.

Dégrafa son manteau. C'était un usage ancien de dégrafer son manteau en se présentant devant l'hôte, sans doute, à l'origine, pour montrer qu'on ne venait pas avec des intentions criminelles.

Chap. VI. — *Chansons de toile* ou *d'histoire*. Ainsi appelées parce qu'on les chantait en filant et tissant, et parce qu'elles avaient trait à quelque anecdote ou fait d'amour. Plusieurs de celles qui sont citées par Jean Renart sont, ainsi que les motets et les pastourelles, d'une langue un peu plus ancienne que le roman. Dans ma version rimée ou assonancée, j'ai tenu compte de cet écart, et j'ai usé d'un vocabulaire un peu différent de celui du récit. Je dois ajouter que pour la variété j'ai remplacé quelques-uns de ces morceaux par d'autres que j'ai librement traduits ou imités.

Orfrois. Galons, fils d'or travaillés à la mode phrygienne.

Chap. VII. — *Girbert et Fromont*. Personnages de la geste des *Loherains*.

Chap. VIII. — *Fourrures*. Il y avait les fourrures précieuses importées d'Orient, d'Arménie et de Sibérie, comme la martre *zibeline* et l'*hermine*, soit unie, soit piquée des houppes noires de la queue, et les fourrures indigènes : chat, martre, renard, *vair* (ventre de l'écureuil), *petit-gris* (dos du même animal). Les fourrures blanches communes étaient souvent teintes en rouge pour faire des poignets appelés *gueules*.

Sergent. Serviteur. *Dais*. Table.

Rougemont. Commune du canton de Montbard (Côte-d'Or).

Saint-Trond. Ville de l'arrondissement de Hasselt (Limbourg belge).

Chambly. Commune du canton de Neuilly-en-Thelle (Oise).

Chap. IX. — *Tref-sur-Meuse*. Maestricht, capitale du Limbourg hollandais.

Chap. X. — L'*histoire de Constantin*. Roman, qui ne nous est point parvenu, sur les infortunes conjugales de certain roi. Ce récit devait être populaire aux XIIe et XIIIe siècles, comme on le voit par diverses allusions, entre autres un passage d'*Auberi le Bourguignon*.

Nous sommes sûrs du seigneur de Ronquerolles, etc... Tous ces personnages, connus des historiens, sont contemporains de Philippe-Auguste. Coucy, chef-lieu de canton, arrondissement de Laon (Aisne). Roucy, commune du canton de Neufchâtel (Aisne). Ronquerolles, commune du canton de l'Isle-Adam (Seine-et-Oise). Harnes, commune du canton de Lens (Pas-de-Calais). Ligny-le-Châtel, chef-lieu de canton, arrondissement d'Auxerre (Yonne).

Baudoin, Veautre. Selon une conjecture de M.-Ch. V. Langlois (*La Société Française au XIIIe siècle d'après dix Romans d'aventure*), l'auteur a donné comme cri ou *enseigne* aux deux partis le nom ou surnom des chambellans de l'Empereur et du roi de France. Bouchart le Veautre, auquel allusion est faite un peu plus loin, était chambellan de Louis VII († 1180).

Chap. XII. — *Ménie*. La maisonnée, la domesticité, l'ensemble des familiers et vassaux.

Valets. Valet a souvent le sens de jeune gentilhomme, dont le rôle est de *servir* son seigneur, soit en portant la lance et l'écu, soit à table ou dans toute autre circonstance.

Feutre. Partie de l'arçon garnie de feutre qui servait d'appui à la lance.

Wille Kome, Gode Here. Bienvenue, Dieu vous garde.

Fiancer prison. J'ai conservé, une fois en passant, cette expression fréquente dans les romans de chevalerie, qui signifie *se déclarer prisonnier sur parole.*

Ceux des Pays-Bas. On les appelait alors *Avalois* ou ceux d'Avauterre, c'est-à-dire de la Terre d'Aval (Niederland, plaine du Rhin et de la Meuse).

Gamboison. Pourpoint garni de bourre qu'on portait sous la cotte de mailles ou haubert.

Vêpres. Dernier épisode d'un tournoi.

Chap. XIV. — *Celui qui portait le blason de Keu.* Périphrase désignant la fonction de sénéchal. Keu est le célèbre sénéchal du roi Artur.

Écu bouclé. La boucle est le renflement du milieu de l'écu; elle était en métal.

Mire. Médecin.

Chap. XV. — *Terrillon.* Diminutif de Thierry.

Huon de Brasseuse. Ce chansonnier nous est inconnu. Brasseuse (autrefois Braieselve), est une commune du canton de Pont-Sainte-Maxence (Oise).

Oissery. Commune du canton de Dammartin-en-Goële (Seine-et-Marne).

Trumilly. Commune du canton de Crépy-en-Valois (Oise).

Chap. XVIII. — *Le Méchant d'Amour.* C'est celui qui n'a pas de chance en amour. *Méchant* a primitivement le même sens que *malheureux* ; les deux mots expriment tous deux une idée de fatalité.

Malart. Canard sauvage. Plus loin *jante,* oie sauvage.

Salle. La principale pièce des châteaux. Se prend souvent comme synonyme de palais.

Chap. XIX. — *Glais*. Les fleurs les plus familières à nos anciens bucoliques sont le *glai* ou glaïeul qui est l'iris jaune, la rose, la violette, l'églantine, l'aubépin, le muguet et le lis; ces fleurs servent à tresser les couronnes appelées *chapeaux* ou *chapelets* dont se parent pucelles et damoiseaux. On employait aussi à cet usage divers feuillages comme la prêle. Les *mais* sont des rameaux, tantôt feuillus, tantôt fleuris.

Dames y font chère fine. Je prends chère dans l'acception antique (*figure*, d'où *accueil*), et j'entends par là aussi bien le bal en plein air que la dînette.

Reverdie. Chanson pour célébrer le retour du printemps.

Montjoie. Petit monticule de pierres qu'on élevait autrefois pour indiquer les bons chemins ou la proximité de quelque lieu notable.

Le jour de Mai-entrant. C'est le Premier-Mai du Moyen Age, la fête du Renouveau, qui vient en droite ligne des *Floralia* des Romains, comme le remarque M. Ernest Langlois à propos du *Jeu de Robin et Marion*.

Tissu. Ceinture.

Chap. XX. — *Ferrant*. Gris-fer. Ferrant se dit aussi des hommes dans le sens de grisonnant : « Charlemagne à la barbe ferrande ». Les qualificatifs généraux les plus usités qu'on donne aux chevaux de bataille sont *ferrant*, *auferrant*, *sor* (jaune brun), *baucent*, forme ancienne de balzan (marqué de taches blanches au-dessus des sabots).

Sambue. Selle de femme pour chevaucher.

Bergerette o ses moutons. Parmi les prépositions ou les adverbes anciens dont j'ai tenté la reprise discrète, je note spécialement o (avec), d'une légèreté admirable. Il est d'un emploi courant dans le langage populaire de la Haute-Bretagne.

Soret. Un peu sor, c'est-à-dire blond roux.

Par votre fraude et malengin. J'ai rimé ce petit morceau d'après une strophe de Peire Vidal : *Amors, pres sui de la bera.*

Chap. XXI. — *Forme.* Banc à compartiments assez semblable aux stalles d'église.

Chap. XXIII. — *Bouhourder.* Jouter soit entre chevaliers, soit à la quintaine (mannequin fiché sur pivot et armé d'un bâton).

Chap. XXIV. — *Ourscamps et Igny.* Abbayes. Ourscamps, commune de Chiry-Ourscamps, canton de Ribécourt (Oise). Igny, commune d'Arcis-le Ponsart, canton de Fismes (Marne).

Huy. Ville des environs de Liège (Belgique), célèbre, dès le Moyen Age, pour sa dinanderie.

PYRAME ET THISBÉ

La peinture, si chère au Moyen Age, de l'amour contrarié dont l'issue est tantôt heureuse, tantôt tragique, a sa source dans Ovide qui a chanté non seulement les Amants de Babylone, mais encore ceux de Sestos et d'Abydos. Il a existé, à côté de *Pyrame et Thisbé,* un *Héro et Léandre* en vers français, aujourd'hui perdu. L'un et l'autre de ces ouvrages ont servi de modèle à plusieurs romans idylliques.

L'influence de *Pyrame,* par exemple, est visible dans le *Roman de Galeran.* Renaut, son auteur, qui a su faire œuvre originale et exquise en combinant le thème des enfants amoureux avec la donnée du lai de *Frêne* de Marie de France, a repris les comparaisons de la *gemme* et de la *rose,* de *l'amour, plaie sans pertuis,* et de *l'autour qui vient au réclame.* (Voir notre restitution en prose : *Les Amours de Frêne et Galeran,* Paris, 1920.)

Pyrame et Thisbé date des environs de 1160. De provenance anglo-normande, il est le seul exemple qu'on connaisse d'un

lai mi-narratif, mi-lyrique, en même temps qu'un monument curieux de la rhétorique courtoise appliquée à la matière antique. La versification, qui diffère dans le récit et dans les monologues, nous prouve que ceux-ci devaient être chantés à la façon de ces lais gallois qui ont formé le sujet des poèmes de Marie de France. En suivant fidèlement dans notre version le récit, hormis les redites accoutumées, nous avons dû resserrer les monologues, dépourvus ici de la rime et de la « note » ; assez peu, néanmoins, pour ne pas nuire à l'effet de l'ensemble, et pour conserver à cette composition son caractère à la fois brillant et pathétique.

Le texte du poème, qui nous est parvenu en assez mauvais état, a été publié par M. C. de Boer (2e édit., Champion, 1921).

Broigne. Cuirasse.

Réclame. Terme de fauconnerie : le cri et le signe qu'on fait à un oiseau pour le faire revenir au leurre ou sur le poing.

Guette, échauguette. Le veilleur.

AMADAS ET IDOINE

Ce long poème paraît ici, réduit aux proportions d'un lai, et sans ces développements de lieux communs et ces monologues qui faisaient les délices de nos aïeux, mais qui eussent été fastidieux pour un lecteur contemporain. *Amadas et Idoine* vit le jour dans les États anglo-normands pendant la seconde moitié du XIIe siècle. Il eut un grand succès en Angleterre pendant tout le Moyen Age, comme le prouvent les allusions nombreuses qui y sont faites dans des ouvrages postérieurs. On y voit traité le thème de la folie amoureuse, thème repris par Chrétien de Troyes dans *Ivain*, et plus tard par l'Arioste dans l'*Orlando furioso*. *Amadas* est encore par un autre côté (l'incident du tombeau et de la mort feinte) le prototype de *Roméo et Juliette*.

L'action se passe principalement en Bourgogne. Il est à peine besoin de faire observer qu'elle n'a aucun fondement historique. Pour les trouveurs de l'Ouest, la Bourgogne était une contrée

déjà lointaine, où ils plaçaient volontiers le théâtre de leurs fables, de même que les Champenois et les Picards avaient élu la grande et la petite Bretagne pour le séjour habituel des héros courtois.

Druerie. Gage d'amour, de *dru, drue,* ami, amie.

Milsoudor. Cheval de prix (de mille sous).

Branc. Epée. *Ventaille.* Partie de l'armure protégeant le cou.

Breuil, larris. Ces mots, peu usités dans nos villes, se retrouvent soit dans les noms de famille, soit sur le cadastre, et sont encore familiers au peuple des campagnes. Un *breuil* est un taillis, souvent clos, servant de remise au gibier. Un *larris* est un terrain inculte et montueux.

Pautonnier, frapaille. Gens de rien. Pautonnier existe dans certains patois. *Frapaille* est à rapprocher de l'argot *frappe.*

Braïel. Ceinture de braies.

Vassal. Qualification honorable, synonyme de *chevalier.*

Maufé. Diable.

Mer Bétée. Mer figée, coagulée, d'où gelée. Dans la géographie fabuleuse du Moyen Age, c'est tantôt la mer des régions arctiques, tantôt la Mer Rouge, qui inspirait un certain effroi aux navigateurs à cause de ses nombreux écueils et bancs de sable.

LA CHATELAINE DE VERGY

Cette légende célèbre, fâcheusement défigurée au XVIIIe siècle et confondue avec l'histoire du *Châtelain de Coucy*, a été racontée pour la première fois dans un poème du XIIIe siècle qui est un des rares écrits de ce temps sans longueurs ni redites. Aussi l'avons-nous traduit sans y retrancher un mot, pour ainsi dire (1). On s'est demandé souvent si cette légende avait quelque fondement historique. C'est très douteux. Deux thèmes de la fable

(1) Le texte a été publié par MM. Gaston Raynaud et Lucien Foulet (3e édit. revue, Champion, 1921).

populaire, matière éternelle que l'art modèle à son gré, le Secret mal gardé et l'Amoureuse dédaignée et accusatrice, forment les ressorts de l'action. Ce dernier thème, qui est celui de Phèdre, de Sténobée et Bellérophon, figure déjà dans le conte des Deux Frères, couché sur le papyrus par le scribe Ennànà qui vivait sous Ramsès II, c'est-à-dire treize cents ans avant notre ère. A vrai dire, de telles situations peuvent se reproduire à toute époque et sous toutes les latitudes. A l'origine de notre poème, il y a peut-être une tragédie réelle dont les acteurs sont inconnus. Quant à l'attribution des rôles faite par le poète, outre la raison signalée à propos d'*Amadas et Idoine* (major e longinquo reverentia), elle peut tenir aux faits suivants. En 1183, le duc de Bourgogne Hugues III répudie sa femme Alix de Lorraine; en 1185, il est en guerre avec le seigneur de Vergy; en 1193, il meurt à Tyr, croisé. A noter aussi que plusieurs dames de Vergy ont été apparentées à la maison de Bourgogne. En matière de légendes, ni l'ordre, ni l'ancienneté des événements n'ont d'importance. La Bourgogne étant le pays des grandes abbayes, et les ducs étant inhumés à Cîteaux, ces derniers font naturellement, dans la tradition populaire, figure de pécheurs repentants, retirés du monde. On imagine ensuite une histoire pour expliquer cette retraite.

LE LAI DE L'OMBRE

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est le dernier ouvrage connu de Jean Renart. Il date des années 1217-1218, époque à laquelle Milon de Nanteuil, récemment élu évêque de Beauvais avait été préposé à la garde de Reims, en l'absence de l'archevêque Aubri parti pour la Terre Sainte. L'intrigue de *l'Ombre* est fort mince. Tout l'intérêt de ce délicat poème réside dans le joli tableau du début, dans la conduite du dialogue, l'analyse un peu affétée des sentiments et la joute spirituelle des deux interlocuteurs. Un résumé n'eût donné au lecteur qu'une idée imparfaite de ce marivaudage médiéval, tout en nuances et en

pointes ; nous avons tenu, en dépit des difficultés que présentait l'entreprise, à le traduire vers pour vers.

Parçois. Voir la note de *La Pucelle à la Rose* (ch. IV).

Nul n'entendit jamais son nom, sans doute n'en avait-il pas. Ce trait qui a l'air d'une absurdité s'explique aisément. L'auteur vient de nous dire qu'on ne pouvait comparer son héros qu'à Gauvain. Or une des particularités du fameux compagnon d'Artur, c'est, dans les diverses rencontres où il se trouve, de ne jamais cacher son nom. Il fallait donc que notre chevalier n'eût pas de nom, car il n'aurait pas manqué de le révéler en quelque circonstance.

FIN DES NOTES

BIBLIOTECA

TABLE

TABLE

Avant-propos..... 1

LA PUCELLE A LA ROSE OU GUILLAUME DE DOLE.

I. — D'un empereur qui avait nom Conrad et qui fut le modèle des rois..... 9
II. — Comment les barons de l'empereur lui parlèrent de se marier et comment il les emmena se déduire en forêt. 13
III. — Comment les veneurs revinrent aux pavillons avec foison de gibier..... 20
IV. — Comment le vielleur Jouglet conta à l'empereur maintes choses d'un chevalier et de sa sœur..... 24
V. — Comment un messager s'en fut à Dole, envoyé par l'empereur..... 32
VI. — Comment le messager Nicole entendit la belle Liénor chanter des chansons de toile..... 38
VII. — Comment Guillaume de Dole chevaucha vers le Rhin..... 43
VIII. — Comment Guillaume fut reçu au château de l'empereur..... 47
IX. — Comment Guillaume donna une robe d'hermine à Jouglet et un fermail de prix à son hôtesse..... 52
X. — Comment Guillaume retrouva ses compagnons à Saint-Trond..... 57
XI. — Comment les chevaliers passèrent la journée et la nuit, en attendant le tournoi..... 61
XII. — Comment Guillaume triompha en huit joutes des plus fameux champions de l'empire..... 69
XIII. — Comment l'empereur et Guillaume de Dole firent ensemble le chemin de Cologne..... 75

XIV. — Comment le sénéchal surprit l'entretien de l'empereur et de Guillaume de Dole..... 79
XV. — Comment le sénéchal inventa une horrible calomnie contre la pucelle..... 86
XVI. — Comment Guillaume eut grand deuil et déplaisir des propos du sénéchal..... 92
XVII. — Comment Guillaume s'entretint avec un sien neveu de la honte de sa sœur..... 96
XVIII. — Comment la mère de Liénor apprit la félonie du sénéchal..... 100
XIX. — Comment les citoyens de Mayence allèrent cueillir le mai..... 107
XX. — Comment l'envoyé de Liénor porta au sénéchal une ceinture et une aumônière..... 113
XXI. — Comment Liénor parut devant l'empereur et lui demanda justice..... 119
XXII. — Comment le sénéchal fut mis dans une cuve d'eau bénite, et comment Liénor annonça qu'elle était la « Pucelle à la Rose » 126
XXIII. — Comment Conrad se conseilla auprès de ses barons au sujet de son mariage..... 130
XXIV. — Comment la pucelle se vêtit et para pour ses noces..... 135
XXV. — Comment le sénéchal fut banni de l'empire..... 139

PYRAME ET THISBÉ..... 143

AMADAS ET IDOINE..... 163

LA CHATELAINE DE VERGY..... 195

LE LAI DE L'OMBRE..... 221

NOTES..... 247

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

714 4 383

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

APR - 5 1972
MAR 24'83
MAR 25'83
04 AOUT 1993
05 AOUT 1993
13 11 73
17 FEV'85
26 JUIL. 1994
FEB 12 '85
13 JUIL. 1994
MAY 24 1988
MAY 13
MAY 05 '80
MAY 27 1988
JUIN 27 2002
JUIN 28 2002
FEB 22'83
24 OCT. 1989
FEB 09'83
09 SEP. 1991
30 OCT. 1989
07 OCT. 1991
17 SEP. 1991

CE

a39003 002144565b

CE PQ 1302
.A2M3 1922
COO MARY, ANDRE. CHAMBRE DES
ACC# 1215452